This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A. 2079

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

by Antoine-Pierre-Augustin
de Piis

LES ŒUFS DE PAQUES
DE MES CRITIQUES,
DIALOGUES
MELÉS DE VAUDEVILLES.

LES ŒUFS DE PAQUES

DE MES CRITIQUES,

DIALOGUES

MELÉS DE VAUDEVILLES.

« On vient nous mettre un béguin sur la tête, pour » nous dire, à chaque mot : Prenez garde de tomber. » Vous voulez parler comme vous. Je veux que vous » parliez comme moi. Va-t-on prendre l'essor ? Ils vous » arrêtent par la manche. A-t-on de la force et de la vie ? » On vous l'ôte à coups d'épingle. Vous élevez-vous un » peu ? Voilà des gens qui prennent leur pied, ou leur » toise, levent la tête, et vous prient de descendre pour » vous mesurer. Courez-vous dans votre carriere ? Ils » voudront que vous regardiez toutes les pierres que les » fourmis ont mises sur votre chemin. Il n'y a ni science, » ni littérature, qui puisse résister à ce PÉDANTISME. »

MONTESQUIEU.

Avec quelle irrévérence
Parle des Dieux ce maraud !

MOLIERE.

LES ŒUFS DE PAQUES
DE MES CRITIQUES,
DIALOGUES
MÊLÉS DE VAUDEVILLES;

Par M. DE PIIS, Écuyer, Secrétaire-Interprete de Monseigneur Comte D'ARTOIS; de l'Académie Royale des Belles-Lettres d'Arras.

Prix, 2 liv. 10 sols.

A LONDRES,

Et se trouve A PARIS,

Chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques.
Chez Bailli, Lib. rue S. Honoré, barriere des Sergens.
Chez Le Jay, Libraire, rue Neuve-des-Petits-Champs.
Chez Hardouin et Gattey, Libraires, au Palais-Royal.
Chez Lesclapart, Libraire, rue du Roule, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 DEC 1991
OF OXFORD
LIBRARY

ERRATA.

LA nécessité des *Errata* résulte de cette ancienne maxime, *errare humanum est.* Je donne le mien détaché, afin que le lecteur le place où il jugera à propos ;

Car il importe peu, dans une telle affaire,
Qu'*Errata* soit devant, qu'*Errata* soit derrière.

Quelque soin qu'on ait mis à la révision des épreuves, la précipitation avec laquelle il a fallu que cet ouvrage fût imprimé, est cause qu'il s'y est glissé plusieurs fautes, en général assez légeres, pour que tout lecteur intelligent y supplée de lui-même.

Mais les plus essentielles sont : au frontispice, l'omission du nom de M. Brunet, libraire, rue de Marivaux, près la Comédie Italienne. On trouve à cette adresse, ainsi qu'à celles indiquées, mon Poëme sur l'harmonie imitative de la langue françoise, prix, 2 liv. 10 s. ; mes Chansons, avec gravures, prix, 6 liv. ; mon Théatre de Société, &c. &c. &c.

Page 24 des Dialogues, on lit : Cassandre *amoureux*, lisez Cassandre *oculiste.* Ces MM. diroient que je ne sais pas le nom de mes pieces, & me compareroient au paysan qui ne pouvoit pas dire au juste le nombre de ses enfans.

Page 31, on lit : *parce qu'Aristote avoit fait sa Poétique, parce que Longin avoit fait son Traité du Sublime*, &c. lisez, *parce qu'Aristote avoit fait sa Poétique, Longin ne devoit pas faire son Traité du Sublime* !

Page 126 des Dialogues, ligne derniere, par *opposition*, lisez, par *apposition*.

Page 74 des Notes. Elles me concilieront, *à ce titre*, les censeurs de bonne foi. Rayez ces mots, *à ce titre*. &c. &c. &c. &c.

Je ne me charge pas de corriger les fautes de françois qui se trouvent dans l'Extrait de l'Année Littéraire, que j'ai transcrit, pour donner un peu de publicité à sa mauvaise foi. J'aurois trop à faire. Ce Journal, & d'autres encore, diront que ma réponse est semée de rébus, de calembourgs, de jeux de mots, de concetti, &c.

Air : *Du Vaudeville de Figaro.*

Défenses me sont enjointes,
Par eux, de me divertir....
Quand les raisons y sont jointes,
Tous ces lazzi font plaisir.
Mon style est garni de pointes,
Mais c'est, à ne pas mentir,
Pour les leur faire sentir. *bis.*

PARODIE

DE LA CHANSON DE MALBOROUG,

EN MANIERE D'ÉPITRE DÉDICATOIRE.

A très - Haute et très - Injurieuse Dame
l'Année Littéraire,
A très-Haut et très-Inexorable Seigneur le
Journal de Paris, et
A très-Hautes, mais très-peu Puissantes
Demoiselles les Petites Affiches.

VOUS m'avez fait la *guerre*,
Mironton - ton - ton, mirontaine,
Vous m'avez fait la *guerre*,
Mais, on en *reviendra*.

Mais, on en *reviendra*.
Prenez ces Œufs de *Pâques*,
Mironton ton - ton, mirontaine,
Prenez ces Œufs de *Pâques*,
Sublime *Trinité!*

A

Sublime *Trinité!*
Souffrez qu'au Pinde on *monte*,
Mironton - ton - ton, mirontaine,
Souffrez qu'au Pinde on *monte*
Si haut qu'on peut *monter*..... &c. &c. &c.

N B. Je pourrois sans doute pousser cette Parodie plus loin, en disant que vous m'avez *tout de noir habillé*; que, quand je voyois vos Facteurs, après la publication de mon poëme, je leur demandois, *quelle nouvelle apportez?* et qu'ils me répondoient: Le *Journal que j'apporte, il vous fera pleurer*, &c. *votre muse, elle est morte, votre ouvrage enterré*..... J'aurois fait la description du prétendu convoi de mon poëme. On y auroit vu l'*Année Littéraire avec son grand sabre*, de petits satyriques tenans une *cuirasse* en cas de besoin, et l'*Esprit des Journaux*, qui ne *portoit rien* cette fois-là, parce qu'il étoit chargé de l'esprit des autres..... Mais j'ai fait réflexion que cette Parodie trop facile ne seroit qu'un ouvrage *sans rime*, et que ce n'est pas ce qu'il faut opposer à des critiques *sans raison*.

TABLEAU

DES

INFLUENCES DES JOURNAUX

SUR MON OUVRAGE.

LE Mercure. . . . . bon.
Le Journal gal. de France. . . bon.
par M. l'abbé de F.
Le Journal de Nanci. . . . . bon.
Le Journal de Guienne. . . . bon.
Le Courier Lyrique. . . . . bon.
L'Almanach Littéraire. . . . bon.
Le Journal de Paris. . . . . moyennement bon.
L'Almanach des Muses. . . moyennement bon.
L'Esprit des Journaux. . . . mauvais.
Les Étrennes du Parnasse. . . mauvaises.
Les Petites Affiches. . . . . très-mauvaises.
L'Année Littéraire. . . . . très-mauvaise.
Le Journal de Littérature des
Deux-Ponts. . . . . O.
&c. &c. &c. &c. . . . . .

N. B. Des gens malins vont croire que par ce mot d'*Influences*, j'ai voulu déterminer mon jugement sur tel ou tel Journal, et décider que *les Étrennes du Parnasse*, par exemple, sont essentiellement *mauvaises*. *Je ne dis pas cela.* Je ne parle des Journaux, que relativement à ce qu'ils ont avancé sur mon Poëme.

RÉFLEXIONS
SÉRIEUSES
ADRESSÉES AUX MÊMES.

L'HONNEUR que j'ai eu de présenter mon Poëme au Roi, à Monsieur, et à Monseigneur Comte d'Artois, les suffrages distingués que ce pénible ouvrage m'a valus, les remercîmens flatteurs des compagnies savantes, auxquelles je l'ai offert, enfin, l'indulgence générale avec laquelle le public a daigné l'accueillir, tout m'impose également la triste nécessité de repousser vos injustes critiques.

N'attribuez donc point la publication de mon Apologie à cet excès de sensibilité, dont la nature m'a fait le présent funeste; ne l'attribuez point à un retour d'amour-propre irrité. « Il est bien vrai, » comme dit Montesquieu, qu'on auroit

» continué à garder le silence, si, de ce » qu'on le gardoit, plusieurs personnes n'a- » voient conclu qu'on y étoit réduit. » Mais je prétends que ces dialogues aient un intérêt moins borné, que la défense de mon opinion particuliere.

J'y joindrai des pieces qui formeront un tableau comparé du systême des anciens sur l'Harmonie imitative, avec ce que nos modernes ont pu écrire sur cette matiere. Ces mêmes vers de mon Poëme, que vous avez pesamment, ou malignement ridiculisés dans vos feuilles, invoqueront en leur faveur des vers d'Homere, de Virgile, d'Horace, de Racine, de Boileau, de La Fontaine, de Voltaire, de M. l'abbé de Lille, &c., faits suivant les circonstances avec la même combinaison, et dans les mêmes principes d'imitation affectée.

Cette prétendue puérilité du conseil de rapprocher les consonnes ou les voyelles douces et rudes, disparoîtra par rapport à la langue françoise, ou, vous oserez,

relativement aux langues grecque et latine, faire le même reproche à Denys d'Halicarnasse, à Platon, à Quintilien, à Rollin, &c.

Ai-je dit, ou non, en tête du second Chant de mon poëme ?

N'allez pas toutefois, Poëte Géometre,
Outrer un tel système, ou le prendre à la lettre,
Et tourmenter la langue, au point de calculer
Des vers que le lecteur craindroit d'articuler, &c.

De même n'allez point, ainsi que du Bartas,
Prendre pour harmonie un vain galimathias, &c.

Ai-je imprimé, ou non, cette note à la suite de mon ouvrage ? « Quel est le Poëte » raisonnable qui pourra dire que je l'engage à tomber dans l'abus de mon système, et qui ne sentira pas, au contraire, qu'il doit disperser en détail » ce que le plan de mon Poëme m'a forcé » de présenter en masse.. »

Comment, après cela, plusieurs d'entre vous ont-ils été d'assez mauvaise foi,

pour diriger ces mêmes observations contre le Poëme ? * Comment plusieurs d'entre vous ont-ils été assez passionnés, pour soustraire de leur examen et ces vers et cette note ? Ne sont-ce donc pas des pieces essentielles au procès, ou plutôt, y auroit-il eu procès, si on les avoit citées ?

J'ai prouvé, par mon Poëme et par ses notes, l'existence et l'utilité d'un système d'Harmonie imitative en poésie. En supposant que l'exécution de ce Poëme ne répondît pas à mon intention patriotique, ce ne seroit pas une preuve de la défectuosité du sujet. Personne n'a contrarié le juste accueil qu'on a fait à la *Poétique de la Musique*, excellent ouvrage de M. le Comte de Lacépede ; on s'est prêté, en le lisant, à l'enthousiasme du compositeur. Pourquoi avez-vous cherché à troubler le plaisir de ceux qui goûtoient *ma musique de la Poésie ?* Il faut, en déclamant mon

* Les Petites Affiches et les Etrennes du Parnasse se sont permis cette gaîté.

Poëme, se pénétrer de l'enthousiasme national qui me l'a dicté. La Motte a dit que les vers étoient enfans de la Lyre, et qu'il falloit moins les lire, que les chanter. C'est sur-tout des vers d'imitation que cela est vrai.

Cependant l'un de vous a déclaré que mon sujet étoit absolument vicieux; l'autre, qu'il étoit bon, tout au plus, pour fournir le sujet d'une épître; un troisieme, que tous mes vers étoient durs, sans exception; un quatrieme, qu'il n'y avoit dans l'ouvrage ni sujet, ni plan, ni poésie. Ceux d'entre vous que la partialité n'aveugle point, n'ont osé en dire tout le bien qu'ils en pensoient, de peur de choquer leurs confreres. Enfin, il est résulté de cette Harmonie de critique un préjugé défavorable à l'ouvrage, dans l'esprit de ceux qui sont accoutumés à croire l'autorité des Journaux infaillible. Leur influence est malheureusement telle, que des Littérateurs, plus ou moins estimables,

ébranlés par leur décision, ont été jusqu'à me dire d'abandonner tout cela, et de faire des Opéra-Comiques, genre auquel, ajoutoient-ils, je suis exclusivement appellé.

Mais que répondoit Boileau, quand les Journalistes de Trévoux déchiroient ses productions? Pars, disoit-il, à l'équivoque;

Et si plus sûrement tu veux gagner ta cause,
Portes-la dans Trévoux, à ce beau Tribunal,
Où de nouveaux Midas un Sénat Monachal,
Tous les mois appuyé de ta sœur l'ignorance,
Pour juger Apollon, tient, dit-on, sa séance.

Une vengeance aussi éclatante, je dirai même aussi dure, n'appartenoit, sans doute, qu'au législateur de la critique. Les Journalistes de Trévoux en valoient d'autres par leur esprit et leur malignité; mais quand il seroit vrai de dire que vous les surpassez à tous égards, comme il est vrai de dire que j'ai cherché à imiter Boileau dans sa versification, je laisserois

encore à des écrivains plus ulcérés que moi à vous donner de pareils coups de massue.

C'est à vous-même, le Public assemblé, que je me plains de vous. Vous n'avez point tenu compte des recherches immenses qu'il m'a fallu faire, et du méchanisme laborieux auquel il a fallu me soumettre. Vous aviez prévu que l'intention et l'ensemble effaceroient, aux yeux des gens de goût, les défauts de détail. Vous avez donc conspiré unanimement contre ce Poëme, en haine de ma réputation naissante. Au reste, il a marqué, malgré vous, cet essai poétique, dont l'objet est d'étendre les priviléges de notre langue; et j'ai bien mérité de la patrie, en le composant. Mais vous, êtes-vous entrés dans les vues de l'administration, en décriant dans le royaume un Panégyriste de la langue françoise? « Il ne faut point, dit Montesquieu, argumenter contre un ouvrage » fait sur une science, par des raisons qui » pourroient attaquer la science même. »

Jamais Journaliste n'a dit qu'il avoit eu tort, et n'est revenu sur son premier jugement, quelque forte raison qu'on ait eu pour en appeller. Je suis autorisé plus que personne à le croire. Plusieurs d'entre vous m'ont refusé la voie de leur Journal, pour me justifier, sous le prétexte spécieux que le public étoit ennemi des controverses littéraires. Mais quel est le François lettré, à qui des observations sur l'Harmonie de la langue auroient pu paroître indifférentes? Quelques fécondes que soient vos feuilles, n'y a-t-il pas des lacunes, et des momens de stérilité dont vous auriez pu profiter, pour rendre mon apologie publique.

Si, comme vous l'avez observé, les bornes de vos feuilles sont telles, qu'une discussion grammaticale, il est vrai, mais poétique à la fois, n'y puisse trouver place; si, comme je l'ai observé moi-même, il n'est permis qu'à vous, à vos coopérateurs, et à vos amis, de s'y disculper, rien ne

vous empêchoit d'annoncer, purement et simplement, que je ne me tenois pas pour battu, et que je *publierois incessamment* l'apologie de mon ouvrage. Vous m'avez refusé cette satisfaction légitime ; l'autorité, selon vous, eût été compromise, en vous forçant à me la rendre. Mais je dévoilerai au public votre prévention et votre malveillance. Ce public saura que j'ai sollicité vainement cette justice de vous. Il ouvrira les yeux sur les procédés secrets de ces inquisiteurs littéraires, qui veulent mettre un bâillon à l'Auteur qu'ils dévouent aux flammes. Ce public saura que je vous avois engagés à différer votre critique, pour des raisons personnelles d'avancement, et que, loin d'accéder à ces considérations particulieres, vous vous êtes hâtés de frapper, à coups redoublés, sur mon ouvrage, en ajoutant que j'avois eu la foiblesse de vous demander grace.

Je sais qu'il est impossible de multiplier les copies de ma défense à l'égard du nom-

bre de vos diatribes. Il n'y a pas plus de remede aux progrès de la calomnie littéraire, qu'il n'y en a contre ceux de la calomnie civile. Loin d'espérer de vous une rétractation formelle, je m'attends donc à un soulévement général de votre part. Vous vous mettrez bravement cinq ou six contre un; vous ferez un serment solemnel de n'approuver jamais ce qui sortira par la suite de ma plume. « Vous vous adonnerez, » comme dit Montesquieu, à cet art de » trouver dans une chose, qui naturelle- » ment a un bon sens, tout le mauvais sens » qu'un esprit, qui ne raisonne pas juste, » peut lui donner. C'est n'être point utile » aux hommes. Ceux qui pratiquent cet » art ressemblent aux corbeaux qui fuient » les corps vivans, et volent de tous côtés » pour chercher des cadavres. » Ce sublime écrivain, que je vous oppose sans cesse, a tracé les loix de l'esprit dans son apologie de l'Esprit des Loix.

Il me reste à vous parler de la forme

que j'ai choisie pour ma réponse. J'ai tâché de faire rire à vos dépens, mais jamais aux dépens de la *vérité*. *Paschal* a eu le don d'intéresser l'univers à des Lettres Polémiques, dont le sujet sembloit ne devoir intéresser que des théologiens. C'est en assaisonnant du sel de la plaisanterie les argumens de la plus saine logique, qu'il a dévoué au ridicule les fauteurs d'une morale relâchée. Je me flatte, (avec moins de talens), d'obtenir un triomphe à-peu-près semblable sur ces écrivains despotes, qui veulent régler toutes les opinions sur la leur, établir ou renverser les réputations à leur gré, et porter dans l'examen de toutes les productions nouvelles la sévérité la plus décourageante, et la plus révoltante partialité.

Les calomniateurs étoient autrefois en Pologne condamnés à se mettre à quatre pattes, et à aboyer, comme un chien, pendant l'espace d'un quart d'heure. Charles V introduisit cette punition à la cour de

France, et il y avoit des jours, disent les historiens, où l'on n'entendoit dans son antichambre qu'aboiemens humains, toute la matinée. Je voudrois que les critiques, convaincus par le public d'avoir calomnié un ouvrage utile et bon, fussent condamnés à la même peine afflictive, sauf à eux à s'en racheter, en composant un ouvrage de la nature de celui qu'ils auroient déchiré, fût-ce même avec ses défauts.

Voilà un préambule bien sérieux, et d'après lequel on seroit tenté de croire que je vous en veux mortellement. Passez vîte à ce qui suit pour être détrompés. Un esprit gai par caractere ne se fâche point pour ces bagatelles-là.

On l'opprime, il pleure, il crie,
Se démene en cent façons....
Tout finit par des chansons.

Vaudeville de FIGARO.

DIALOGUE

DIALOGUE PREMIER

SUR

LE PREMIER CHANT

DE L'HARMONIE IMITATIVE.

(M. de Piis ayant prié les bons Journalistes de faire tirer les mauvais au sort, pour savoir lequel combattroit en champ clos contre lui, le sort tomba sur l'Année Littéraire. Alors les Journalistes prirent place, les uns à droite, les autres à gauche; et M. de Piis attendit son adversaire, qui lui fut bientôt annoncé de la maniere suivante.)

UN DOMESTIQUE.

MONSIEUR, c'est l'Envoyé de l'Année Littéraire, qui demande à vous parler.

L'AUTEUR.

Son nom?

Il tirera toutes les dents du monde
Pour un écu, sans mal et sans douleur.

On donne avis, au dos d'une Brochure, *
Que la critique aura toujours l'honneur
De soutenir *mœurs et Littérature*,
Pour dix écus, sans fiel, et sans aigreur.

Pour moi, Monsieur, j'aime mieux recevoir des avis du Public, que de lui en donner. Quand M. Cholet, Rédacteur des Etrennes Lyriques, m'écrivoit à Fontainebleau : « *Je crains bien, Monsieur, » que vous ne payiez pas cette année votre » tribut volontaire à mon Recueil. Vos en- » nemis publient par-tout que vous êtes tout » occupé d'un Poëme sur l'Harmonie Imita- » tive, qui ne prouvera rien ; mais vos amis, » au nombre desquels je vous prie de me croire, » soutiennent que vous joindrez l'exemple au » précepte, et que votre Poëme, loin d'être » un simple badinage, aura ses principes*

* Principalement de l'Année Littéraire.

» *fixes, ses inductions faciles, et ses con-*
» *séquences évidentes.*» Je croyois pouvoir lui répondre, sans *donner avis au Public*: « *Il est bien vrai, Monsieur, que je me* » *suis occupé dans mon voyage, et que je* » *m'occuperai long-tems encore d'un Poëme* » CONSÉQUENT SUR L'HARMONIE » IMITATIVE DE NOTRE LANGUE. » Vous observerez que cette réponse, insérée en tête des Etrennes Lyriques de 1784, *n'étoit pas destinée à l'impression*, comme le porte expressément une note de M. Cholet.

AIR : *Avec les jeux dans le village.*

Ah! qu'il est noble et difficile
D'engager les mauvais railleurs
A fronder un ouvrage utile;
Sur un mot exhumé d'ailleurs!
S'annoncer par la calomnie
Dans un examen sérieux,
Pour un Critique de génie;
CE *n'est pas un début heureux.*

Apprenez que ma conscience
De tout *barbarisme* m'absout.

Ces gens de votre connoissance
Ne sont nullement de mon goût.
Dans votre école, ils vous ont, Maître,
Poussé plus d'une fois à bout,
Et c'est-là ce qui fait, peut-être,
Que vous croyez en voir par-tout.

CONSÉQUENT vous choqua la vue;
Mais qui vous dit qu'en ce moment
Ce mot s'applique à l'étendue? . .
Il s'applique au raisonnement.
Nonobstant clameur de grammaire,
Je vous dirai *conséquemment*,
Ce n'est pas tout d'être en colere,
Il faudroit être CONSÉQUENT:

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« ON n'a pas été peu surpris que vous,
» qui sembliez vous être VOUÉ dans vos
» Opéra-Comiques au patois des paysans,
» vous eussiez tout-à-coup la prétention
» de donner des leçons d'Harmonie. »

L'AUTEUR.

AIR: *Je ne saurois danser.*

La particule ON,
Chez nos Critiques modernes,

La particule ON
Est sans cesse en action.
La particule ON,
De toutes leurs balivernes,
La particule ON
Est garant et caution.

Faute de raison,
Prodiguent-ils des injures ?
La particule ON
A leur procuration.
Pour baisser leur ton,
Veut-on prendre des mesures ?
Où les trouve-t-on ?
C'est dans la particule ON.

La particule ON,
Quand ON leur porte une botte,
La particule ON
Leur sert toujours de plastron.
Cher Momus, pardon,
J'y briserai ta marotte...
Je veux, tout de bon,
Dauber la particule ON.

Ne dites donc point, M. le Magister, qu'*on a été surpris*. C'est vous seul qui

l'avez été. Le Public n'est pour rien dans votre étonnement. Vous seul avez avancé dans le tems, que je *m'étois voué* dans mes Opéra-Comiques au patois des paysans. Vous seul le répétez aujourd'hui. Si cela étoit, de qui seroient donc les Pieces de *Cassandre astrologue*, d'*Aristote amoureux*, de *Cassandre amoureux*, des *Etrennes de Mercure*, des *Voyages de Rosine*, des *Deux Porteurs-de-Chaise*, et de l'*Opéra de Province*, où il n'y a pas en totalité deux scenes de villageois ? Il est vrai que j'ai fait parler aux paysans leur langage dans *les Amours d'Été*, *les Vendangeurs*, *la Veillée* et *le Printems*. * Mais Moliere et Collé, ayant fait patoiser sur la Scene Françoise ; Piron, Pannard et Favart, ayant fait patoiser sur le Théâtre Italien, j'ai mieux

* Le cousin Jacques rend compte, dans une de ses lettres, de la difficulté qu'il y a à faire des couplets de cette nature.

aimé imiter Moliere, Collé, Pannard et Favart, que d'obéir aux remontrances de l'Année Littéraire. Il n'est donc point de fait que je me soye *voué* au patois dans mes Opéra-Comiques.

AIR : *Vous l'ordonnez*, &c.

Du mot *vouer* connoissez mieux l'usage :
On voit chez nous mainte et mainte maman,
Au nom des Saints, *vouer* leur fils au blanc ;
Mais cet habit passe avec leur jeune âge.

Quand la critique, aux autels de l'envie,
Prend le parti de se *vouer* au noir,
De l'égayer on doit perdre l'espoir,
Le même habit lui sert toute la vie.

Quant à cette prétention que vous me supposez, *de donner des leçons d'Harmonie*, où l'ai-je manifestée ? Et si je l'avois manifestée, quel crime aurois-je commis ?

AIR : *Où allez-vous, Monsieur l'Abbé ?*

J'ai connu des Prédicateurs,
Qui n'étoient ni Saints, ni Docteurs ;

Ils prêchoient le Carême
Fort bien,
Sans le faire de même ;
Vous m'entendez bien.

S'il ne falloit absolument,
Pour enseigner publiquement,
Que personnes savantes,
Eh bien.....
Que de chaires vacantes !
Vous m'entendez bien.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

On s'est rappellé ces vers de Boileau :

Souvent l'Auteur altier de quelque chansonnette,
Au même instant prend droit de se croire Poëte.

L'AUTEUR.

Voilà encore ce maudit *on* qui se rappelle des vers de Boileau, pour en faire une application malhonnête. Je suis auteur, et auteur de *quelques chansonnettes* ; mais je ne suis point altier. Qui dit altier, dit fier et impertinent. Je ne suis ni l'un, ni l'autre ; et puis, quoi qu'en ait dit Boileau,

on peut préluder par des chansons à un ouvrage plus important.

AIR : *des Revenans*, ou *Chansons, chansons.*

Je peux, quoique monsieur le nie,
Lui donner en fait d'harmonie
Quelques leçons.
Horace, plein d'un feu lyrique,
Avoit, avant sa poétique,
Fait des chansons.

Avant d'embrasser la satyre,
Despreaux tira de sa lyre
Quelques doux sons.
On l'a vu, *contemplant Sylvie*,
Exalter *son ame ravie*
Par des chansons.

L'auteur de la Métromanie,
Qu'assurément pour un génie
Nous connoissons,
Ne fit-il pas, mon cher critique,
D'abord à l'Opéra-Comique,
Force chansons ?

Parbleu ! vous qui êtes un si bon grammairien, éclaircissez mon doute. Boileau n'auroit-il pas dû dire ?

Soudain l'auteur altier de quelques chansonnettes,

Et ce vers :

TouT aussi-TôT prenD Droit De se CRoiRe
PoëTe.

N'est-il pas duriuscule? Il n'y a peut-être pas vingt vers pareils dans tout Boileau, et vous allez me choisir ce distique pour me l'appliquer, à propos d'harmonie. Bien vu. Comme ces fautes des grands maîtres doivent nous rappeller notre foiblesse! Pour moi.....

AIR : *Frere amour en capuchon.*

Si j'ai, sans de bonnes raisons,
Pris droit de me croire poëte,
Je pourai, battant en retraite,
Retourner à mes chansons.
Si Calliope enfin me chasse,
Je m'enfuirai chez Erato,
Sûr d'emprunter son manteau
Pour cacher ma disgrace.

Mais vous, austere professeur,
Si vous vous obstinez à taire
D'après quel titre littéraire
Vous prenez droit d'être censeur,

Je ne sais trop, sur ma parole,
Où l'on pourra vous employer.
Il faudra vous renvoyer
Tout juste à votre école.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Quelques-uns ont regardé votre entre-
» prise, comme une réparation éclatante
» des fréquens outrages que vous aviez
» faits à la langue françoise par l'abus du
» jargon rustique. Tous se sont accordés
» à regarder le sujet comme ingrat, et du
» du choix le plus bizarre. »

L'AUTEUR.

J'ai *regardé mon entreprise comme une réparation éclatante des fréquens outrages faits à la langue françoise*, par ceux qui ont soutenu, depuis la Motte, qu'elle est dépourvue d'harmonie. Si le sujet est *ingrat*, raison de plus pour appeller l'indulgence. Il ne s'ensuit pas de ce qu'il est neuf, qu'il soit d'un choix *bizarre*, ni qu'il soit *vicieux*. Voici le souhait que formoit M. l'abbé d'O-

TAYLOR INST. OXFORD

livet, en 1773. « Quatre ou cinq de nos » poëtes nous ont fait sentir parfaitement » que notre langue se prêtoit à l'harmonie; » pourquoi donc ne pas étudier les moyens » de perfectionner un art dont nous con- » noissons le prix, et dont nous voyons » que les progrès ont été déja si heureux! » J'ai étudié ces moyens, je les ai dévelopés par une suite d'exemples; mais le malheur veut que vous ayiez plus d'esprit que M. l'abbé d'Olivet, et à plus forte raison, que moi.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Nous avons plusieurs dissertations » assez étendues sur les richesses poétiques » de la langue françoise et son harmonie » imitative. Racine le fils, dans ses ré- » flexions sur la poésie, de Belloi, dans » le sixieme vol. de ses œuvres, M. Clé- » ment, dans ses observations critiques sur » différens sujets de littérature, ont traité » fort au long cette matiere; mais leur » travail s'est borné à faire sentir et à

» expliquer, en quelque sorte, l'harmonie
» d'un grand nombre de morceaux choisis
» dans nos meilleurs poëtes. »

L'AUTEUR.

Et c'est ainsi, M. le Magister, que vous faites preuve de la plus saine logique. Quoi! parce qu'Aristote avoit fait sa poétique, parce que Longin avoit fait son traité du sublime, parce que mille Rhéteurs avoient composé des réflexions sur les nombres, où ils expliquoient, en quelque sorte, l'harmonie d'un grand nombre de morceaux de Virgile et d'Homere, Horace se trouvoit dispensé de composer son Art poétique, et parce qu'Horace avoit composé un Art Poétique, Boileau, par un raisonnement semblable, auroit donc eu tort d'en faire un dans notre langue? J'imprimerai incessamment les observations de Racine le fils, celles de de Belloi, et celles de M. Clément. Elles tendent toutes à justifier non seulement le sujet de

mon Poëme, mais encore à en justifier l'exécution et le style. Que conclure de tout ceci ? Qu'en indiquant ces sources, vous avez donné, M. le Professeur de critique, des verges pour vous fouetter.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Les préceptes auroient été inutiles sur » un objet qui dépend uniquement de » l'oreille et du goût. Il seroit ridicule et » puérile d'ordonner gravement de mul- » tiplier les A, pour marquer la lenteur, » les I, pour exprimer les cris, les R, » les S et les T, pour peindre les fracas » et les bruits désagréables, les P et les » L, pour les tableaux doux et rians, » &c. »

L'AUTEUR.

Oh ! pour le coup, M. le Professeur, à pédant, pédant et demi ; je ne vous ferai point l'honneur de vous mettre aux prises avec Platon, avec Socrate, avec Denys d'Halicarnasse,

licarnasse, &c., tous gens que vous connoissez à-peu-près de vue, et qui ont été, d'après votre assertion, et ridicules et puériles, en ordonnant gravement de multiplier les A, les R, les T, &c., selon les circonstances. Mais j'évoquerai, dans ma bibliotheque, une ombre à qui vous ressemblez par la robe, et c'est toujours quelque chose.

D'un professeur partial & méchant
C'est la robe que je salue.

Vous allez l'entendre parler elle-même cette ombre, devant laquelle vous devez demeurer dans le silence et dans le respect.

ROLLIN.

« J'ai employé 40 pages dans le premier volume de mon Traité des Etudes, * » à donner en prose, et relativement à

* Voyez les Pieces Justificatives à la fin du vol.

» Virgile et à Homere, les mêmes pré-
» ceptes que M. de Piis a donnés en vers,
» relativement à la poésie françoise. J'ai
» fait un article *Tristesse*, où j'ai dit
» que la tristesse étant à l'ame ce que les
» maladies sont au corps, il faut aux vers
» tristes de grands mots, qui leur donnent
» de la lenteur et de la pesanteur. J'ai
» fait un article *Joie*, où j'ai dit que les
» sentimens vifs, précipités, rapides, exi-
» geoient la rapidité du style. J'ai fait un
» article *Douceur*, où j'ai dit, on choi-
» sira les mots où il n'entre presque que des
» voyelles, qui forment très-peu de let-
» tres, et dont les consonnes soient douces
» et coulantes. On évitera les syllabes com-
» posées de plusieurs consonnes, les éli-
» sions dures, les lettres rudes. J'ai cité
» des vers de Virgile, où les L sont mul-
» tipliées à dessein. J'ai fait un article
» *Dureté*, où j'ai dit, pour faire sentir la
» dureté, on préférera les mots qui com-
» mencent et finissent par des R, comme

» *rigor*, *rimantur*; les mots où les R sont
» redoublées, comme *ferri*, *serra*. On em-
» ploiera les consonnes rudes, comme l'X,
» *axis*, comme l'H aspirée, *trahat*; on se
» servira des mots formés par l'assemblage
» de plusieurs consonnes, *junctos*, *fractos*,
» *rostris*. J'ai analysé de la sorte les beautés
» imitatives d'Homere; et, parce que M. de
» Piis, pénétré des bons principes de la littéra-
» rature grecque et latine, a eu le courage
» d'en faire l'application à la langue fran-
» çoise, j'ai à la fois le déplaisir de voir
» croiser son opinion et la mienne. Vrai-
» ment, il sied bien à Monsieur de trou-
» bler ainsi la cendre des morts, et de dire
» qu'il est ridicule et puérile d'ordonner
» gravement de multiplier les A, &c. Je
» suis donc ridicule, moi! je suis donc
» puérile. Qu'il suspende sa noble fonc-
» tion de critique, qu'il emprunte mon
» Traité des Etudes à quelqu'un de ses
» écoliers, qu'il transcrive les 40 pages
» dont je viens de lui apprendre la substance.

» C'est à la considération de M. de Piis » qu'il en sera quitte pour ce *pensum*. » *Aio*, Rollin, *antiquus Rector*. »

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Comme il n'y a point de regle pour » trouver de beaux chants, il n'y en a point » pour enrichir le discours d'images et » d'expressions pittoresques. »

L'AUTEUR.

Vous faites le raisonneur, parce que Rollin est parti ; mais il n'est pas encore si loin, que je ne puisse le rappeller. Prenez-y garde ; vous dites qu'il n'y a point de regle pour trouver *de beaux chants*, et qu'il n'y en *a point pour enrichir le discours d'images*. Cela est vrai jusqu'à un certain point ; mais comme il y a des regles pour trouver de beaux accords, il y en a de même pour trouver des *expressions pittoresques*. Le choix des images, ou plutôt leur succession, constitue la mélodie

de la poésie, comme la succession des sons constitue la mélodie musicale. Mais le choix des expressions est aux vers, ce qu'est l'harmonie au chant principal.

AIR; *Avec les jeux dans le village.*

Vous souvient-il d'un mot technique ?
Vous l'employez tout de travers.
Pourquoi toujours parler musique,
Quand il ne s'agit que de vers ?
C'est une petite manie
Qui vous fera le plus grand tort;
Vous voulez parler d'harmonie,
Et vous n'êtes jamais d'accord.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« C'est au poëte à combiner les sons » de la maniere la plus propre à imiter » la nature des objets dont il parle. »

L'AUTEUR.

Quelle contradiction ! S'il n'y a point de regles pour enrichir le discours d'expressions pittoresques, comment pourra-t-on combiner des sons de la maniere la

plus propre à imiter la nature des objets dont on parle ? C'est au génie qu'il appartient de réussir; mais, comme il a fallu tracer les regles de tous les arts, d'après les chef-d'œuvres qu'ils avoient enfantés, pourquoi ne procéderoit-on pas en matiere d'harmonie imitative, d'après des regles calquées sur les ouvrages de nos grands poëtes. Je vous dirois bien que vous n'êtes pas *conséquent* dans ces deux phrases, et que vous ressemblez au satyre de la Fontaine, qui soufloit le froid et le chaud; mais j'ai déja eu occasion de vous comparer à lui. D'un satyre à un critique, il n'y a que la main.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

Ecoutez ces vers:

Que le style soit doux, lorsqu'un tendre zéphire
A travers les forêts s'insinue et soupire;
Qu'il coule avec lenteur, quand de petits ruisseaux
Roulent tranquillement leurs languissantes eaux;
Mais les vents en furent, la mer pleine de rage,
Font-ils d'un bruit affreux retentir le rivage?

Le vers, comme un torrent, en grondant, doit
marcher.
Qu'Ajax souleve et lance un énorme rocher ;
Le vers appesanti tombe avec cette masse.
Voyez-vous des épis effleurant la surface,
Camille dans un champ, qui court, vole et fend
l'air,
La Muse suit Camille, et part comme un éclair.

« Toute la doctrine de l'harmonie » imitative est renfermée dans ces vers, » qui auroient dû détourner M. de Piis » d'en délayer la substance dans un long » poëme. Vida a su rapprocher et fondre » dans un morceau de sa poétique, très- » artistement composé, les beaux exemples » d'harmonie imitative qui se rencontrent » dans Virgile ; ce sont-là les seuls pré- » ceptes qu'il donne. »

L'AUTEUR.

De qui sont donc les vers que vous m'avez cités ? ils ont le faire de Boileau, mais je ne les crois pas de lui. M'y voilà : ils sont extraits de ce fameux poëme tra-

duit de Pope, par l'abbé du Resnel. Je m'en rappelle le début :

Mais ce guide trompeur, qui prompt à censurer,
Après de longs détours ne fait que m'égarer,
Je le hais d'autant plus qu'il me commande en maître.
Tout n'est pas Despréaux, et chacun prétend l'être.
Chacun content de soi, suit sa foible raison,
Et des arts qu'il ignore ose donner leçon.
Cet âge si fécond, en pédans didactiques;
A moins de sots auteurs que d'ignorans critiques.

Que vous êtes bon, Monsieur, de me mettre sur la voie, quand il s'agit de vous dire vos vérités! La tirade que vous m'aviez citée, est faite dans les principes d'imitation qui m'ont dicté mes vers; mais je ne vois point que toute la doctrine de l'harmonie imitative y soit renfermée. Qu'auriez-vous dit, si j'avois hasardé ce vers?

Le vers, comme un torrent, en grondant doit marcher.

Vous auriez dit qu'un torrent ne marchoit point. Et si j'eusse mis quelque part:

Voyez-vous des épis effleurant la surface ;
Camille dans un champ qui court, vole et fend l'air,

Auriez-vous approuvé cette inversion ? oh ! non, non, je vous connois ; vous auriez demandé plaisamment, comment des épics *effleuroient une surface*, et comment *un champ* pouvoit *courir*, *voler et fendre l'air?* De ce qu'il a plû à Vida de faire une poétique, avec les vers imitatifs de Virgile, artistement rapprochés, peut-on conclure raisonnablement que mon poëme est inutile ? Vida insiste sur la nécessité de peindre par les sons dans la poésie latine.

Haud *satis est illis utcunq*: *claudere versum*
Et res verborum propriâ vi reddere claras.
Omnia sed numeris vocum concordibus aptant,
Atque sono quæcumque canunt imitantur.

Cela veut-il dire qu'il ne faut point composer un poëme sur l'harmonie imitative ?

L'Envoyé de l'Année Littéraire.

« Mais quel plaisant projet que celui

» de remplir quatre chants sans liaison et » sans suite ? »

L'AUTEUR.

Ah! M. le Magister, voici du nouveau : qui veut prouver trop, ne prouve rien. Faites-vous cas de la judiciaire des Petites Affiches ? *

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Assurément le Rédacteur est de nos » amis. »

L'AUTEUR.

AIR ; *La lumière la plus pure.*

Il dit avec bonhommie
Que *mon plan* très-étendu,

* C'est une Feuille où on ne parle qu'accidentellement, et pour le plaisir de dire du mal, des pieces de théâtre et des livres. Son objet direct est d'annoncer les biens et effets à vendre, &c. &c. Tous les gens d'affaires y sont abonnés de droit ; et quand la Critique Littéraire se donne les gants de multiplier les Souscripteurs, c'est la mouche qui croit faire aller le coche.

Dans sa simple *économie*,
N'est *pas* trop *mal entendu*.
Ce jugement authentique
Me *sert ici* de soutien.
Dans l'argot de la critique,
N'est pas mal veut dire *est bien*.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Oh ! mon Dieu, est-il possible que » mon confrere ait fait un pareil aveu ! » *Non, je ne le croirai jamais : mais*, en » tout cas, ce n'est pas ce qu'il a dit de » mieux. Car, qu'est-ce qu'un poëme » didactique, qui ne présente pas une » base d'instruction ? »

L'AUTEUR.

L'harmonie imitative, étant une partie essentielle de la poésie, fournit un sujet instructif par lui-même. On n'avoit en françois que des dissertations en prose, et les vers se gravent plus facilement dans la mémoire.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Il faut, Monsieur, que vous ayiez

» beaucoup compté sur les ressources de » votre esprit, pour n'être pas effrayé » d'une pareille tâche. »

L'AUTEUR.

Ce n'est point sur mon esprit, c'est sur mon courage que j'ai compté. L'espoir de plaire à mes concitoyens, en composant un ouvrage, sinon accompli, du moins utile, m'a fait passer par-dessus tous les dégoûts qu'entraînent nécessairement les recherches approfondies d'une science dont les élémens sont si dispersés : c'est par l'étude constante des tableaux de nos grands maîtres, que je me suis disposé à la composition de ma galerie.

AIR; *De la Catacoua, contredanse.*

A l'étude de mon système
Je me suis long-tems préparé;
Mais vous à votre emploi suprême,
Etes-vous monté par degré?
Nenni. Craignez donc l'anathême
Que Phœbus vous a déclaré.

Pline à mon gré
L'a consacré
De pictore
Sculptore
Fictore,
Si l'on n'est artiste soi-même,
On ne sauroit *judicare*.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Une partie de votre premier chant » est employée à prouver que vous ne travail- » lez pas sur une chimere, et que la langue » françoise est susceptible d'une harmonie » imitative. Je souscris aux éloges que » vous lui donnez, mais nos grands écri- » vains l'ont bien mieux louée par leurs » chef-d'œuvres. »

L'AUTEUR.

Pourquoi ne citez-vous pas ces éloges auxquels vous souscrivez ? vous seul en savez la raison. Mais je veux réduire mon ouvrage au seul mérite grammatical, et je vous demanderai, M. le Professeur

de critique, si le Boudot, si Despautere et Tricot sont inutiles, par la raison que Cicéron et Virgile ont mieux enseigné la langue latine par leurs ouvrages ?

AIR ; *Au coin du feu.*

Si des regles du style,
Cicéron et Virgile
Nous tiennent lieu,
Jettons vocabulaires,
Rudimens et grammaires,
Bien vîte au feu ;
Bien vîte au feu.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Ce n'est pas honorer, c'est insulter » notre langue, que de lui attribuer des » qualités frivoles. »

L'AUTEUR.

alte-là. Voici ce que j'ai dit ;

Et quelle autre sur elle auroit donc l'avantage ?
Elle cede à propos, ou résiste à l'usage.
Ses principes sont clairs, ses modes sont constans,
Ses accens limités, ses tropes élégans,

Chaque chose se peint dans ses termes lucides ;
Comme elle a des sons lents, elle a des sons rapides,
Ses tours pleins de mollesse, ou pleins de fermeté
Exhalent la douceur, ou marquent l'âpreté.
Ses pompeux *substantifs s'accompagnent* de rimes,
Ses *adjectifs* féconds ont tous des synonimes,
Et sur la période ou les mots cadrent tous,
Ses articles fréquens répandent un jour doux.
Tantôt elle a du Grec les formes arrondies,
Et tantôt du Latin les tournures hardies,
Au style figuré des peuples d'Orient,
Son style quelquefois se colore en riant ;
Là de l'Italien elle a les mignardises,
Ou de l'âpre Allemand les gothiques franchises.
Ici l'Espagnol fier cede à sa majesté,
Et je vois l'Anglois sombre envier sa clarté.

Telles sont les qualités frivoles que j'attribue à notre langue : mais quelles qualités sérieuses doit-on attribuer à un homme qui fait, comme vous, profession d'en imposer à tous ses lecteurs, par des assertions aussi hasardées ? Le mensonge est répréhensible dans un professeur de critique : les conséquences en sont terribles. A genoux.

L'ENTOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Vous faites à la langue françoise un

» mérite de ce qui est en elle un défaut:
» Car jamais la multitude des monosyl-
» labes n'a été favorable à l'harmonie. »

L'AUTEUR.

Allons; relevez-vous. Je n'ai jamais prétendu que la multitude des monosyllabes fût favorable à l'harmonie. Je n'ai jamais prétendu que la langue françoise fût plus féconde en monosyllabes que les autres. Mais j'ai voulu prouver, et j'ai prouvé réellement qu'elle contient autant de monosyllabes expressifs que les autres langues.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« A l'aspect de votre tirade sur le laco-
» nisme de la langue françoise, je vous
» l'avoue, Monsieur QUE je reste immo-
» bile d'étonnement. »

L'AUTEUR.

Je vous l'avoue, Monsieur, QUE vous n'êtes pas le premier critique QUE des vers faits avec soin aient pétrifié.

L'ENVOYÉ

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Est-ce bien, M. de Piis, ce poëte » ingénieux à qui l'on n'a gueres reproché » que l'abus de l'esprit, qui a rimé ce pané- » gyrique de la langue françoise ? »

L'AUTEUR.

Des complimens, M. le Professeur, *timeo Danaos & dona ferentes*, ou si vous aimez mieux, je vous dirai avec Nicodême dans la Clochette :

Morgué ! pas tant de politesse !
C'eſt un traître, il ne faut pas s'y fier ;
Il cherche en vous faisant caresse,
Les moyens de vous estropier.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Entendez-vous bien ce que vous » avez voulu dire ? pour moi je ne l'en- » tends pas. »

L'AUTEUR.

La science de l'Harmonie imitative en poésie, est peut-être moins conjecturale

que celle de l'Harmonie imitative en musique : cependant il faut que l'imagination exaltée en développe toute l'étendue à l'oreille exercée. Quoique les beautés d'une langue ne soient point de convention, elles ont besoin du prestige de l'enthousiasme, pour être admirées sous tous leurs rapports.

AIR ; *La fariradondaine.*

Nous nous entendrons
Sur choses pareilles,
Lorsque nous aurons
Les mêmes oreilles....

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

Bon !
La fariradondaine
Gué !

L'AUTEUR.

Cela n'est pas pressé,

L'ENVOYÉ DE L'ANNEE LITTERAIRE.

« Y a-t-il quelque langue au monde où » l'on emploie plus d'un mot pour désigner

» *Dieu*, l'*Homme*, le *jugement*, la *mé-*
» *moire*, &c. Dans toutes les langues,
» n'exprime-t-on pas le *jour* dans un seul
» mot, et la *nuit* de même ? Un seul mot
» ne suffit-il pas pour marquer l'action
» d'*aimer* ou de *haïr* ? »

L'AUTEUR.

Je n'ai accusé aucune langue d'avoir employé plus d'un mot pour exprimer ces grandes idées ; mais j'ai dû prouver que la nôtre étoit aussi laconique que les autres. Qu'y a-t-il de plus laconique, et à la fois d'un plus grand sens, que ces deux vers où Boileau nous trace le portrait d'un poëte latin, renommé par son laconisme.

Perse en ses vers obscurs, mais serrés et pressans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

J'opposerai donc Boileau à Perse lui-même. Je vous demanderai ensuite si La Bruyere et La Rochefoucault ne le disputent pas en précision à Tacite et à Salluste ;

traduisez-en une page en grec... Les monosyllabes ne nuisent point à l'harmonie dans ces auteurs inimitables. Ils ont eu l'art de les enchaîner si adroitement, qu'ils ne font pas à l'oreille un effet plus désagréable que n'en font aux yeux ces petites pierres cubiques dont les Romains ont fait des monumens aussi imposans que durables. La plus grande preuve que les monosyllabes ne nuisent point à l'harmonie dans notre langue, est la douceur de ce vers, que jamais *Critique* n'a pu dire, la main sur la conscience, et qui est de Racine.

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

On s'éveille, on se leve, on s'habille et l'on sort;
On rentre, on dîne, on soupe, on se couche, et l'on dort.

« Quelle est la langue où l'on ne puisse » dire autant de choses dans deux lignes » de pareille mesure. »

L'AUTEUR.

Je vous le demande, M. le Professeur de critique. C'étoit le cas de nous donner des vers latins de votre façon : mes deux vers sont familiers, je l'avoue, mais ils ne le sont pas plus que ces deux vers de Boileau.

Son esprit au hasard, aime, évite, poursuit,
Défait, réfait, augmente, ôte, élève, détruit.

Mes vers sont le portrait en miniature d'un homme oisif, comme ceux de Boileau sont le portrait de l'inconstant. Traduisez-les en un distique latin, et quand cela sera fait, nous rappelerons Rollin, pour examiner votre version.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Votre enthousiasme pour ces deux » mots, *tout* et *rien* n'est pas fondé, et » votre défi est téméraire; car πας en grec, » et *nil* en latin sont des monosyllabes qui » peignent aussi-bien, et avec autant de » précision. »

L'AUTEUR.

Mon défi n'est point téméraire, *tout* et *rien* sont deux monosyllabes très-expressifs de la même langue ; vous avez recours aux langues grecque et latine, pour leur opposer πᾶν et *nil*, qui est une abréviation de *nihil* ; est-ce là de la franchise ? Pourquoi ne parlez-vous ni d'*omne* ni d'οὐδὲν ? Vous me faites la guerre sur des mots ; mais parbleu ! je vous la ferai sur les syllabes ; Vous ne me passez *rien* sur la langue françoise ; mais je vous contrarierai *en tout* sur les langues latine et grecque.

Dinez, s'il faut, de Grec, et soupez de Latin.

J'espere vous attacher ce vers là sur votre robe, afin qu'on puisse le lire comme on lisoit *argumentabor* sur la robe de la présidente Tardieu.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« On sait que les langues du nord sont

» plus abondantes en monosyllabes, et
» par là même plus sourdes et moins fa-
» vorables à l'harmonie que les langues
» méridionales: la briéveté n'est pas assu-
» rément le mérite distinctif de la langue
» françoise, dont la marche est trop em-
» barrassée d'articles et de pronoms, et
» ceux qui traduisent du grec et du latin
» en françois, sont malgré leurs efforts
» toujours plus longs que l'original ».

L'AUTEUR.

Voilà encore une assertion renouvellée des Grecs, ainsi que le noble jeu de l'oie; mais comme vous savez intérieurement et par expérience que ceux qui traduiroient du françois en grec, seroient aussi plus longs que l'original, que cette multiplicité d'articles et de pronoms, dont vous faites un crime à notre langue, est ce qui constitue son ordre et sa clarté; comme vous savez que notre langue doit plus aux langues méridionales, qu'elle ne doit encore

aux langues du nord, je laisserai tout bonnement à Henri Etienne, auteur d'un livre intitulé, de la Précellence du Langage François, en 1579, et à M. Le Laboureur, auteur d'un ouvrage intitulé : Avantage de la langue françoise sur la langue latine, en 1669, à vous donner cinq ou six férules bien appliquées. Soumettez-vous. Eh bien ! la main des savans est-elle légere ?

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Ce qui paroîtra presqu'incroyable à » ceux qui ont souvent applaudi à vos saillies et à vos traits fins, c'est votre alphabet en vers. Ce sont vos profondes réflexions sur les différentes lettres qui le » composent. C'est ce qu'on peut appeller » un morceau neuf en poésie. »

L'AUTEUR.

Il est certain que c'est un morceau neuf en poésie, mais les idées ne m'appartiennent pas. Il n'y en a pas une, comme mes

pieces justificatives le prouveront ; qui n'appartiennent au petit Platon, à ce nigaud de *Socrate*, au froid Lucien, au stupide Ausone, au frivole Leibnitz, et à l'ignare Marmontel. Je vous demande à mon tour pardon, d'avoir cru que vous n'aviez pas autant de lumieres qu'eux tous. Pour moi, j'avoue que je me félicite d'avoir pâli sur leur A B C ; leurs réflexions sur la nature et sur la propriété des lettres m'avoient paru fondées alternativement sur la métaphysique et sur la gaieté : j'avois cru pouvoir en faire l'application aux lettres de l'alphabet françois, sans irriter ceux qui ont applaudi à mes saillies et à mes traits fins. Vous n'êtes pas de ce nombre ; car vous n'avez jamais applaudi.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Je suis sûr que si, sans rien citer, » j'essayois de donner un essai de votre » alphabet, vous m'accuseriez de malice, » ou de mauvaise foi. »

L'AUTEUR.

De mauvaise foi, oui, mais de malice, jamais. Vous sifflez en parlant. Quel modele d'harmonie !

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Ce sont de ces choses auxquelles on » ne s'attend pas de la part d'un homme » d'esprit. »

L'AUTEUR.

Vous avez beau me faire des complimens, et me dire :

Eh ! bon jour, Monsieur du Corbeau,
Que vous êtes joli, que vous me semblez beau !

Je ne laisserai point tomber mes bons argumens par terre. Avez-vous lu Pline ? avez-vous lu Quintilien ? avez-vous lu Priscien de *accidentibus litterarum* ? je les ai lus, moi. Tout ce que j'ai dit, de positif sur l'influence particuliere des caracteres romains, n'est autre chose que la quintessence de leurs définitions. Quand il seroit vrai, que vous ne seriez qu'un des

coopérateurs de l'Année Littéraire ; quand il seroit vrai que le démon de la critique, qui préside depuis cinquante ans à cette feuille infernale, s'appellât *légion*, je vous défierois, vous et lui, de l'emporter sur de pareilles autorités.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Votre lettre A est pitoyable, et » toutes les autres sont traitées dans le » même genre. »

L'AUTEUR.

La lettre A est traitée d'une maniere toute opposée à la description des autres lettres.

A l'instant qu'on l'appelle, arrivant plein d'audace,
Au haut de l'Alphabet l'A s'arroge sa place.
. . . . . .
Il préside à l'amour, ainsi qu'à l'amitié.
. . . . . .
A l'aspect du Très-Haut, si-tôt qu'Adam parla,
Ce fut apparemment l'A qu'il articula.

J'avois prévu vos graves observations sur ce badinage, et j'y avois répondu d'avance

dans une de mes notes, en m'appuyant des autorités de Virgile, de Pythagore et d'Ausone. De quel droit supprimez-vous cette note apologétique ? J'ai dit que l'A étoit *la* premiere lettre de l'alphabet, qu'Adam dût l'articuler devant l'Etre suprême ; vous seriez bien étonné, si je vous prouvois que c'est une induction de deux passages d'Origene et de S. Jérôme, qui soutiennent que la langue hébraïque est la premiere de toutes. *Mansit lingua per Adam primitùs data, ut putamus hebræa, in eâ parte hominum, quæ non pars alicujus angeli, sed quæ Dei portio permansit..... Initium oris et communis eloquii, hebræam esse linguam universa antiquitas tradidit.* On ne s'attendoit gueres à voir les peres de l'église dans cette affaire, mais vous ne pousserez peut-être pas la hardiesse, jusqu'à tourner en ridicule ces conjectures sacrées.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Vous avez prodigieusement écono-

» misé l'esprit dans toute cette dissertation
» sur les lettres, si éloignée du goût de
» la belle littérature : Vous avez cepen-
» dant bien senti que vos facéties gram-
» maticales rappeleroient la leçon de
» philosophie de M. Jourdain, et vous
» croyez vous justifier, en disant que
» ce que Moliere met dans la bouche du
» Bourgeois Gentilhomme, est tiré, mot
» pour mot, du Discours de M. de Cor-
» demoi sur la Parole. Mais si Moliere,
» excellent juge, a trouvé ces remarques
» minutieuses et ridicules dans un traité
» en prose, qu'eût-il pensé d'un poëme,
» où l'on dit que l'A est avide d'Apparat;
» qu'il est atroce, affreux, arrogant,
» absolu, où l'on attribue aux lettres les
» qualités exprimées par les mots dont elles
» sont les initiales ? »

L'AUTEUR.

Cette dissertation sur les lettres n'est point éloignée du goût de la belle littérature, puisque tous les auteurs dont je vous

ai parlé, l'ont entreprise, par rapport aux langues grecque et latine, et que M. de Marmontel, discourant de la nôtre, en a fait le sujet du sixieme chapitre de sa poétique. Ce sont des facéties grammaticales; mais ce seroit peut-être un bonheur que la grammaire pût se présenter aux enfans comme aux hommes, sous le masque de la plaisanterie. Ce que le Maître de philosophie du Bourgeois Gentilhomme débite, ne devient ridicule, je le répete, qu'en raison du personnage qui le débite. Moliere ne trouvoit point ces remarques minutieuses et ridicules dans un traité en prose, mais il savoit qu'elles feroient rire sur le théatre, prononcées avec toute l'emphâse du pedantisme, et toute la prétention des savans en *us* de son tems. Il n'auroit point trouvé mauvais que j'eusse mis les lettres en action, pour leur donner une espece de vie. Moliere savoit qu'il est des cas particuliers, où jusqu'aux choses les plus inanimées:

Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage.

Il savoit qu'indépendamment de l'apologue, qui en fait une loi, tous les genres se prêtent à cette licence. Il savoit que Boileau avoit dit quelque part :

Aussi bien j'apperçois ces melons qui t'attendent,
Et ces fleurs qui là-bas entr'elles se demandent
S'il est fête au village, et pour quel saint nouveau
On les laisse aujourd'hui si long-tems manquer d'eau.
. . . . . .
Traînet d'un dernier mot les syllabes honteuses.

Quant aux vers pleins d'épithetes, ou de verbes consécutifs, Boileau lui-même en prendra la défense.

L'ambition, l'amour, l'avarice, la haine,
. . . . . .
Endurcis-toi le cœur, sois Arabe, Corsaire,
Injuste, violent, cent fois double, faussaire,
Aussi-tôt tu verras, Poëtes, Orateurs,
Rhéteurs, Grammairiens, Astronomes, Docteurs,
. . . . . .
Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le sang. . . .
. . . . . .

Que dit-il quand il voit les Juges, les Greffiers,
Les Clercs, les Procureurs, les Sergens les Huissiers.

Tous ces vers sont tirés de la même piece, et je reviendrai encore à Lucien; car son plaidoyer du *Sygma* est le bouclier de mon Alphabet.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Vous allez nous citer ces dialogues, » où la finesse et la justesse des observa- » tions se trouvent jointes au sel de l'en- » jouement. Mais son exemple ne vous » autorisoit pas à coudre des rimes à une » triste nomenclature, où on ne trouve » ni finesse, ni justesse, ni enjouement. »

L'AUTEUR.

Cela est bientôt dit. Je prendrai la peine de me citer moi-même, puisque vous n'êtes ni assez *fin* pour saisir les nuances de mes observations, ni assez *juste* dans vos raisonnemens pour apprécier les miens, ni assez *enjoué* pour entendre la plaisanterie.

Mais

Mais combien la seule L, embellit la parole !
Lente elle coule ici, là legere elle vole.
Le liquide des flots par elle est exprimé ;
Elle polit le style, après qu'on l'a limé.

Si ce n'est pas là de la finesse, M. le Professeur, au moins est-ce de la justesse ? Quant à l'enjouement,

AIR : *Il étoit une fille.*

D'un masque assez comique
Mon K s'est prévalu,
En général, mon R a plu.
On a ri du critique,
Comme vous, prévenu ;
Qui tomba sur le Q. . . . . U !

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Mais Lucien n'eût jamais dit que l'A, » avec un accent grave, a l'allure des » esclaves ; car une démarche lente et » grave convient mieux à des hommes » constitués en dignité, qu'à des esclaves. »

L'AUTEUR.

AIR : *La chose vaut mieux que le mot.*

Ainsi que vous je sais au mieux
Ce que le terme *grave* exprime,

Mais de *pesant*, de *sérieux* :
N'est-il pas souvent synonime ?
Et quand je serois en défaut,
Dites-moi s'il faut
Que des Dieux la langue sublime
Soit toujours esclave du mot. *Bis.*

Lucien n'a point dit de l'A tout ce que j'en ai pu dire ; mais il a dit du TAU des choses plus extraordinaires, comme on peut le voir dans les Pieces Justificatives que j'invoquerai.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Lucien n'eût point dit que le C com-
» mence les noms de tous les objets creux ;
» car il y a une infinité d'objets creux,
» tels qu'un pot, un verre, un tonneau,
» qui ne commencent point par un C. »

L'AUTEUR.

Quelles sont les racines latines du petit nombre de mots que vous citez ? *Calix*, *scyphus*, *scyathus*, *scaphium*, *cadus*,

crater, &c. est-il vrai, ou non, que le C commence presque tous les noms des objets creux ?

AIR : *D'un bouquet de romarin.*

Lucien ne le dit point,
Et je suis sincere :
Léibnitz * est sur ce point
Le seul qui m'éclaire ;
Mais de votre entêtement
Il est si fort mécontent,
Qu'il vous ordonne à l'instant
De baiser la terre.

* Voyez le passage de Léibnitz, cité dans les notes de mon Poëme, page 78.

Fin du premier Dialogue.

DIALOGUE SECOND

SUR

LE SECOND CHANT

DE L'HARMONIE IMITATIVE.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« VOTRE second Chant débute par un » précepte dont il ne sera pas facile de » profiter, car il est à peine intelligible. »

» Chaque lettre, en passant, ou plus lente, ou plus vive,
» Vous a-t-elle saisi par sa voix distinctive ?
» Il vous faut dans les mots, fidele à mes leçons,
» Augmenter son effet, en répétant ses sons. »

L'AUTEUR.

Ce précepte n'est pas intelligible, (pour vous); mais il me paroît clair et sensible.

Comme il succede à la nomenclature des lettres de l'alphabet, qui ont passé en revue dans le premier Chant, et que le lecteur a été à portée d'apprécier suffisamment leur valeur et leurs sons, je l'engage dans celui-ci à les multiplier et à les rapprocher à propos, pour doubler leurs mêmes sons et leur même valeur.

L'ENVOYE DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Voilà tout ce que vous dites de positif. Vous défendez ensuite d'imiter les » sons burlesques de Ronsard et de du » Bartas, et de forger des mots nouveaux. »

L'AUTEUR.

Je défends d'imiter les sons burlesques de Ronsard et de du Bartas, et de forger des mots nouveaux; si je n'eusse pas eu cette attention, qu'auriez-vous dit de moi, vous et votre clique, puisque vous ne me tenez pas compte de l'avoir eue?

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Cependant vous approuvez beaucoup » le vagissement, inventé, dites-vous, » par quelqu'un qui embrassa la base de » la langue latine. Vous regrettez aussi que » lorsqu'on veut faire passer en usage le » mot impasse, créé par Voltaire, on se » trouve borné par le vieux mot CUL-DE-» SAC. Vous demandez grace humblement » pour ce jeu de mots, qui vous est venu » si naturellement, que vous n'avez pas eu » le courage de le supprimer. Vous vous » appuyez de l'autorité de Boileau. Il fau-» droit être de bien mauvaise humeur, » pour vous chicaner sur une pareille » minutie, lorsqu'on a tant de griefs à vous » reprocher.

L'AUTEUR.

AIR : *Des simples jeux de son enfance.*

Ah ! sur les formes du Poëte,
Pourquoi jeter un lourd manteau ?
Pourquoi peindre à la Silhouette
L'Auteur que rend mieux son pinceau ?

Dans votre prose détestable,
Pourquoi traduisez-vous mes vers?
Si la tenture est agréable,
Pourquoi la montrer à l'envers?

Je n'approuve ni le mot *vagissement*, ni le mot *impasse*. L'auteur du premier, puisqu'il faut l'appeller par son nom, est monsieur du Marsais. Ne me faites point valoir votre indulgence, par rapport à mes vers sur le mot *cul-de-sac*; c'est l'autorité seule de Boileau qui vous en impose, et si vous osiez lui donner un démenti, sur ces deux vers:

Ce n'est pas quelquefois qu'une Muse un peu fine,
Sur le mot, en passant, ne joue et ne badine.

il pourroit bien vous répondre par ces six autres:

Un pédant ennivré de sa vaine science,
Tout hérissé de Grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille Auteurs retenus mot pour mot,
Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un sot,
Croit qu'un livre fait tout, et que sans Aristote,
La raison ne voit goutte, et le bon sens radote.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Vous n'avez presque donné aucun » précepte, et vous vous écriez que vous » abandonnez enfin la théorie ! »

L'AUTEUR.

Mon premier chant est rempli de préceptes, le second débute par une soixantaine de vers contre le néologisme : ainsi je peux bien m'énoncer de la sorte. Un poëte didactique a besoin d'égayer son sujet. Il ne sauroit recourir assez tôt à la poésie de description ; et, comme dit Boileau ;

Sans garder dans ſes vers un ordre méthodique,
Son ſujet, de ſoi-même, et s'arrange et s'explique.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Vous invoquez le soleil, et vous le » priez d'imprimer, au *chaos de vos vers*, » *l'accord de l'univers.* »

L'AUTEUR.

Cites donc, bourreau ! mes vers tout

entiers, comment veux-tu qu'on reconnoisse ma maniere dans des hémistiches ainsi hachés ? Il y a donc aussi des anatomistes littéraires, qui se font un plaisir barbare de déchirer les poëtes ! Comment trouver alors dans ces lambeaux *disjecti membra poetæ!*

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Vous invoquez aussi ce sexe divin,

Qui dans le discours a l'oreille enchaînée,
Prodigue les trésors d'une harmonie innée.

« Ce dernier hémistiche est bien dur, et » peint mal la douceur du langage des » femmes ».

L'AUTEUR.

Cet hiatus n'est pas plus dur dans mon vers qu'il ne l'est dans celui-ci, de Racine:

Nulle paix pour l'impIE, IL la cherche, elle fuit.

Il n'est pas plus dur que dans celui-ci, de Boileau :

Ou quelque longue pluYE Inondant nos vallons.

Je ne prétends point, malgré ces deux exemples, que je n'eusse mieux fait de faire disparoître cet hiatus ; mais toujours est-il vrai de dire qu'un homme qui argumenteroit des vers que j'ai cités contre Esther et contre les Épîtres de Boileau, seroit, ce que vous êtes sans cesse à mon égard, un juge inique ou ignorant.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Vous commencez une gallerie de tableaux, ou plutôt une espece de lanterne » magique : on va voir d'abord un orage, » ensuite un hameau paisible, après cela » le fracas d'un siége, enfin l'horreur des » tombeaux ; ce sont les objets que vous » montrez dans le second chant ».

L'AUTEUR.

Écoutons M. de JAUCOURT sur la nécessité d'orner les poëmes didactiques de tableaux. « Virgile place dans un de ses

» livres une dissertation sur les présages
» du soleil, et il part de-là pour représen-
» ter le meurtre de Jules-César; il met
» dans une autre la fable miraculeuse d'A-
» ristée, et la peinture des effets de l'a-
» mour. Dans un autre, c'est un tableau
» de la vie champêtre, qui forme un pay-
» sage riant et rempli des figures les plus
» aimables. Enfin il insere dans cet ou-
» vrage l'aventure tragique d'Orphée et
» d'Euridice, capable de faire fondre en
» larmes ceux qui la verroient véritable-
» ment. » Ce sont ces images qui font le principal mérite des Géorgiques. Que vous en semble, M. le Professeur? Voilà Virgile qui montre la lanterne magique. Que cette comparaison est spirituelle, et qu'elle doit m'enorgueillir, puisqu'elle convient aux grands poëtes anciens et modernes! Il est vrai qu'elle convient aussi à la plupart des journalistes. . . .

AIR: *De joconde.*

Aux journalistes que voilà,
Elle est très-applicable.

L'un fait voir la Cour en gala,
Et les Princes à table....
A montrer du blanc et du noir
Cet autre fait fortune....
Le journal de Paris fait voir
Le Soleil et la Lune.

Dans la Gazette de santé,
Voyez l'Apothicaire
Qui vous poursuit de tout côté,
A grands coups de clystere.
Cent Journalistes étrangers,
En robe rouge ou bleue,
Font tirer à leurs boulangers
Le diable par la queue.

Pour vous, Monsieur, qui n'avez pas
De lanterne magique,
Vous ne suivez qu'à petits pas
La bande polémique.
Les Professeurs et les Curés
Que votre feuille ennuie,
Se fâcheront si vous montrez
Toujours l'*envie* en vie.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Un des reproches les plus graves, et qu'on » puisse vous faire, c'est d'avoir prétendu

» nous donner des modeles d'harmonie de » votre façon ; tandis que vos prédéces- » seurs les avoient choisis dans nos bons » écrivains : on aimeroit bien mieux une » tempête de Voltaire ou de l'abbé de » Lille, qu'une tempête de M. de Piis ; un » paysage de la Fontaine, un siége de » Racine ou de Boileau, un tombeau de » Crébillon seroit bien plus piquant que » les mêmes tableaux peints par l'auteur » des vendangeurs ».

L'AUTEUR.

Votre reproche n'est point grave, il est absurde ; en prétendant donner, ou plutôt en donnant tout bonnement, sans prétention, des *exemples* d'harmonie imitative, je n'ai point cru donner des *modeles* ; je ne sais ce que vous entendez par mes prédécesseurs, je ne sache pas qu'aucun poëte ait traité spécialement mon sujet avant moi. Il est certain que si j'avois fait un Dictionnaire Poétique, j'aurois imprimé

à l'article *tempête* des descriptions tirées de Voltaire, de l'abbé de Lille, et de Saint-Lambert. Il est certain que Boileau, Racine, la Fontaine et Crébillon y auroient été mis à contribution toutes les fois que le mot m'eût conduit à les citer : mais y a-t-il un arrêt du Parnasse qui puisse me contraindre, quand je me sens appellé à la poésie, à faire des compilations et des Dictionnaires ? N'avons-nous pas déja mille recueils, dont les auteurs, d'ailleurs estimables, n'ont que le stérile mérite d'avoir su classer par ordre alphabétique tout le mérite littéraire d'autrui ? à présent, je vous le demande, monsieur, qu'il me soit permis de retorquer votre argument ; vous avez, sans doute, composé des tableaux d'un plus grand genre que le peintre *des vendangeurs* ; mais jusqu'à ce que ces tableaux soient sortis de votre *école*, ne sera-t-il pas en droit de vous dire : « On aimeroit mieux une satyre d'Horace, » une satyre de Regnier, ou une satyre

» de Boileau, que tous les extraits passés,
» présens et à venir de l'Année Littéraire.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Avez-vous bien consulté vos forces,
» lorsque vous avez pris l'engagement de
» tirer de votre seul génie une suite
» d'exemples de tous les genres d'harmo-
» nie ? »

L'AUTEUR.

J'ai travaillé pendant huit ans à mon Poëme ; quoiqu'en général le tems ne fasse rien à l'affaire, il n'en est pas moins vrai qu'il vous met à même de consulter la nature, de consulter vos vrais amis, de tâter, pour ainsi dire, le public en détail, & de ne laisser, par des corrections nombreuses, que le moins de prise possible à la censure des gens de goût. Quand un Poëme didactique a pour base une vérité utile en littérature, c'est au poëte à l'élever peu-à-peu, et à le décorer ensuite

d'une façade agréable. J'ai tiré de mon seul génie tous mes exemples d'harmonie imitative; mais je ne présumois pas trop en cela de mes forces, puisque je m'étois échauffé l'imagination par l'harmonie des poëtes Grecs, Latins et François, et que j'avois soin, toutes les fois qu'il s'agissoit de peindre par les sons, de prendre, pour ainsi dire, la nature sur le fait, à la ville comme à la campagne.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Votre tempête rassemble tous les » grands mots et tous les lieux communs » dont on épouvante l'oreille en pareille » occasion ».

L'AUTEUR.

Si je n'eusse pas rassemblé tous les grands mots, dont on *épouvante l'oreille*, ma tempête seroit manquée; puisqu'elle est selon vous pleine de lieux communs, dites-moi d'où j'ai tiré ces images?

Pressez, pâles éclairs, vos fléches incertaines,
J'ai vu Pan tressaillir au travers des Ardennes,

Dans

Dans les bras de Neptune ils se sont élancés ;
Ces vieux rocs, qu'en passant, la foudre a renversés.

De quel auteur sont-ils traduits ou imités ? dans quel college les a-t-on donnés pour matiere de composition ? Votre logique ne se dément jamais : les sujets *neufs* sont des sujets *ingrats*, les préceptes sur l'harmonie imitative sont *ridicules & puériles*, et les morceaux descriptifs d'*invention* sont *des lieux communs*.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Voici les vers qui m'ont paru le plus » particuliérement imitatifs.

Faire au loin frissonner le faîte des forêts.

» L'abbé de Lille avoit déja dit :

Et des bois murmurans le feuillage frissonne.

» Mais votre vers est sans doute meil- » leur, parce qu'il y a un plus grand nom- » bre d'F ».

L'AUTEUR.

Le vers de M. l'abbé de Lille et le mien

TAYLOR INST. OXFORD

sont faits dans le même principe ; il me semble que l'image est différente, quoique l'expression soit à-peu-près la même.

AIR : *Lise demande son portrait.*

De Lille d'un feuillage épais
Ne rend que le murmure ;
C'est le faîte entier des forêts
Qu'embrasse ma peinture.
Votre bravade à mon courroux
Tend une vaine amorce ;
Pour disputer d'F avec vous,
Je ne suis pas de force.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Pour soutenir le globe atlas essoufflé sue. . . »

L'AUTEUR.

Qu'en voulez-vous dire ?
En voulez-vous rire ?

Est-ce l'image ou le vers qui vous déplaît ? l'image ? Elle est noble et vraisemblable d'après la fable. Le vers ? Il est travaillé dans le genre imitatif, et n'est pas d'une articulation plus pénible que ceux-ci.

Ubi *Stellifer atlas*
axem humero torquet *stellis* ardentibus *aptum*.

Il n'y a rien d'extraordinaire ni de ridicule à faire suer atlas, sous le fardeau du globe, agité par les vents, la Fontaine m'a guidé dans ce rapprochement de syllabes pénibles, par ce vers si connu et si justement admiré.

L'attelage suoit, sonffloit, étoit rendu.

Je n'ai point fait comme M. l'abbé Aubert, qui dit :

Il parle, l'air se calme, atlas mouillé s'essuie.

AIR : *Ne dérangez pas le monde.*

La charge est telle, sans doute,
Qu'Atlas y doit employer
Les deux mains, coûte qui coûte,
Sans pouvoir les rélayer.
Le Poëte que je fronde
A trop voulu s'égayer.
Sans laisser tomber le monde,
Atlas peut-il s'essuyer ?

Le Ciel pêle et mêle,
Prodigue en grains glacés l'impitoyable grêle.

« Virgile a peint aussi le bruit de la » grêle ; mais c'est par les T multipliés. »

Tam multa in tectis crepitans salit horrida grando.

« Vous auriez bien dû décider, si pour » peindre la grêle, les G. valent mieux » que les T.

L'AUTEUR.

Vous me jugez toujours par comparaison avec des hommes que je peux fort bien ne pas pouvoir atteindre dans leur imitation sublime, sans manquer pour cela du mérite de l'imitation. Le vers de Virgile est superbe, le mien peut avoir de l'effet. Virgile fait entendre avec les C. et les T. le sautillement de la grêle sur les toits. Les syllabes *dig*, *gra*, *gla*, *ble*, *grê*, font entendre à mon gré dans mon vers le choc et l'éparpillement de la grêle. Il y auroit

du pédantisme à mettre les G. et les T. dans une balance. Le concours de ces deux lettres donnera dans ces sortes de peintures des résultats à-peu-près pareils.

AIR : *Chantez, dansez, amusez-vous.*

Ce que la grêle est aux moissons,
La critique l'est aux ouvrages ;
Mais le Soleil par ses rayons,
Et le public par ses suffrages
Relevent des plus grands revers,
L'un les épics, l'autre les vers.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

Quelle sublime horreur ! la foudre vagabonde
Ebranlant les échos de la voûte du monde.
Du Midi jusqu'au Nord, du Lévant au Couchant,
Roule de monts en monts, et bondit en grondant.

« Quel dommage, monsieur, que cette » *sublime horreur*, que ces terribles images » soient affoiblies par ce vers platement » géographique !

Du Midi jusqu'au Nord, du Lévant au Couchant.

L'AUTEUR.

AIR : *Où s'en vont ces gais bergers.*

Par certain mal-entendu
Dans une tragédie,
Pradon avoit confondu
L'Afrique avec l'Asie :
Quand on lui prouva son tort,
Lui, plein de bonhommie,
De répondre, oh ! je ne suis pas fort
Sur la *Chronologie.*

Est-il possible qu'un Professeur de critique marche sur les traces de Pradon ?

Du Midi jusqu'au Nord, du Levant au Couchant,

eſt tout au plus un vers platement *aſtronomique.* Voulez-vous un vers *géographique,* en voici un :

De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, &c.

Il y a aussi une chanson de Collé, dont le refrein est platement géographique :

De Paris au Pérou,
De Pékin à Moskou,
Tout le monde, &c. &c.

Oh ! que je suis content d'*être plat* comme Boileau et Collé !

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

La foudre vengeresse, éblouit, tonne, tombe,
Et d'éclats en éclats prolongeant son fracas,
D'un trépas imprévu frappe tout sur ses pas.

« Comme ce dernier vers est chétif, et » qu'il est indigne des deux autres ! »

L'AUTEUR.

AIR : *Que ne suis-je la fougere.*

Dans le cours d'un long ouvrage
Tel est souvent notre sort.
En vain a-t-on du courage,
Et redouble-t-on d'effort :
Quand les images arrivent,
On s'applaudit, mais, hélas !
Tous les jours les vers se suivent,
Et ne se ressemblent pas.

Vous trouvez mes deux premiers beaux ! cela est heureux. Qu'est-ce qui vous blesse dans le dernier ? sont-ce les pas de la fou-

dre ; qu'auriez-vous donc dit à Racine, quand il prêtoit des pas à une épée.

Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux?

Etes-vous choqué du son de l'A. multiplié ? blâmez donc l'avant dernier, dont celui-ci n'est qu'une prolongation.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE

« Le calme renaît, vous nous conduisez » dans une riante plaine. Eglé la houlette » en main fait paître les brebis, son » jeune frere conduit les chevres. »

Plus loin, triste, courbé, *d'un air encor actif*,
Le pere, de ses bœufs presse le pas tardif ;
Et de ses cheveux blancs, ombrageant sa charrue,
Détrempe les sillons avec le sang qu'il *sue*.

« Est-ce donc là un modele d'harmonie » dans le genre tempéré? Y a-t-il rien de » plus lugubre et de plus attristant que » ce vieillard malheureux, qui a l'air encore actif, et qui sue du sang ? »

L'AUTEUR.

Je n'ai point dû m'asservir à une marche si uniforme, que je ne pusse varier mes descriptions par le mélange des contrastes. Le morceau que vous citez, est d'une teinte sombre, et par-là il m'a semblé plus propre à faire ressortir celui où je mets deux jeunes bergers en scene. vous ne dites rien de ce vers *et de ses cheveux blancs ombrageant sa charrue !* Vous n'en voulez qu'à l'expression de *suer du sang*! elle est certainement très-françoise. J'en prends à témoin l'expression proverbiale *suer sang et eau.* Et on peut annoblir une expression proverbiale. Boileau a dit quelque part :

C'est elle qui, farouche au milieu des plaisirs,
D'un remords importun vient *brider* nos desirs.

Racine a dit :

Ce nom de Roi des Rois, et de Chef de la Grece,
Chatouille de mon cœur l'orgeuilleuse foiblesse.

Il a dit aussi :

Ces murs ont peut-être *des yeux.*

Mais pour vous citer une hardiesse d'expression plus analogue encore au vers dont il s'agit, sachez que Bossuet dit en parlant d'une femme coquette : « que tous les » arts *suent* pour composer sa parure. » Critiquez Racine, critiquez Boileau, critiquez Bossuet. Vous n'aimez pas *d'un air encore actif*, vous m'en direz les raisons à l'ordinaire prochain.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Quoi de moins élégant et de moins » gracieux que ces deux vers ? »

Que l'amour modulé découle de leurs flûtes,
Et tu seras sensible à leurs galantes luttes.

L'AUTEUR.

Il faudroit qu'un vers eût un singulier mérite pour être à l'épreuve de votre maniere de citer. Je défie qu'on applaudisse à ceux même de Boileau, quand ils seront muti-

lés, isolés, tronqués et épars de la sorte; Reconnoîtroit-on la Vénus de Médicis, si on la coupoit par morceaux. J'ai tâché, dans les deux vers que vous citez, de rendre le moëlleux du son de la flûte, par la modulation multipliée de la lettre L. *Qui potest capere, capiat.*

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Vous interrompez la suite de vos des-» criptions, pour nous parler de vous et » de votre maniere de travailler. »

L'AUTEUR.

A-t-on jamais fait un crime à Boileau de parler de lui-même, quand il en trouvoit l'occasion; et quand il a dit au roi dans une Epître, ces trois vers si singuliers:

Et tandis que *ton bras* des peuples redouté
Va la foudre *à la main* rétablir l'équité....
Moi, la plume *à la main*, je gourmande les vices.

A-t-on crié à l'égoïsme?

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

Jamais je ne saurois, dans une étroite enceinte,
Au devant d'un pupitre avec contrainte assis,
Enthousiaste froid, coudre un mêtre précis.

« J'ignore ce que c'est que *coudre un* » *mêtre précis.* »

L'AUTEUR.

Ah! vous *ignorez*, M. le Professeur, *habemus confitentem reum;* mais devriez-vous *ignorer* que *mêtre* est synonime de vers. Connoissez-vous la premiere Elégie des Amours du Chevalier de Bertin, ce favori des Graces et d'Apollon? Je vous en citerai quelques vers, comme autrefois David jouoit de la harpe, pour déterminer Saül à mettre sa pique en-bas, ou si vous aimez mieux une comparaison de la fable, comme Orphée jouoit un air tendre pour adoncir le portier des enfers.

De ces vers nombreux et sublimes,
L'amour se riant à l'écart,
Sur mon papier mit la main au hazard,

Rétrancha quelques pieds, brouilla toutes les rimes.
De ce désordre heureux nâquit un nouvel art.
Renonces, me dit-il, aux pénibles ouvrages,
Cadences des *metres* plus courts, &c.

Devriez-vous *ignorer*, M. le Professeur, qu'un vers qui a de la précision, s'appelle un vers précis? Devriez-vous *ignorer* que Boileau a dit:

Dans mes vers recousus mettre en pieces Malherbe.

Si Boileau a eu la permission de recoudre des vers, pourquoi n'aurions-nous pas celle d'en coudre et d'en découdre?

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Oui, mais je crois qu'*au-devant d'un* » *pupitre* est une faute contre la langue, il » faut dire *devant un pupitre*. On lit, il » est vrai, dans Boileau: »

S'il ne se fait graver *au devant* du recueil.

« Mais *au-devant* signifie alors *à la* » *tête*. »

L'AUTEUR.

Que vous avez mauvaise grace à vouloir justifier Boileau ! Savez-vous bien, M. le Professeur, que je vous croirois sujet à *favoriser*. Cela n'est pas dans les bons principes de votre état. Un *recueil* n'est pas une chose plus animée qu'un *pupitre*. Dire qu'*au-devant* signifie dans le vers de Boileau *à la tête*, ne prouve pas qu'il ne puisse avoir dans le mien la signification du mot *en face*, ou du mot *vis-à-vis*. Que vous me déplaisez avec votre partialité ! C'en est trop. A moi, chere ombre de Boileau ! Vous voyez bien ce Professeur ? Eh bien ! s'agit-il de moi ?

Il ne pardonne point les endroits négligés,
Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase.

S'agit-il de vous ?

Chaque vers qu'il entend le fait extasier,
Tout est charmant, divin, aucun *mot* ne le blesse.

BOILEAU, *fouettant l'Envoyé*, &c.

« La vérité n'a point cet air impétueux.

L'AUTEUR.

Je vous l'avois bien dit, M. le Professeur. Au surplus, c'est Boileau lui-même qui vous *fouette*. Baisez les verges.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Je vous félicite de ce que vous n'avez » pas besoin, en composant, de vous *frotter* » *la tête*, de *frapper des pieds*, de *ronger* » *vos ongles ;* mais on se passeroit bien de » savoir tout cela. »

L'AUTEUR.

Oh ! vraiment, j'ai bien peur que vous ne soyiez incorrigible. Quand Boileau a dit :

J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts.

Qu'avoit-t-on besoin de savoir tout cela ? Boileau ne l'a pas moins dit.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

L'eau vive d'Hélicon gele dans un cornet,
Et Pégase franchit les murs d'un Cabinet.

« Ces figures sont peu justes. On ne » met point d'*eau dans un cornet*, et on ne » monte point à cheval dans un *cabinet*. »

L'AUTEUR.

Allons, Boileau, faites encore votre devoir.

BOILEAU.

Horace tant de fois dans mes vers imité,
Pour amortir le feu de sa rate indocile,
Dans l'encre quelquefois sut égayer sa bile.

Trempe-t-on sa *rate* dans un cornet?

L'AUTEUR.

AIR : *Vive le vin, vive l'amour.*

Eh! quoi, selon vous on ne met
Jamais de l'eau dans un cornet?
Je veux là-dessus vous en croire;
Mais entre nous, il est notoire
Que Zoïle feroit fort bien
D'en mettre par fois dans le sien,
Pour n'avoir pas l'encre si noire.

Je conviens avec vous que vous ne montez

montez point sur Pégase dans votre cabinet ; mais quand Horace disoit dans sa premiere Epître :

Est mihi purgatum crebro qui personet aurem,
Solve senescentem maturè sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus, et Ilia ducat.

Etoit-il à cheval, ou non, dans son cabinet ?

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« C'est le long de la GARONNE que » vous avez composé votre Poëme. J'ignorois que la GARONNE fût votre Per» messe. »

L'AUTEUR.

Je n'ai point dit que j'avois COMPOSÉ, mais seulement que j'avois COMMENCÉ mon Poëme en Gascogne.

AIR : *La danse n'est pas ce que j'aime.*

Quand de Phébus on suit la trace,
On est poëte en tout pays ;

Mais c'est toujours près de Paris
Que l'envie a son mont Parnasse ;
Il ne sauroit changer de place,
Dans un fauxbourg, là-bas, là-bas,
Vers ces moulins, ne le voyez-vous pas ?

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

Apollon à Neuilly me sourit en cachette,
Et rimeur à Paris, là je me sens Poëte.

. . . . . .

Loin des petits auteurs et des grandes coquettes,
Je compose en plein air, sans livre et sans tablettes,
Zoïle n'est pas là, quand mon vers cherche à fuir,
Et ma maîtresse est là, s'il m'échappe un soupir.

« Ce n'est pas quand le *vers cherche à* » *fuir* du cerveau du poëte, c'est quand » il est fixé sur le papier, que le censeur » l'examine. »

L'AUTEUR.

Non, Messieurs, non, vous n'attendez pas que les vers soient fixés sur le papier, pour en dire du mal. C'est un parti pris d'avance.

Tel on voit aux rayons du Soleil une

foule de serpens lever la tête, tel, dès la réputation naissante d'un Auteur, on voit se dresser autour de lui l'essaim des Satyriques. On critique déja les vers qu'il fait encore ; et il peut dire avec Boileau :

Je songe à chaque trait que ma plume hasarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Au reste, il faut réciter à sa maî-
» tresse, quand on se promene avec elle,
» des vers tout faits, et ne pas en faire.
» Pour un soupir, qui peut échapper au
» Poëte dans la composition, il y a bien
» des heures d'ennui à essuyer pour sa
» compagne. »

L'AUTEUR.

Dire que ma maîtresse est là, n'est pas dire qu'elle est à mes côtés, quand je compose. Si vous connoissiez l'amour, comme la haine, je vous demanderois, s'il ne vous

est jamais arrivé de travailler dans un bois et dans une plaine, tandis que votre compagne, un livre, ou de l'ouvrage en main, attendoit votre retour. Oh ! vraiment, j'oubliois, en vous faisant cette question, que nous allons nous promener tout différemment ; nous autres, de notre plein gré, et vous, parce qu'on vous y envoie ; nous, *avec* des *bergeres*, et vous autres, *tout seuls*.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« De Neuilly vous nous menez sur le » champ de bataille, et dans une ville prise d'assaut. Vous voulez nous faire entendre

Les rebonds des boulets, le sifflement des balles,
Les bombes, les canons, les tambours, les tymballes,
Et le hennissement des chevaux haletans,
Et l'écroulement sourd des crénaux chancelans,
Des femmes, des enfans les clameurs inutiles,
Et des vieillards cachés les prieres inutiles ;
Et des glaives croisés le fréquent cliquetis ;
Et des soldats *meurtris* les lamentables *cris*,

Et le fatal clairon de l'altière Bellone ;
Et dans la ville en feu la cloche monotone ;
Dont le funebre *airain* par son timbre *argentin*
Tinte des assiégés le trépas trop certain.

« Je vois là beaucoup d'hémistiches » ronflans, d'expressions bruyantes et » pompeuses, et fort peu d'harmonie. Je » ne sens point le mérite de cette con- » sonnance *meurtris* et *cris*, qui, dans le » même vers, me paroît un défaut plutôt » qu'une beauté. J'en dis autant d'*airain* » et d'*argentin*. Il me semble aussi que ces » *tin-tin* sont une affectation puérile pour » peindre un objet aussi terrible, et que » *tinter* est là un terme foible, et même » trivial. »

L'AUTEUR.

Je vous sais mauvais gré de n'avoir point cité les vers où je dis du poëte :

Atteignant le sublime au haut d'une montagne,
Il entasse à son gré des vers audacieux,
Et debout sur le globe il les déclame aux Dieux.

Je vous demanderai maintenant si, quand il s'agit de peindre le bruit de la guerre, l'harmonie musicale, et l'harmonie poétique ne résultent pas des *sons bruyans & pompeux*. Vous dites que vous *voyez* dans tout cela fort peu d'harmonie. Qu'importe, pourvu que les autres puissent en *entendre*? Vous ne sentez point le mérite de cette consonnance, *meurtris* et *cris* dans le même vers. Je ne vous citerai point ce vers de Terence :

Tœdet me harum formarum.... quotidianarum.

où les *arum* expriment la tristesse. Je vous citerai toujours Boileau, dont vous n'approuverez probablement pas davantage ce vers fait à dessein.

Lamen*tant* tris*tement* une chanson bachique

Quand au *tin tin*, je vous renvoie à la note qui est à la fin de mon Poëme. Le Journal de Paris trouve, comme vous, cette affectation ridicule; mais il ne trouve

pas, comme vous, à redire dans tous les vers qui précédent. Au reste, je conviendrai avec lui et avec vous, que cette multiplicité de consonnances pareilles est un défaut dans mes deux vers, quand vous m'aurez prouvé qu'elle n'est pas un défaut dans cent vers de Virgile et d'Homere. Boileau n'a pas oublié les rimes *tines*, en parlant de cloches. *Tinter*, est, selon vous une expression triviale ; si elle est triviale, je l'ai annobli du droit dont Racine a annobli le mot de *pavé*.

Baiser avec respect *le pavé* de tes Temples.

Du droit dont Montagne a dit que la peur nous donnoit tantôt des ailes, et tantôt nous *clouoit* les pieds.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Je ne veux point aller avec vous au » milieu des tombeaux, pour y entendre » le squélette d'un riche tout rongé par les » vers qu'a prévenus l'orgueil, qui vous

» demande une *larme*? et pour vous voir en-
» vironné de ces cadavres hideux, qui vous
» demandent de penser à eux? L'horreur de
» ce spectacle n'est adoucie par aucun vers
» harmonieux et pittoresque. »

L'AUTEUR.

Etes-vous donc bien persuadé qu'on vous en croira sur votre parole? je demanderai à tout le monde s'il n'y a point d'harmonie dans ces vers:

Et la Lune au travers des rougeâtres vitraux,
Sur le bronze poli des sépulchrales urnes,
Réfléchissoit en paix ses rayons taciturnes.

Je demanderai s'il n'y a rien de pittoresque dans ces deux vers.

Je ne saurois, hélas! voir plus long-tems souffrir
Ces spectres affamés d'un peu de souvenir.

Je demanderai s'il n'y a point de sentiment dans ces deux vers:

Etranger, un instant, pense à moi par pitié,
Parens, amis, enfans, ils m'ont tous oublié!

tel est cependant le ton qui regne dans le morceau que vous renoncez à parcourir. Vous ne parlerez pas non plus de ma tirade sur les sépultures de campagne.

AIR : *Faut attendre avec patience.*

Entre nous il se pourroit faire
Que vous craignissiez les esprits,
Pour traverser mon cimetiere,
Par la main je vous aurois pris ;
Ayez du moins la contenance
De Frêron et de ses recors,
Ils avoient malgré leur jactance
Plus peur des vivans que des morts.

Ils disoient, avec Boileau, *je crains peu les braves* du *Parnasse ;* mais Saint-Foix leur ferma la bouche plus d'une fois, car Saint-Foix n'aimoit pas les personnalités.

Fin du second Dialogue.

DIALOGUE TROISIEME

SUR

LE TROISIEME CHANT DE L'HARMONIE IMITATIVE.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» VOTRE troisieme chant est un *badi-*
» *nage*, où je ne trouve ni sel ni *enjoue-*
» *ment*. On a vu quelquefois des bouf-
» fons, pour amuser le *peuple*, contrefaire
» les cris de divers animaux. »

L'AUTEUR.

AIR : *Chansons, chansons.*

Vous avez tant de sel attique,
Qu'un autre à tort en révendique ;
Mais, franchement,
De mon ignorance j'enrage,
Qu'est-ce que c'est qu'un *badinage*
Sans enjouement ?

Vos comparaisons ont quelque chose de malhonnête. Quel rapport y a-t-il entre un bouffon et moi ? Quel rapport y a-t-il entre mes lecteurs et la classe du peuple dont vous parlez. »

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« On a vu des musiciens sur un instru-» ment en imiter plusieurs. »

L'AUTEUR.

Est-ce plusieurs instrumens ou plusieurs cris d'animaux, que ces musiciens imitoient sur un instrument ?

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Mais qu'un poëte s'efforce de nous » faire entendre dans ses vers le bruit de » divers métiers, le son de tous les instru-» mens, et les cris de plusieurs animaux, » il me semble que c'est dégrader un art » divin, que de prostituer à ses niaiseries » difficiles, qui font peu d'honneur même » à celui qui réussit. »

L'AUTEUR.

Il est certain que le ton de mon troisieme chant doit être le ton de la gaîté. C'est une tâche difficile que mon sujet m'impose. Il n'est pas plus niais de s'occuper à imiter collectivement le son de tous les instrumens, qu'il n'est niais à David d'avoir loué Dieu, dans le pseaume 150, par la voix de tous les instrumens ; qu'il n'est niais à Boileau d'avoir imité la cresselle et les cloches, et à Virgile d'avoir imité la trompete, le tambour et la cymbale. Si Virgile n'a pas dédaigné d'imiter le bruit des marteaux, des Cyclopes, quelle niaiserie y a-t-il d'avoir imité le bruit du Taillandier. Quant aux cris des animaux, il ne faut qu'ouvrir nos auteurs Latins, pour trouver mille exemples d'imitations en ce genre. Vous me faites un crime d'avoir prostitué l'art de la poésie; sans doute vous faites un crime à Gresset d'avoir choisi un animal pour être le héros d'un poëme entiérement badin : sans doute vous

faites un crime à Boileau d'avoir fait un long poëme badin également, le tout pour un pupitre où se cache un hibou. Mais que dirons-nous de Virgile qui fait bourdonner des abeilles pendant l'espace d'un chant de ses Géorgiques ? Que dirons-nous de Virgile, qui fait un poëme entier sur le moucheron ? Mais, pour vous citer quelque chose de plus positif encore que ce dernier exemple, quel reproche ne feriez-vous pas à Homere, d'avoir dégradé la langue grecque, en composant un poëme badin du combat des rats et des grenouilles ? c'est un petit genre, j'en conviens, mais quel est l'amateur, qui ne se feroit pas un plaisir d'avoir, dans trois pieces séparées, des tableaux de Rubens, des tableaux de Tesniere, et l'œuvre complette de Calot ?

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Que dirai-je de celui qui entreprend » ce travail sans réussir ? jugez-en par

» ce morceau, où vous prétendez imiter
» l'artificier. »

L'AUTEUR.

Vous déclamez si mal, monsieur le Professeur, que je vais prendre la peine de vous réciter cette tirade, en insistant sur les, J, multipliés, sur les R, et sur les S, qui ont le son du Z ; et si vous n'entendez pas ce que j'ai voulu mettre dans mes vers, je n'entendrai pas non plus l'harmonie que vous m'assurez être dans tel ou tel vers de Virgile.

Si de l'artificier fraudant le privilége
J'entre dans un *jardin* qu'au même instant *j'assiége*,
Déja la boëte éclate, et *l'ardent ser*penteau
*S'*élance en vacillant sur le front d'un ormeau :
Aux loix de Galilée un soleil réfractaire
Tourne autour de *son axe au centre* du *parterre*,
Ses rayons *divergens* décroissent à l'entour
De son disque *rougi* qui s'éteint sans retour.
La *gerbe* par des *jets* d'agréables étoiles
De la nuit qui pâlit, court menacer les voiles ;
Verticale, elle brille, et n'imaginez pas
Que sa fécondité lui donne le trépas,

Sa tombe est un trésor qu'avec peine elle *épuise*,
Et semblable à l'oiseau que la fable *éternise*,
Quand *je* ne l'attends plus, *je* la revois encor
Se consumer sans cesse en étincelles d'or.
Est-ce un bouquet brillant que de moi l'on réclame?
En nappes dans les airs je déroule la flamme,
Et contre Flore en pleurs secouant ses cheveux,
En dépit de ses fers *Vulcain vomit* ses feux;
Tandis qu'au haut du ciel mainte *agile fusée*
Jaillit en se *jouant* de sa *prison* brisée,
Traîne un sillon dans l'ombre et baissant tôt ou tard,
S'*arrête*, *éclate* et meurt dès que son *pétard part*.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Ce feu d'*artifice* n'est pas *très-brillant*. »

L'AUTEUR.

AIR : *Monsieur le prévôt des Marchands.*

A faire un joli calembourg
Je vous prends, Maître, à votre tour;
C'est vouloir, (mais quelle malice!)
Par un *rebus* délicieux,
Tout en frondant mon artifice,
Me jeter de la poudre aux yeux.

Il me semble au reste que ce morceau a.

l'harmonie de la chose. J'en appelle à d'autres oreilles.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Je n'entends pas les deux premiers vers. »

L'AUTEUR.

Vous avez la conception difficile. Il me semble que le Poëte, qui veut imiter le bruit d'un feu d'artifice, peut très-bien dire qu'il va frauder le *privilége d'un Artificier, et assiéger le jardin* où il va disposer ses batteries.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» Les suivans sont roides, entortillés, » techniques, plus dignes de Chapelain » que d'un Maître d'harmonie.

L'AUTEUR.

Que ces vers soient techniques, c'est mon objet, et j'ai voulu qu'ils fussent tels, mais qu'y a-t-il de roide et d'entortillé dans ce distique ?

Déja

Déja la boîte éclate, et l'ardent serpenteau
S'élance en vacillant sur le front d'un ormeau, &c.

Je ne suis point un maître d'harmonie. Je ne suis pas non plus un Chapelain. Vos observations injurieuses sont plus dignes d'un Garaffe que d'un maître d'éloquence.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« L'Antithèse des *fers* et des *feux* de » Vulcain est mesquine. »

L'AUTEUR.

Racine a dit :

Vaincu, chargé de *fers*, de regrets consumé ;
Brûlé de plus de *feux* que je n'en allumai.

Si l'on a repris quelque chose dans ces deux vers, ce n'est pas le rapprochement des *fers* et des *feux*. En supposant que j'aie prétendu à l'antithèse, nos meilleurs Poëtes en fourmillent, et Boileau lui-même a beaucoup d'antithèses de mots.

AIR : *Auſſi-tôt que la lumiere.*

Vous n'aimez pas l'antithèse,
Vous autres ſuppôts du goût ;
Le Ciel, ne vous en déplaise,
En a pourtant mis par-tout ;
Je croirois lui faire injure
En la laiſſant à l'écart.
Ce qui plaît dans la Nature
N'eſt point déplacé chez l'Art.

Le Soleil avec la Lune
Fait antithèſe là-haut ;
Le froid fait dans ſa rancune
Antithèſe avec le chaud ;
Le jour fit toujours ſur terre
Antithèſe avec la nuit ;
Et le ſilence aime à faire
Antithèſe avec le bruit.

Dans leur humeur inconſtante,
Les femmes font à Paris
Une antithèſe frappante
Avec Meſſieurs leurs maris ;
Mais l'antithèſe éternelle
Dont par tout le monde on rit,
C'eſt... Monſieur... quoi donc ?... c'eſt celle
Des ſots et des gens d'eſprit.

Il y a, sans contredit, des antithèses de très-mauvais goût. Je n'en veux pour preuve, que l'épitaphe de Pierre le Mangeur, qui professa dans son tems, la Rhétorique ? Non, la Théologie, et dont l'appétit excédoit encore le savoir.

Petrus eram, quem petra tegit, dictusque comestor
Nunc, comedor. Vivus docui, nec cesso docere
Mortuus, ut dicat qui me videt incineratum,
Quod sumus iste fuit, erimus quandoque quod hic est.

Mais quand Boileau a dit :

L'un meurt vuide de sang, l'autre plein de séné.

Quelqu'affectée que soit cette antithèse, il ne l'a point crue déplacée dans un ouvrage didactique.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Un *bouquet* qu'*on réclame* n'est pas » françois. »

L'AUTEUR.

On peut réclamer un *bouquet* comme un médecin.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Quel est le sot qui a hasardé une pa-
» reille locution ? »

L'AUTEUR.

C'est la Fontaine.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'ame.
O tems ! ô mœurs ! j'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

Et les Médecins de l'esprit, qui sont sans contredit, les Critiques, les Satyriques, &c. &c. ont adopté la même méthode ; témoin l'anecdote dont l'Envoyé des Petites Affiches garantira l'authenticité.

AIR : *Du serin qui te fait envie.*

Un Pâtissier, plein de courage,
Mais peu connu dans son métier,
Voulut à l'égal de *le Sage*,
Percer plus loin que son quartier ;
Enflammé du desir de plaire,
Et sur-tout d'y mettre un bon prix,
Un jour, il vint à bout de faire
Des Pâtés d'Amiens à Paris.

Les avoir faits c'est quelque chose ;
Lui dit-on, mais ce n'est le *hic* :
Dans les Affiches, et pour cause,
Il faut prévenir le Public ;
Que si plutôt tu les délivres,
Pâtissier, tu manques ton but,
Pour les pâtés et pour les livres,
Sans les Journaux, point de salut.

Or mon Pâtissier se tourmente ;
Le voilà dans tous les bureaux,
Courant d'Æaque à Rhadamante,
Et de Rhadamante à Minos.
En vain il bavarde, il bavarde,
On voudroit des échantillons.
Pour peu qu'à ses mains on regarde,
Crac, on lui tourne les talons.

Ainsi frustré de l'espérance
De se voir au plutôt connu,
Mon homme part de l'audience,
Tout ainsi qu'il étoit venu ;
Mais de son peu de réussite
Devinant la cause en chemin,
Il y retourne tout de suite
Avec son ouvrage à la main.

Il étoit las, ne vous déplaise. . . .
Mais les arbitres du savoir,
Pour ne point vous offrir de chaise,
Ont grand soin de n'en point avoir,
Ainsi debout et tête nue ;
Il lui fallut de son pâté,
Leur faire l'offrande ingénue
Qu'on accueillit avec bonté.

Il fut en très-gros caracteres
Loué, sous les conditions
De fournir plusieurs exemplaires
Des nouvelles éditions :
Par reconnoissance il insiste
A publier depuis par-tout
Que le plus mince journaliste
Est toujours un homme de goût.

Si de cet éloge suprême
Ce journaliste étoit trop vain,
Qu'il fasse un retour sur lui-même ;
Il se rappellera soudain
Que cette feuille sans pareille,
Si nécessaire au genre humain,
Annonce aujourd'hui la merveille
Qu'elle enveloppera demain.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» A *l'entour* de *son disque* n'est pas » *françois.* »

L'AUTEUR.

Godeau a dit :

Et ses enfans, à l'entour de sa table.

Je vous donne cette autorité pour ce qu'elle vaut. Mais une expression incorrecte ne prouve rien contre un ouvrage de douze cents vers. D'Olivet en a relevé plus de deux cents dans Racine, sans que la réputation de ce dernier en ait été effleurée. Que ne suis-je Racine ? Que n'êtes-vous d'Olivet ?

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« La chûte de son *pétard part*, est » plus burlesque qu'expressive. »

L'AUTEUR.

Elle est burlesque quand on l'isole, elle

n'est qu'expressive à la suite du reste. Je me félicite de ce que ce jeu de mots imitatif a été trouvé avant moi par un homme qui a manié la langue avec délicatesse, et dont je me suis toujours fait gloire d'être l'admirateur et le disciple dans la carriere du Vaudeville, par M. Favart. Il avoit senti que, si les Commentateurs latins trouvent une beauté réelle dans la consonnance affectée de ces deux vers dont le sujet n'est pas plus noble que le sujet du nôtre:

Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus.
. . . . . Sæpè exiguus mus
Sub terris posuitque domos . . . . .

Vers, qui ne sont que du petit Virgile et du petit Horace, on pouvoit chercher le même effet en François, en rejetant également un monosyllabe à la fin du vers. Je vous laisse maintenant à décider, M. le Professeur, si la consonnanse d'*ard*, *part*, est réellement plus burlesque que

celle d'*us*, *mus* ; soyez juste, s'il se peut ; une fois dans votre vie. Si vous vous obstinez à dire qu'une souris est plus noble dans un Poëme sur les Géorgiques, ou dans un Art-Poëtique, qu'un pétard dans un Poëme sur l'Harmonie, je prendrai dans mon arsénal de chansonnier une arme proportionnée à votre nouvelle attaque, et je vous répondrai sur l'air : *Jean, ce sont vos rats.*

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» Je me dispense de parcourir les autres » métiers, tels que le forgeron, le ser- » rurier, &c. &c. &c. que vous avez » imité tout aussi heureusement que l'ar- » tificier. »

L'AUTEUR.

Ridendo dicere verum
Quid vetat ?

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Voici pourtant quelques vers que j'ai » choisis comme les meilleurs. »

L'AUTEUR.

Vous leur ferez, Seigneur,
En les *louant* beaucoup d'honneur.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

Et mes flasques soufflets péniblement enflés,
Ronflent en chassant l'air dont leurs flancs sont gonflés.

L'AUTEUR.

Et de deux ; je vous défie, puisque vous les trouvez beaux, de m'indiquer la source où j'ai trouvé cette imitation.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

Et dans le lac dormant dont l'eau fume et frémit,
Plongé *jus*ques au bout, mon fer rouge gémit.

L'AUTEUR.

Puisque vous trouvez ce dernier vers passable, vous me ferez plaisir de demander au Journal de Paris pourquoi il le trouve mauvais.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

Ma rigoureuse lime
D'un clou d'abord meurtri*rive* en *cr*iant la cime.

L'AUTEUR.

Cela ressemble au *ferri rigor*, mais le Journal de Paris le blâme également.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

Je souleve un marteau que l'élégant Delille
Précipite en cadence aussi-bien que Virgile,
Et qui tombe en trois tems pour dompter le métal,
En frappant mon tympan d'un tintamarre égal.

L'AUTEUR.

Les autres journalistes n'ont pas parlé de ces vers. *Conticuêre omnes*. . . .

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

. . . En bûcheron *h*alé je frappe un coup *h*ardi,
Et par l'explosion de ma bruyante haleine,
Je crois *h*âter le fer de ma *h*ache inhumaine.

L'AUTEUR.

Pour ceux-ci, je crois en avoir créé

l'harmonie ; mais y pensez-vous, de me citer par éloge ? . . . Quelle métamorphose ?

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LILTERAIRE.

Cet autre du soleil essuyant le courroux,
De son marteau tenace attaque à petits coups
D'une pierre en repos l'inébranlable masse.

L'AUTEUR.

Et vous avez le front de trouver cela beau ! voulez-vous me permettre de demander aux Petites Affiches pourquoi elles ne sont pas de votre avis.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Le cric s'accroche au poids qu'il souleve aisément,
Et triple à chaque tour son triste grincement..

L'AUTEUR.

Envoyé du Journal de Paris, qu'en pensez-vous ?

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Il promene en raclant son rapide rabot. . . .

L'AUTEUR.

Vous vous taisez, vos accès vont sans doute vous reprendre : que je payerai cher cette citation paisible et admirative de vingt vers !

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Vous faites passer en revue tous les » instrumens, et vous les caractérisez » dans des vers, où il n'y a point la moin» dre trace d'harmonie imitative. »

L'AUTEUR.

Cette assertion trouvera des contradicteurs dans tous ceux qui liront, et surtout qui prononceront ma tirade sur les instrumens. Je ne vous citerai que deux passages, parce que je suis honteux de me citer sans cesse pour vous démentir.

La *cym*bale autour d'eux froisse *un* double ba*ssin*.
. . . . . .
Tandis qu'en sautillant une *t*ouche sub*tile*
I*n*terroge à *t*âtons le *t*ympanon docile.

Je vous en fais juge, Monsieur. Tel est le vers de Virgile :

Tinnitusque cie, et matris quate cymbala circum.

N'est-il pas fait dans le même principe ? et n'ai-je pas rendu dans mes deux vers sur le timpanon ce je ne sais quoi, que les Latins exprimoient par *subsultim ?*

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« J'ai remarqué la *cresselle aigrelette*, » que vous appellez agréablement le *subs-* » *titut portatif de la cloche en retraite.* »

L'AUTEUR.

Sur quoi porte votre ironie ? la cresselle est-elle portative ou non ? Remplace-t-elle ou non les cloches ? et quand les remplace-t-elle ? N'est-ce pas dans la semaine sainte ? La définition est donc juste. Je ne m'amuserai pas à vous citer mille définitions du même genre placées par opposition.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« La dignité des cloches et de l'orgue » ne leur permet pas de se trouver à la » revue, et l'auteur va lui-même les cher- » cher à l'église. »

L'AUTEUR.

J'aurois voulu que vous eussiez rappellé quelques vers de ces morceaux, comme ceux-ci.

Les *battans balancés tomber* et *rebondir*.

. . . . . .

Sous leurs voûtes d'airain que le vent engoufré,
Même après leur repos, murmure concentré.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

J'oubliois le sifflet qui n'a point oublié
De heurter par son vent mon front humilié.

« Vous partez de-là pour accabler d'im- » précations cet instrument innocent, très- » utile même, et chargé au théatre de » la haute police. »

L'AUTEUR.

Vous avez vos raisons pour plaider la cause du sifflet; j'ai mes raisons pour croire qu'il est l'organe de l'impuissance et de l'envie. Il est faux qu'il soit chargé au théatre de la *haute police*.

Un clerc impunément peut siffler Attila.

Les grimauds de collége, les garçons perruquiers, les oisifs de Paris peuvent siffler une piece nouvelle, sans que cela prouve rien. Mais la haute et véritable police est si peu convaincue de l'innocence de cet instrument, qu'elle envoie au corps-de-garde, et souvent ailleurs, ceux de la moyenne et basse police, qui s'avisent d'en jouer dans le Parterre. Il y avoit chez les Athéniens, comme chez nous, des cabaleurs, qui faisoient métier de faire tomber les pieces; mais ils employoient à cet effet les sifflets de berger. Les nôtres ont trouvé que ceux des chaudronniers étoient d'une harmonie plus insultante. Mettez cette

cette remarque dans votre sac, monsieur l'avocat du sifflet, c'est un trait d'érudition que vous placerez au besoin.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» Si vous vous avisez de paroître au » théatre, vous devez appréhender la ven» geance du sifflet. »

L'AUTEUR.

AIR: *On compteroit les diamans.*

Pour l'avoir à commandement,
Vous l'avez donc toujours en poche;
Le trait est brusque assurément,
Et je vais craindre votre approche;
Votre plume et votre sifflet,
Ayant une vertu pareille,
Vous avez le double secret
De blesser les yeux et l'oreille.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» On vous doit, sans doute, beau» coup de réconnoissance pour nous avoir » *révélé, sans fard, des secrets* sur l'origine

» de l'écho, *qu'à coup sûr on n'a lu nulle* » *part.* Qui jamais eût pu déviner que » l'écho prît naissance la premiere fois » qu'il parla au milieu d'une forêt où il y » avoit un écho ? »

L'AUTEUR.

Votre ironie ne signifie rien, indépendamment de ce que l'invention de ce petit épisode doit être compté pour quelque chose, il a mérité le suffrage du Mercure, et je vous dirai, de vous à moi, que M. le Comte de Buffon l'a spécialement distingué dans une lettre flatteuse dont cet illustre académicien m'a honoré. Mais que je suis étourdi, de vous citer l'autorité d'un homme dont on a attaqué les immortels ouvrages dans l'arène même où vous me faites descendre aujourd'hui !

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» A la fin du même chant on trouve » une véritable ménagerie, où vous pré-

» tendez nous faire entendre les cris de
» divers animaux, tels que le lyon, le
» léopard, le loup, l'ours, le cheval, le
» bœuf, &c. Soyez persuadé que dans
» tout ce que vous dites de ces animaux,
» il n'y a rien qui puisse donner une idée
» de leur langage. »

L'AUTEUR.

Assurément, Monsieur le Professeur, vous avez une maniere de présenter les choses tout-à-fait honnête. Il ne tiendra qu'à un plaisant tel que vous de dire aussi que tous les ouvrages sur l'histoire naturelle, et encore plus tous les recueils de fabulistes contiennent de véritables ménageries. Je pourrois, si je voulois employer le même genre de gaieté, comparer, peut-être plus justement, ces Journaux consacrés au découragement des talens, à l'enceinte où le taureau le plus vigoureux est mis à mort, par les chiens de toutes les tailles, qui s'élancent à la

fois de leurs loges. Mais puisque nous en sommes à parler de chiens, je veux vous prouver par les vers mêmes de mon Poëme, où j'ai caractérisé cet animal, que j'ai approfondi son langage d'une maniere imitative. Voici le gros chien :

Chez l'avare Crésus, au com*b*at du taureau,
Et sur les *b*oulevards qui *b*ordent saint Malo,
Laissez comme Cer*b*ere a*b*oyer le *Boul*-dog*ue*.

Voici le petit :

Mais du jeune *b*arbet la voix est bien moins rog*ue*,
Et quand chez Pénélope Ulysse de retour
Sourit au vieux témoin de son fidele amour,
Au devant du guerrier qu'il s'éch*appe*, qu'il *jappe*.

Si c'étoit-là des vers latins, vous diriez, nouveau Scaliger : Entendez-vous, Messieurs, ces *bat bou bere bor bo boul*, ces *happe appe* à côté l'un de l'autre ? et vous auriez raison. Mais vous n'êtes pas plus Scaliger dans ce moment-ci, que vous n'étiez d'Olivet tout-à-l'heure. Vous dites que je n'ai pas réussi à donner une

idée du langage des animaux. Pouvez-vous nier que les verbes *rugir*, *hurler*, *hennir*, *meugler*, *mugir*, *bêler*, *braire*, *aboyer*, *japper*, *miauler*, ne soient par eux-mêmes de la plus grande Harmonie imitative ? Si j'ai eu le talent d'encadrer ces verbes, en rapprochant relativement à chaque animal toutes les syllabes analogues à son cri, j'ai rempli une tâche pénible, à la vérité, mais je l'ai remplie. Soyez de bonne foi.

Et parmi les moutons qui *bêlent pêle-mêle*,
Je force l'agnelet d'essayer sa voix *grêle*.

Dites au moins, comme M. Jourdain : *Il y a du mouton là-dedans.*

Vous vous donnez pour un censeur clairvoyant : regardez donc une seconde fois tous mes animaux passer en revue.

Homme de bien, qui voyez tant de choses,
Voyez-vous point mon veau, dites-le moi ?

Je m'apperçois que c'est l'ours qui fixe votre attention.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

A peine en sa taniere a-t-on muselé l'Ours,
Soyez sûr que l'ingrat qui s'en souvient toujours,
Même quand sur deux pieds il trépigne en cadence,
Gronde et garde une dent à son maître de danse.

» L'ours est-il ingrat, parce qu'il » gémit et qu'il se souvient de sa captivité? »

L'AUTEUR.

Il est ingrat, parce qu'il garde une dent à son maître de danse. Vous faites semblant de vous méprendre sur cette plaisanterie, parce que l'épithete d'*ingrat* est donnée à l'ours par anticipation avant la fin de la phrase. Mais on diroit fort bien : fermez la bouche à un critique, l'ingrat s'en souviendra toujours, même quand vous lui aurez fait connoître la valeur du pied & de la cadence en Poësie, et que vous lui aurez appris à faire des vers. J'espere, Monsieur, que vous n'oserez plus trop *approfondir du tigre ni de l'ours.*

» On connoît ce beau vers, où Virgile » peint avec tant de rapidité la course » du cheval. »

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

« Vous avez lutté contre Virgile, » Vous, Monsieur de Piis! »

Ah! Virgile, pardonne à ton jeune rival,
Je voudrois t'égaler, quand ton Pégase agile,
Traversant l'hexametre au galop du dactyle
Dans un vaste circuit de terreins labourés,
Quatre à quatre en courant marquoit ses pas ferrés.

» Il me semble, Monsieur, que vous » n'êtes pas si bon écuier que Virgile, et » que vous ne faites pas si bien galop- » per les dactyles à travers l'hexametre.

L'AUTEUR.

Il me semble à moi que vous avez tort de me rapprocher ironiquement de Virgile, lorsque j'ai fait, comme je le devois,

mon acte d'humilité par ces deux mots, *pardonne* et *je voudrois*. Je n'ai point fait galoper Pégase à l'aide du dactyle, par la raison que nos vers françois n'admettent point la mesure des vers latins, mais le vers

Quatre à quarre en courant marquoit ses pas ferrés,

fait, je crois, un certain effet, sur-tout, quand on le prononce avec le même soin que celui de Virgile. Je ne me piquerai pas, Monsieur le Professeur, de votre petite remarque satyrique; jusqu'à ce que vous m'ayez montré de vos vers, je serai dispensé de recevoir de vous des leçons d'*Equitation*.

A propos d'*Écuyer*, savez-vous, Mons de l'Année Littéraire, que vous vous êtes presque rencontré, dans ce bon mot, avec la SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES, qui a imprimé une épigramme contre moi. Cette épigramme dont les Étrennes du Parnasse m'ont fait présent au jour de l'an, est renouvellée, s'il en fût, de

toutes les épigrammes anciennes où Pégase se trouve. Je ne me permettrai qu'une réfléxion. Qu'est-ce que vaut une épigramme, qui a besoin, pour arriver à son but, d'être lancée par une SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES? Quelle mauvaise société que cette SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES qui s'assemblent pour faire une épigramme, et qui n'osent y mettre leur nom! assurément il n'est pas extraordinaire que l'Encyclopédie soit l'ouvrage d'une SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES; mais il faut qu'on se soit mépris, pour signer ainsi une épigramme, PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

AIR: *M. l'Abbé, où allez-vous?*

Eh vîte, eh vîte, un errata,
Au bas de ce beau pamphlet là...,
Au lieu de gens *de Lettres*,
Eh bien?....
Lisez *en toutes lettres*,
Vous m'entendez bien.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» Vous avez essayé aussi de joûter » contre le *Procumbit humi bos*, et de

Faire au bout d'un vers lourd tomber le pesant bœuf.

L'AUTEUR.

Cela n'est pas de votre goût ; j'en ignore les raisons, et vous sans doute aussi. Comptez les mots de mon vers lourd. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et neuf. On voit fléchir mon pied de bœuf.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» Le miaulement du chat pouvoit four- » nir un morceau curieux et savant » d'Harmonie imitative ; vous ne vous » êtes pas senti assez fort pour le tenter, » Mais ce qui vaut infiniment mieux, et » ce qu'on peut regarder comme un pré- » cepte important dans un Poëme didac- » tique, c'est que vous conseillez de » chasser sur le pallier les chats *en cha-*

» *leur* ; et de leur laisser *poursuivre la* » *nuit leurs belles sur les toits.* »

L'AUTEUR.

Bon, bon, Monsieur le Professeur, *calomniez toujours*, il en *restera quelque chose.* Voici les trois vers par lesquels débute l'article du chat.

De Romina*gro*bis qui *gro*mele et qui jure,
Caressez prudemment l'ondoyante *fou*rure,
Le *four*be étend sa *griffe* et *roûle* deux *gros* yeux.
. . . . . .
. . . . . .

Prononcez vous-même les syllabes Ro ; *gro*, *grom*, *re*, *pru*, *fou*, *fou*, *griffe*, *roû* et *grou* qui se succédent toutes dans l'espace de ces trois vers ; joignez-y l'Harmonie affectée de ce vers,

Dans son feu violent, miaulant à loisir ;

et convenez ensuite, qu'il faut être bien hardi pour nier au moins l'intention pit-

toresque de ce morceau, et bien peu délicat, pour substituer l'expression dégoutante de *chats en chaleur*, à l'expression poétique d'*amant furieux*, dont je me suis servi pour désigner cet animal.

AIR : *Je le tiens ce nid de fauvette.*

Votre froide plaisanterie
N'annonce pas un esprit fort :
Une autre fois, je vous en prie,
N'éveillez point le chat qui dort.
Le mien ne veut plus qu'on l'agace,
Et si vous l'insultez roujours,
Je ne vous réponds pas qu'il fasse
Désormais patte de velours.

Fin du troisieme Dialogue.

DIALOGUE QUATRIEME

SUR

LE DERNIER CHANT DE L'HARMONIE IMITATIVE.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» VOTRE quatrieme chant est consacré » aux cris des insectes et des oiseaux ; » mais avant de vous engager dans cette » derniere entreprise, vous nous faites » la faveur de nous apprendre pourquoi » les poissons sont muets. Jupiter, selon » vous, leur a ôté la parole, parce qu'au » tems du déluge ils eurent l'insolence de » dire qu'ils n'avoient pas peur de l'eau, et » que ce n'étoit pas là un beau moyen » de les punir. »

L'AUTEUR.

Mais, Monsieur, pourquoi me dire

encore mes vers dans votre mauvaise prose? Ma petite fable n'est pas plus longue que votre observation.

Si j'en crois la chronique, au tems du premier âge,
La pesante baleine et le dauphin léger
Dialoguoient ensemble au lieu de se manger;
Mais lorsque Jupiter, moins en pere qu'en juge,
Versa sur l'univers les torrens du déluge,
Les poissons rélégués dans leur propre élément
Se vantoient d'échaper au commun châtiment;
Et ce Dieu tout-à-coup leur imposant silence,
Leur ravit pour toujours, dans sa juste vengeance,
Le signe de l'effroi, le signe du desir,
Le cri de la douleur et l'accent du plaisir.

Faites-moi la faveur de m'apprendre pourquoi ces vers, tout détestables qu'ils sont, s'élevent encore au-dessus du style de votre analyse.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Après nous avoir régalés en passant » de ce trait d'érudition, vous vous oc» cupez de l'abeille, du frêlon, de la » guêpe, &c. »

L'AUTEUR.

Distinguo, monsieur, *distinguo.*

AIR : *Non, non, Doris, ne pense pas.*

L'abeille n'est pas un frêlon,
Le frêlon n'est pas une abeille ;
Tous deux sont armés d'éguillon,
Ile ont tous deux forme pareille.
L'abeille pique le frêlon,
Quand le frêlon pique l'abeille ;
Mais jamais le miel du frêlon
Ne vaudra celui de l'abeille.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« M. de Piis, laissant à mesdames Saint-» Huberti, et Trial, le doux ramage » du rossignol et du sérin, s'est chargé, » LUI, d'imiter le dindon, &c. »

L'AUTEUR.

Voilà ce qu'on appelle, dans le Vocabulaire de la critique, du *molle atque facetum.* On voit combien l'Année Littéraire est esclave de ses paroles, et comme elle

soutient la bonne littérature, *sans animosité.*

AIR : *Tarare ponpon, ou pour un maudit péché.*

A rire cette fois
Il faut que je renonce,
La critique je crois
Sort un peu de ses droits ;
Méditons.... tout m'annonce
Qu'un propos si courtois
Demande une réponse
De poids.

Passons à autre chose en attendant qu'elle me vienne à l'esprit.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Il me paroît que vous avez rendu plus » heureusement que les autres le cri du » coucou.

Quant au triste coucou, d'arbre en arbre courant,
Sa voix que la coutume érige en noir présage
Aux maris courroucés fera perdre courage.

» La meilleure tirade est, sans contredit, » celle du perroquet.

L'AUTEUR.

L'AUTEUR.

Si j'ai peint plus heureusement celle du coucou que les autres, la meilleure tirade n'est donc pas celle du perroquet ; mais vous n'êtes pas à cela près d'une contradiction. Au reste, puisque le perroquet vous plaisoit tant, pourquoi n'avoir pas fait comme lui, en répetant les quatre vers que je siffle à la critique, depuis si longtems.

Et lorsque Bavius de boutique en boutique
Colportera le soir son œuvre satyrique,
J'entends qu'à ses barreaux l'animal cramponné,
En le voyant de loin, crie : *As-tu déjeûné ?*

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Le chant est terminé par l'épisode » d'Eustelle, l'invention n'en est pas mer» veilleuse, &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. » &c. Eutrope, avec un tuyau de paille, » fait avaler du vin chaud au pigeon, &c. » &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. » &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. »

L'AUTEUR.

Qui est-ce qui pourroit reconnoître mon épisode à travers cet extrait? N'en citons que trois vers :

Et du pigeon mourant ouvrant le bec serré
Par le canal étroit d'une paille incertaine,
Il lui souffle un vin pur qu'a tiédi son haleine.

Qu'on rapproche maintenant ces trois vers, où l'inversion s'accorde avec les épithètes, pour leur donner un caractere poétique, de votre phrase insoutenable; et on sera toujours étonné de votre mauvaise foi. Qu'une expression scintillante a de peine pour briller aux yeux du lecteur, quand un critique prend à tâche de la plonger sans cesse au fond de la boue! Vous ne trouvez pas l'invention de mon épisode merveilleuse, et en cela vous n'êtes de l'avis de personne. Il m'a valu des complimens du Journal de Nancy, qui a pour coopérateurs des littérateurs honnêtes et distingués : et le Journal.....

De qui la tête au ciel étoit voisine ;
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

(C'est le Journal de Paris que je veux dire) l'a trouvé de son goût.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Parmi quelques longueurs et les dé-
» fauts de style qui vous sont ordinaires,
» on distingue dans cet épisode plusieurs
» traits heureux et piquans : mais je n'ai-
» me pas que vous donniez à vos idées les
» plus communes une importance qui
» n'existe qu'à vos yeux. Vous avez tou-
» jours des secrets à revéler, qui ne sont
» des secrets pour personne. »

L'AUTEUR.

Je ne sais quels sont ces défauts de style, qui me sont ordinaires. Si le sage pêche sept fois par jour, le poëte peut se tromper du double. Mais comme vous froncez le sour-

cil ? Vous allez, je le vois, faire une derniere sortie contre moi ; vous allez rassembler toutes vos forces, pour vous venger du *pensum* que Rollin vous a imposé, des férules que Henri Estienne vous a appliquées, de la posture que Leibnitz vous a forcé de prendre en baisant la terre, et du fouet que Boileau vous a donné à toute outrance. Permettez-moi de vous dire, avant l'explosion de votre colère, que ç'a toujours été ma manie, à moi, *de révéler des secrets qui n'en étoient pour personne*

AIR : *Lise chantoit dans la prairie.* (de Blaise et Babet.)

J'ai fait un trou près d'Hypocrène,
Où j'ai tout bas l'un de ces jours,
Dit une chose très-certaine
De tous nos Zoiles balourds :
Or le trou n'est fermé qu'à peine,
Mais que ces Messieurs-là sont sourds,
Si les oreilles leur déguisent
La chanson que les roseaux disent.
La chanson que les roseaux disent.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

(*A part.*)

« Voilà la monnoie de mon dindon. (*haut.*)
» Je me résume : une foule de détails pué-
» riles et minutieux.... »

L'AUTEUR.

C'est par les beautés de détail que les poëtes vivent. Le rédacteur de l'Almanach Littéraire l'a dit : c'est un littérateur estimable, et qui n'a contre lui, aux yeux de tous les Satyriques, s'entend, que le défaut d'être honnête et d'aimer à louer.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Des modeles d'harmonie en style de
» Chapelain. Une multitude d'objets sans
» liaison et sans suite, des tours de force,
» des bagatelles difficiles, plus d'esprit
» que de goût, et cependant dans beau-
» coup d'endroits, une trop grande épargne
» d'esprit, quelques caprices heureux,
» noyés dans des bizarreries incroyables.

» De tout cela résulte une espece de » monstre en poésie, un ouvrage plus » singulier que piquant, qui ne ressemble » à rien, sans être neuf, et dont la folie » même est ennuyeuse et fatigante. »

(Il se fait ici une Pantomime inattendue. Tous les Journalistes bons ou mauvais, sont transportés de dessus leurs siéges par la force de la vérité. Ils se rangent en haie du côté de M. de Piis, et l'Envoyé de l'Année Littéraire, tout essoufflé et tout fier d'avoir lâché sa derniere bordée, paroît s'essuyer le front avec complaisance, comme font certains prédicateurs à l'issue d'un sermon.)

L'ENVOYÉ DES PETITES AFFICHES.

AIR : *Relan tan plan tire lire.*

Pour moi je n'ai dans le plan
En plein plan,
Relan tan plan tire lire en plan,
Pour moi je n'ai dans le plan
Trouvé rien à redire.

L'ENVOYÉ DU MERCURE.

Son Alphabet fait rire,
Relan tan plan tire lire,

Abus d'esprit, franchement,
En plein plan,
Relan tan plan, tire lire en plan,
Mais c'est de l'esprit pourtant,
Quoiqu'on en puisse dire.

L'ENVOYÉ DU JOURNAL DE PARIS.

On ne peut que souscrire,
Relan tan plan tire lire,
Au morceau du premier chant,
En plein plan
Relan tan plan, tire lire en plan,
Qui peint harmoniquement
La langue qu'il admire.

L'ENVOYÉ DES ANNNONCES, OU AVIS DIVERS, OU JOURNAL GÉNÉRAL DE FRANCE.

Faut-il que la satyre
Relan tan plan tire lire,
Le morde cruellement,
En plein plan,
Relan tan plan, tire lire en plan,
Sans s'arrêter un moment
Au motif qui l'inspire.

L'ENVOYÉ DU JOURNAL DE NANCY.

Voyez l'éclair réluire !...
Relan tan plan tire lire,
Sa tempête en éclatant
En plein plan,
Relan tan plan, tire lire en plan;
Sait produire à mon tympan
L'effet que je desire.

L'ENVOYÉ DU JOURNAL DE PARIS.

Il parvient à séduire
Relan tan plan tire lire,
Par ce siége si bruyant,
En plein plan
Relan tan plan, tire lire en plan;
Où le canon va ronflant,
Le tout pour nous occire.

L'ENVOYÉ DU MERCURE.

Moi qui suis un bon sire
Relan tan plan tire lire,
J'ai trouvé l'écho charmant,
En plein plan,
Relan tan plan, tire lire en plan,

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE, *malgré lui, et à voix basse, dans son coin.*

Le perroquet en jasant,
Hélas ! m'a su réduire.

L'ENVOYÉ DU JOURNAL DE PARIS.

S'agit-il d'introduire,
Relan tan plan tire lire,
Un métier, un instrument ?
En plein plan,
Relan tan plan, tire lire en plan
Il contraint le plus souvent
La langue à le décrire.

L'ENVOYÉ DU JOURNAL DE NANCI.

Oh ! comme je respire !
Relan tan plan tire lire,
J'aime son calme en plein champ ;
En plein plan,
Relan tan plan tire lire en plan,
Et son sifflet menaçant
(*Montrant l'Envoyé de l'Année Littéraire.*)
Que Monsieur doit maudire.

L'ENVOYÉ DE L'ALMANACH DES MUSES.

Gardons-nous de proscrire
Relan tan plan tire lire,
Cet épisode touchant,
En plein plan,
Relan tan plan tire lire en plan,
Qui tous, dans le dernier chant,
Nous charme et nous attire.

L'AUTEUR.

Grand merci, Messieurs, en rapprochant ainsi tout ce que l'on a dit de favorable sur toutes les parties de mon Poëme, je pourrois en conclure, si j'étois rempli d'amour propre, que j'ai fait un Poëme sans défaut. A Dieu ne plaise qu'il me vienne une idée aussi absurde; mais qu'il me soit permis d'inférer de vos éloges que mon ouvrage est piquant, sans être *singulier*; qu'en étant *neuf*, il ressemble à quelque chose, et que ce n'est point un *monstre en Poésie*. Si Monsieur et compagnie s'obstinoient à supposer des folies ennuyeuses dans mon ouvrage, d'après

certaines définitions calquées sur des définitions de Platon, et d'après des plaisanteries hasardées à l'exemple de Lucien, il faudroit bien que Cicéron prît aussi la peine de lui donner sur les oreilles, en lui disant à ma place, *j'aime mieux être fou avec Platon*, que d'être sage avec vous autres.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» Vous vous faites illusion, si vous » croyez, par ce chef-d'œuvre avoir » soutenu la patrie, et quand vous com- » parez votre travail poétique aux tra- » vaux guerriers de l'auteur de vos » jours, vous ne lui faites pas beaucoup » d'honneur. »

L'AUTEUR.

Si mon ouvrage tend à augmenter les priviléges de notre langue, si mon intention patriotique m'a fait surmonter un grand nombre de difficultés dans un sujet, jusqu'à présent aussi vague, si je n'ai

rien avancé que je ne fusse en droit de prouver par des exemples ; je puis dire qu'en soutenant la langue de ma nation, j'ai soutenu ma patrie. C'est de nos grands Poëtes que j'ai pris l'ordre, toutes les fois qu'il s'est agi de faire une découverte en fait d'Harmonie imitative. J'ai tâché d'être fidele à l'exercice pénible de la Grammaire, et j'ai défendu ma patrie contre les attaques du pédantisme qui lui réfuse dans sa langue le droit de l'harmonie. Je ne prétends point avoir combattu comme chef, mais seulement comme soldat. Si le desir de me signaler m'a emporté trop loin, que les vrais Littérateurs me jugent ; je les reconnoîtrai, sans doute, du moment où je verrai flotter à leur tête le drapeau de l'Académie..... Mais quel cas voulez-vous que je fasse d'une critique sans cesse personnelle? Il faut que vous ayez trompé la religion de votre censeur par quelque surprise, lorsque vous

vous êtes permis un sarcasme indécent, sur l'objet et sur le ton de ma dédicace.

AIR : *Et qu'est-ce qu'ça m'fait à moi ?*

D'un ouvrage élémentaire,
Fruit tardif de mon labeur,
Si, par un élan du cœur,
J'ai fait hommage à mon pere,
Et qu'est-ce qu'ça t'fait à toi,
Ecrivain folliculaire,
Et qu'est-ce qu'ça t'fait à toi,
Laisse-nous mon pere et moi.

Sur ses travaux militaires,
Apprends que j'ai pu *regler*,
(Mais sans les *assimiler*,)
Les miens, qui sont littéraires;
Mais qu'est-ce qu'ça t'fait à toi,
Sont-ce donc là, tes affaires, &c. &c ?

Ces traits que ta langue darde
Portent cette fois à faux :
Contre de pareils propos,
L'amour d'un pere eſt en garde....
Mais qu'est-ce que ça t'fait à toi ?
Et quel démon te poignarde ?
Mais qu'est-ce que ça t'fait à toi ?
Laisse-nous mon pere et moi.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» Votre Poëme est suivi de quelques » notes. Les unes sont destinées à pré- » venir les objections que l'on pourroit » vous faire. Mais les prévenir, ce n'est » pas y répondre. »

L'AUTEUR.

Je n'ai point prévenu d'objection spécieuse sans l'avoir en même tems réfutée.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» Dans les autres vous prodiguez des » éloges à tous les gens de lettres, pour les » disposer à faire un accueil favorable à » votre nouvelle production. »

L'AUTEUR.

Il est vrai, comme a dit le Mercure, que la critique me devoit peut-être quelques égards, d'après l'empressement que j'avois mis dans mes notes à rendre hom-

mage à tous les talens vivans qui honorent notre Littérature, mais je n'ai point prodigué les éloges, comme vous le prétendez. Donner des éloges et les prodiguer sont synonimes aux oreilles d'un jaloux, et puis, quel diable d'homme êtes-vous pour scruter les intentions ? Vous me supposez toujours vos idées.

AIR : *Du petit mot pour rire, ou du Cantique de Sainte Génevieve.*

De trente auteurs pleins de talents,
Et qui pis est encor vivans,
J'ai pu, Dieu me pardonne,
Parler en style admiratif,
Sans intérêt et sans motif ;
Grand Professeur,
Petit Censeur,
En cent je te le donne.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» La plus longue et la plus remar-
» quable de vos notes est celle où vous
» vous plaignez des calomnies et des li-
» belles que l'envie a fait éclore contre

» vous. Je vous plains d'autant plus que
» vous avez vous-même de grands re-
» proches à vous faire sur la maniere
» dont vous avez répondu à des critiques
» *très-innocentes.* »

L'AUTEUR.

Je parodierai ici l'expression récente et hardie d'un écrivain distingué, et je vous dirai : gardez pour vous votre insolente pitié.

AIR : *A la façon de barbari, mon ami.*

Je n'ai, mon cher, en bonne foi,
Nul reproche à me faire.
J'ai réglé ma maniere, moi,
D'après votre maniere.
Je la crois littéraire au fond,
La faridondaine, la faridondon,
Mais sur-tout *innocente* aussi,
Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

J'en atteste le ton de l'entretien que vous venez d'avoir avec moi, vous m'aviez dit

dit cent fois que le style de mes Opéra-Comiques étoit *le jargon du manant le plus grossier*. Je m'écriai dans le Journal de Paris.

« Je voudrois, de bon cœur, qu'il pût se faire un nom
» Dans notre empire littéraire,
» Mais, par malheur, je ne suis point Voltaire,
» Et je le crois fort loin d'être même un Fréron. »

La cabale fit tomber mon gâteau des rois. Comme vous vous permettiez à ce sujet des démonstrations de joie affectée, je vous regalai dans le Journal de Paris de l'épigramme suivante :

Aux portes du Ténare appercevant Cerbere,
Enée en homme fort prudent
Lui lança dans la gueule un gâteau somnifere,
Et mon dogue irrité s'endormit en grondant :
Mais pour calmer l'humeur qui vous dévore,
Bavius, où trouver des pavots assez froids ?
Nous vous avons jetté notre gâteau des rois,
Et cependant vous aboyez encore.

Cela ne vous corrigea pas. Je m'abonnai pour l'Année Littéraire, en vous adressant ce petit couplet imprimé dans les Etrennes Lyriques.

AIR : *Du haut en bas.*

Nous souscrivons
A la censure salutaire
De nos chansons,
Mais pour obtenir des pardons,
Puisque l'aumône est nécessaire,
Pour votre Feuille Littéraire
Nous souscrivons.

Voilà, à peu-près tout ce que je confesse avoir imprimé contre vous.

AIR : *Souvenez-vous-en*, ou *J'ai rêvé toute la nuit.*

Tout cela n'est pas galant,
J'en conviendrai franchement ;
Mais vous étiez si méchant !
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en,
Qu'il fallut être mordant,
A mon esprit défendant.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Un poëme tel que celui-ci nous donneroit un grand avantage, si nous aimions la vengeance. »

L'AUTEUR.

AIR : *Cœurs sensibles, cœurs fideles.*

O le drôle de langage!
Je ne sais, en bonne foi,
Comment un nouvel ouvrage
Vous donne barre sur moi.
J'aurai toujours l'avantage,
Que je fasse mal ou bien,
Sur vous qui ne faites rien. *Bis.*

AIR : *Charmantes fleurs, &c.*

Vous n'aimez pas, dites-vous, la vengeance,
Tant pis, morbleu, c'est un tort que cela;
Car en ayant l'esprit qu'elle dispense,
Vous seriez sûr d'avoir cet esprit-là.

Attendez donc, et mais vraiment vous l'avez; vous ne sauriez vous en défendre.

AIR : *L'avez-vous vu mon bien-aimé ?*

Un jour vous criâtes, du haut
De vos feuilles traîtresses,
Que jamais Panard sur le mot
Ne jouoit dans ses pieces ;
Et moi, mon Panard à la main,
Je vous prouvai le lendemain,
Que cet auteur
Si séducteur,
En moins de quatre pages,
Avoit bien plus
Mis de rebus,
Que moi dans mes ouvrages.

C'est par vengeance, que depuis ce démenti vous m'avez déchiré à belles dents. *Inde iræ*, ou, si vous voulez *hinc mihi prima mali labes*. Depuis ce tems vous avez disséqué toutes les chansons que j'ai versées dans les Etrennes Lyriques. Le burin de monsieur Gaucher, le crayon de M. Barbier, et la lyre de Gretry, Monsigny, Philidor, &c. n'ont pu vous fléchir en faveur de mon dernier recueil, et vous avez dit une épigramme toute neuve, en

assurant qu'il falloit laisser faire les vers à Collé.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Revenons au poëme : il nous procureroit » un triomphe trop facile, et par-là même » indigne de nous. »

L'AUTEUR.

Oh ! oui, les lauriers que vous pourriez retirer de ma défaite, sont trop verds et bons pour des goujats.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Au surplus je me radoucis : *jacentem* « *lenis in hostem.* »

L'AUTEUR.

Voilà ce qui s'appelle imiter les Parthes, et me décocher un trait, en me tournant les talons. Me voilà par terre du coup. Et c'est l'Envoyé de l'Année Littéraire

qui m'a tué ! Revenez, de grace, revenez sur vos pas : déja je succombe, je sens qu'on me porte dans ce vaste cimétiere, où les suppôts de l'Année Littéraire sont en possession d'enterrer depuis long-tems tous les savans, tous les littérateurs qui s'élevent au-dessus de la médiocrité. Ma paupiere défaillante apperçoit des *hic jacet* de tous côtés ; *hic jacet* Voltaire, *hic jacet* Montesquieu, *hic jacet* d'Alembert, *hic jacet* Buffon, *hic jacet* Marmontel, *hic jacet* la Harpe, &c. Il est censé que ces illustres Académiciens sont morts du jour où l'extrait de leurs ouvrages a paru dans l'Année Littéraire.

AIR : *Dies iræ, dies illa.*

Parmi tous ces morts à brevet,
Jugez pour moi quel honneur c'est
D'avoir aussi mon HIC JACET !

St, St, St, mon cher Professeur, permettez-moi de vous dire, tout mort que je suis, que vous avez fait une rude gaucherie, en vous déclarant mon ennemi,

ou en me déclarant le vôtre. *Hostem* comme bien savez, est encore pire qu'*inimicum*. Si vous n'eussiez pas laché ce mot, on auroit pu croire que vos observations et même vos invectives étoient le fruit d'un zele outré, pour la belle littérature ; mais en articulant ce mot, vous avez rendu suspect, non-seulement tout ce que vous venez de dire, mais encore tout ce qu'il vous plaira de m'objecter dans les siecles des siecles.

AIR : *Toujours, toujours, il est toujours le même.*

Toujours, toujours, vous siffleriez de même,
Vous siffliez autour de mon berceau ;
Sifflez bien mes chansons, sifflez bien mon poëme,
Je suis mort, que m'importe ? Autour de mon tombeau,
Toujours, toujours, vous siffleriez de même.

Toujours, toujours, vous siffleriez de même,
Dans ce Journal qui siffloit *ab ovo*.
Pour changer d'Ecrivain, change-t-il de système ?
Oh ! non, c'est un serpent, quoiqu'il change de peau.
Toujours, toujours, vous siffleriez de même.

(Ces dialogues étant finis, les Journalistes, qui avoient été favorables à mon ouvrage, vinrent m'embrasser. J'entendis les autres, qui se disoient entr'eux et à demi-voix:)

L'ENVOYÉ DU JOURNAL DE PARIS.

Je vois, par les raisons que M. de Piis a opposées à l'Année Littéraire, qu'il auroit pu répondre de la même maniere à mon extrait. J'avois commencé par le louer, mais j'ai fini par le déchirer impitoyablement: *In caudâ venenum.* J'ai dit que son poëme ne pouvoit être *utile* que pour faire *sentir le ridicule et l'abus* du système de l'harmonie imitative; j'ai dit qu'il imitoit des *sons*, mais qu'il blessoit par-tout l'"*harmonie*: je lui ai cité un axiôme de *Cicéron* à ce sujet, sans penser, qu'en fait de poésie imitative, il pourroit récuser l'auteur d'*O fortunatam natam me consule Romam*, et de *O Tite tu te tati tibi tanta tyranne tulisti*, et me prouver par Vir-

gile, Homere, Boileau, &c. que les dissonances de convention, sont moins rares en poésie qu'en musique, et produisent de grands effets : j'ai poussé la prévention jusqu'à soutenir qu'on devoit le plaindre d'avoir embrassé un système *auſſi vicieux*, sans me souvenir qu'au commencement du même extrait, j'étois convenu que ce sujet pouvoit fournir à *une discussion littéraire* intéressante. Je suis vraiment fâché de ce que nous n'avons pas acquiescé à ses demandes particulieres, qui étoient; 1°. qu'on fît faire l'extrait de son poëme par un poëte; * 2°. qu'on le fît en deux parties comme celui du poëme des jardins, afin d'avoir l'espace nécessaire à la louange et à la critique; 3°. que je revinsse sur mon extrait, quand il m'a fait voir que j'avois tort, par deux ou trois lettres; 4°. qu'on

* C'est ainsi que dans le n°. du 25 mars 1785, M. Daillant de la Touche, auteur d'un poëme intéressant, s'est vu juger par M. Roucher.

TAYLOR INST. OXFORD

daignât annoncer purement et simplement dans notre Journal, qu'il se proposoit de nous réfuter, &c. &c. &c. &c. &c. &c. Je m'applaudis, sans m'en faire un mérite, de n'avoir point imprimé les épigrammes qu'on nous a adressées contre lui, je me repens d'avoir supprimé les vers à sa louange.

L'ENVOYÉ DES PETITES AFFICHES.

Pour moi, je suis de bonne foi, j'aurois dit moins de mal de M. de Piis, s'il eût dit moins de bien de tous les Académiciens. J'ai avancé que *tous les vers de son poëme étoient durs*, mais j'ai eu la méchanceté de choisir ceux où il vouloit qu'ils le fussent: j'aurois été bien attrapé s'il m'eût cité ces vers de Boileau...

Qu'*un* affreux serrurier, laborieux *Vulcain*,
Qu'*éveillera* bien*tôt* l'ard*ente* soif du gain,
Avec un fer maudit, *qu'à* grand bruit il apprête;
De cents *coups* de mar*teau* me va rompre la tête.

Si Boileau n'a pas cherché dans ces vers le *concours odieux* des mauvais sons, il s'est bien gardé de les faire disparoître d'un morceau où il a cru que la *pensée* pouvoit plaire à l'esprit, quoique l'*oreille* fût effectivement *blessée*. J'ai donc eu tort de rappeller la regle quand il s'agissoit de l'exception. J'ai eu tort de critiquer la fable en quatre vers sur le K, parce que ces vers contraignent, pour ainsi dire, l'organe de la voix à être l'écho de la nature.

J'ai eu tort de dire que le sifflement gratuit d'un vers tel que celui-ci :

Et du son qu'en son sein chaque instrument pos-
sede,

prouve contre son poëme, parce que ce vers de Boileau :

De ses sauvages mœurs adoucit la rudesse,

et parce que ce vers de M. l'abbé Aubert :

La sagesse après soi laisse un long souvenir.

sont également siflans, et ne prouvent rien contre Boileau ni contre M. l'abbé Aubert. J'ai eu tort de conclure que les vers de M. de Piis étoient tous rauques, parce que l'R y dominoit ainsi que dans la langue françoise, à laquelle, entre nous elle donne du nerf : il auroit pu me faire prononcer ces vers de Boileau, en m'ordonnant d'insister sur les R.

DuRant les pRemieRs ans du PaRnasse fRançois
Le capRice tout seul faisoit toutes les loix.
La Rime au bout des mots assemblés sans mesuRe,
TenoiT lieu d'oRnemens, de nombRe, et de césuRe.
Villon sut le pRemieR dans ses siecles gRossieRs
DébRouilleR l'aRt confus de nos vieux RomancieRs.
MaRot bientôt apRès fit fleuRiR les balJades,
TouRna des tRiolets, Rima des mascaRades,
A des RefRains Reglés asseRvit les Rondeaux,
Et montRa pouR RimeR des chemins tous nouveaux.
RonsaRd qui le suivit, paR une autRe méthode,
Reglant tout, bRouilla tout, fit un aRt à sa mode,
Et toutefois long-tems eut un heuReux destin ;

Mais sa muse en fRançois paRlant gRec et latin,
Vit dans l'âge suivant paR un RetouR gRotesque
TombeR de ses gRands mots le faste pédantesque.
Ce Poëte oRgueilleux tRébuché de si haut,
Rendit plus Retenus DespoRtes et BeRtaut.
Enfin MalheRbe vint, et le pRemieR en FRance
Fit sentiR dans les veRs une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoiR,
Et Réduisit la Muse aux Regles du devoiR;
PaR ce sage écRivain la langue RépaRée,
N'offRit plus Rien de Rude à l'oReille épuRée.

Ce morceau est tiré de l'Art-Poétique. Il n'y a réellement aucun morceau de Poësie où on ne puisse trouver à critiquer. M. de Piis ne s'en est pas souvenu, car il auroit pû me rire au nez.

J'ai eu tort d'opposer les vers burlesques de Monsieur Robbé sur la tonsure aux vers techniques de Monsieur de Piis. Une définition n'a nul rapport avec une peinture de sons.

Je suis bien fâché que le rédacteur en chef des petites Affiches m'ait chargé de

rendre compte de cet ouvrage. C'est de lui que Monsieur de Piis a dit dans ses notes, *qu'il s'étoit emparé avec MM. le duc de Niv., et Imbert du petit coin de moisson que la Fontaine a laissé dans le champ de l'Apologue.* Assurément il eût été trop équitable, ou trop honnête pour se permettre ce que je me suis permis. il n'auroit pas publié par-tout, comme moi, que cet ouvrage, fruit de huit ans de travail, ne contenoit pas cinquante bons vers ! Il est fâcheux pour Monsieur de Piis qu'il n'ait pas eu au moins le neveu du rédacteur pour juge. Ce neveu a de la littérature et du goût, et peut suppléer à son oncle en pareille occasion ; mais le malheur a voulu que moi, subalterne et indigne coopérateur, j'aie été chargé d'un extrait de cette importance. J'avois coté le Poëme de l'Harmonie : *A critiquer*, et à empêcher de vendre, comme je mets les maisons, *à louer ou à vendre*, ou les chiens *à retrouver ;* et je me repens d'avoir prononcé de la sorte sur l'étiquette du sac.

L'ENVOYÉ DE L'ALMANACH DES MUSES.

Monsieur de Piis vient de me faire voir que la Fontaine et Boileau avoient cherché le même genre d'Harmonie imitative que lui. J'ai eu tort de juger ses douze cents vers dans quatre lignes.

L'ENVOYÉ DU MERCURE.

Si j'avois, moi qui suis homme de lettres, approfondi les notes du Poëme de M. de Piis, je n'aurois pas mis tant de restrictions à mes éloges, car il prouve que Virgile, Boileau, &c. &c. sans *marteler* leur vers comme *Chapelain et Buffier* se livroient aux *élucubrations* de l'Harmonie imitative la plus recherchée.

L'ENVOYÉ DU JOURNAL GÉNÉRAL DE FRANCE.

J'ai eu tort de dire que M. de Piis avoit *parfumé et exalté* tous les Auteurs. Il n'a vraiment cité que des gens de mé-

rite, et sans aucun motif, puisqu'il ne les connoît point. Du reste, comme il a justifié son Alphabet, je suis aussi content de lui qu'il doit l'être de moi, &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &. &c.

Pendant tous ces murmures, on s'apperçut que l'Envoyé de l'Année Littéraire s'esquivoit tout doucement. Chacun le laissa partir sans faire semblant de s'en appercevoir. Le *Courier Lyrique*, qui est d'un caractere fort enjoué, et qui ne veut de mal à personne, prit alors tous les Journalistes par la main, et les força bon gré, malgré, à danser la Ronde suivante dont ils répéterent le refrein à haute et intelligible voix.

RONDE

RONDE
DES JOURNALISTES.

AIR : *De la fête des bonnes gens.* (*du Seigneur bienfaisant.*)

LE COURIER LYRIQUE.

CONFRERES Journalistes,
Plus de partialité.
Sur ces fronts un peu tristes
Faites briller la gaîté.
Un bon mot, un couplet drôle,
Rendent mes lecteurs contens.
Jouez donc aussi le rôle,
Le rôle de bonnes gens.

CHŒUR DES JOURNALISTES.

Jouons donc aussi le rôle,
Le rôle de bonnes gens.

(*L'Envoyé des petites Affiches a une peine de diable à prononcer le refrein du premier couplet, mais il s'y fait ensuite.*)

LE COURIER LYRIQUE.

Il sort de maint pupitre
Des vers dont l'or n'est pas beau...
On n'en fait plus au titre
De Racine et de Boileau ;
Mais morbleu ! de son contrôle
Phœbus nous fit-il garans ?
Jouons tous, jouons le rôle
Le rôle de bonnes gens.

CHŒUR DES JOURNALISTES.

Jouons tous, &c.

LE COURIER LYRIQUE.

Avouez-le sans feinte ;
Combien d'Ecrivains naissans,
Se taisent par la crainte
De vous voir montrer les dents ;
Comme ils briseront la geôle
Qui captive leurs talens,
Lorsque vous jouerez le rôle,
Le rôle de bonnes gens.

CHŒUR DE JOURNALISTES.

Lorsque nous, &c.

LE COURIER LYRIQUE.

Déclarez-vous apôtres
Des bons livres, s'il en sort ;
Et laissez tous les autres
Mourir de leur belle mort.
Le grand art, sur ma parole,
Est de nous montrer piquans,
Sans nous départir du rôle,
Du rôle de bonnes gens.

CHŒUR DE JOURNALISTES.

Sans nous, &c.

L'Envoyé des petites Affiches ne peut s'empêcher de remarquer que parole et rôle ne riment pas parfaitement.)

LE COURIER LYRIQUE.

Vous faites toujours grace
Aux Auteurs qui sont puissans,
Gens de nom, gens en place,
Amis, voisins ou parens !
Mais ! c'est par-dessus l'épaule
Que l'on suit ces jugemens....
Jouez de franc jeu le rôle,
Le rôle de bonnes gens.

CHŒUR DE JOURNALISTES.

Jouons, &c.

LE COURIER LYRIQUE.

Le François énergique,
Peut tout, dès que l'Auteur plaît :
Jusqu'au Poëme-Epique,
Il s'éleve du couplet ;
Mais chassons à coups de gaule
La critique et les méchans.
Ne jouons tous qu'un seul rôle,
Le rôle de bonnes gens.

CHŒUR DE JOURNALISTES.

Ne jouons, &c.

L'Envoyé de l'Année Littéraire, qui avoit écouté aux portes pendant cette Ronde, rentra d'un air furieux, tirant de droite et de gauche celui-ci et celui-là pour avoir les moins indulgens dans son parti, mais on fut indigné de son acharnement ; on le hua, et on le fit sortir de nouveau. Je ne sais comment M. de Piis s'y prit ;

mais il trouva moyen de lui attacher derriere le dos l'épigramme suivante, pour l'instruction de tous les Littérateurs; elle est d'un vieux style, mais le sens en est vrai.

Avez grand tort, Prosateurs et Poëtes,
De vous douloir qu'on vous déchire tant;
Car si restiez au fond de vos retraites
Clos et muets, douze mois seulement,
Bientôt, corbleu! verriez Critiques blêmes,
Pantois et secs, à défaut d'aliment,
Mordre et manger leurs poings premiérement,
Et, par après, se dévorer eux-mêmes.

Tous les Journalistes coururent après l'Envoyé de l'Année Littéraire pour en prendre lecture; si bien que M. de Piis demeura seul. Vous jugez bien qu'il ne tarda pas à se coucher, mais vous jugerez de même qu'il ne tarda pas à dormir, quand vous saurez que l'Année Littéraire avoit laissé son extrait sur son lit.

M. de Piis ne fit que rêver Journaux et Journalistes. Cela devoit être. Il rêva

qu'il y avoit dans l'empire des Lettres un homme assez courageux pour solliciter la rédaction et la propriété d'un Journal apologétique. Il rêva que ce Littérateur l'ayant obtenu, y recevoit toutes les réclamations des Auteurs d'un mérite connu, contre la critique et contre l'envie. Il rêva que les autres Journalistes, pour faire tomber ce nouveau Journal, étoient bien vîte rentrés dans les bornes de la décence et de l'impartialité, en conjurant les Auteurs outragés de se défendre dans la même arêne où ils avoient reçu l'offense. Ils ne s'écrioient plus : Que deviendront nos feuilles, si nous ne sommes pas méchans ? Et le public attendoit, pour les en croire sur tel ou tel Livre, que l'Auteur se fût disculpé dans le Journal apologétique. Ce nouvel Ouvrage périodique circuloit dans les cabinets des Littérateurs, et ceux-ci se disoient à eux-mêmes : « Je peux donc consacrer enfin une par-» tie de ma fortune à faire imprimer mes

» Ouvrages, sans craindre que des Aris-
» tarques mal-intentionnés y portent dé-
» sormais atteinte, en se liguant pour
» me décrier, sans me laisser ensuite la
» voie de l'appel. »

Fin du quatrieme et dernier Dialogue.

PIECES

PIECES
JUSTIFICATIVES
SUR LA VALEUR DES LETTRES, Quant au son,
ET sur l'Harmonie Imitative des Langues Grecque, Latine et Françoise.

Il y a de graves Personnages qui ne sauroient se payer de raisons, quand elles sont exprimées en chansons. C'est principalement pour eux que j'ai joint à mon Dialogue les Pieces justificatives qui suivent. Les Dames peuvent se dispenser de les lire (elles n'ont besoin que de s'écouter parler, pour être convaincues de l'harmonie de la Langue Françoise) mais je supplie tous mes critiques de les parcourir avec attention. Je suis persuadé que ceux qui sont de bonne foi, prendront la plume pour se rétracter sur leurs jugemens terribles..... Comme je me sais bon gré de n'avoir pas borné mes études à celles du Vaudeville! Lecteurs, vous allez voir ce que vous allez voir.... C'eſt que je me souviens encore d'avoir eu des prix de Grec au Collége d'Harcourt, et que je suis presque aussi Grec que le plus Grec de mes adversaires. Pour le Latin, je dirai comme Lindor, dans l'Amoureux de quinze ans : *je sais le Latin, assez bien*, (passe). Quant au François, si je ne le sais pas un peu, ce n'est pas faute de m'en être occupé. J'ai lu et médité, en faisant mon Poëme, tout ce que nos Bibliothéques ont de plus curieux en Grammaires et en Dictionnaires. Que celui de mes détracteurs qui en peut dire autant me jette la premiere pierre.....

PLAIDOYER
DU SIGMA,
Contre la Lettre TAU, en présence des Voyelles.

Par LUCIEN. (*)

SOUS l'Archontat d'Aristarchus de Phalere, le sept d'Octobre, le Sigma intenta, en présence des sept Voyelles prises pour Juges, l'accusation de vol et de rapine, contre le Tau, prétendant que celui-ci le chassoit de tous les mots qui se prononcent ordinairement avec un double Tau.

Jusqu'à ce moment, Voyelles mes Juges, j'ai supporté patiemment les outrages du Tau, qui jouissoit de mes priviléges, et qui, contre tout droit, m'enlevoit les places qui m'appartenoient. Quelques sensibles que me fussent de pareils attentats, j'ai

(*) Nous ne croyons pas que cette Piece ait été traduite en François.

su garder le silence. J'ai su aussi fermer les oreilles à ce qui pouvoit se dire à mon désavantage, et cela, par la modération que vous me connoissez, non seulement à votre égard, mais encore à l'égard de toutes les autres Lettres. Mais puisque mon adversaire porte l'ambition et la démence à un tel point, que, peu content des violences que j'ai dissimulées jusqu'à cette heure, malgré mon dépit secret, il m'en prépare de plus injurieuses encore, la nécessité me contraint à l'accuser devant un Tribunal où nous sommes tous les deux également connus. Les frayeurs que m'inspire un ennemi si entreprenant ne sont que trop fondées. Ce fier rival, m'accablant chaque jour de nouveaux outrages, osera bientôt me chasser entiérement de mes domaines, & peu s'en faut, qu'il ne m'enleve le rang que j'occupe parmi les Lettres, abusant de ma patience, et me tenant sans cesse dans de funestes allarmes. Un pareil attentat ne doit-il pas intéresser en ma faveur, non-seulement les respectables Juges qui m'entendent, mais encore toutes les autres Lettres de l'Alphabet ? En effet, si chacune de nous peut impunément quitter son rang, pour usurper celui de ses sœurs, et si vous permettez ce désordre, vous, Arbitres souveraines du langage, comment chaque ordre de Lettres pourra-t-il conserver les prérogatives dont il jouit par sa constitution ? Non, je ne puis

penser que vous portiez l'indifférence au point de souffrir une pareille injustice. Mais quand bien même vous me laisseriez ici défendre seule mes droits, je ne trahirai point ma cause, étant aussi injustement traité. Plût au ciel qu'on eût aussi réprimé l'audace des autres Lettres, dès l'instant où elles ont commencé à enfreindre les loix ! nous ne verrions pas subsister encore les affreux débats du Λάμβδα avec le Ρῶ, sur les mots Κιονηρις & Κεφαλαλγία. On ne verroit point non-plus de différens entre le Γαμμα et le Καππα, et ils ne se seroient pas animés l'un contre l'autre, jusqu'au point d'en venir presque aux mains pour savoir lequel des deux seroit admis dans Γναφεύς et Κναφεύς. Que dis-je ? ce Γαμμα lui-même auroit vu terminer sa dispute avec le Λάμβδα, à qui il déroboit et même voloit le mot Μογις ; et ainsi toutes les autres Lettres n'auroient plus osé semer le trouble et le désordre, au mépris des loix. Qu'il est beau en effet de voir chaque Lettre se contenter de la place que le sort lui a assignée ? Vouloir troubler ce bel ordre, n'est-ce pas fouler aux pieds la justice ? N'est-ce pas s'opposer manifestement aux sages vues de nos fondateurs ? Quels qu'ils puissent être, soit Cadmus, ce fameux voyageur, qui a parcouru toutes les Isles de la Grece, soit Palamede, fils de Nauplius (quoique certaines personnes attribuent ce bel Ouvrage à Simonide),

ils ne se sont pas contentés de marquer l'ordre qui fixe d'une maniere invariable nos préséances relatives, en désignant celle qui devoit être la premiere, et celle qui devoit être la seconde ; mais ils ont encore établi les qualités particulieres, et les propriétés distinctives de chacune d'entre nous.

Vous avez été, Mesdames, le premier objet de leurs soins. Ils vous ont décerné les plus grands honneurs, parce que vous pouvez par vous-mêmes former un son parfait. Après vous, furent placées les demi-Voyelles, parce qu'elles ne peuvent être entendues sans vous. Enfin nos Fondateurs ont assigné la derniere place à quelques Lettres, parce qu'elles sont muettes de leur nature, et ne forment aucun son par elles-mêmes. C'est donc à vous, Mesdames, à maintenir ces sages loix dans toute leur vigueur. Eh bien ce Ταυ (car je ne puis le désigner par un nom plus vil que le sien) ce Ταυ, qui de par tous les Dieux, ne pourroit pas seulement se faire entendre sans le secours de deux Lettres plus nobles et plus honnêtes, l'Αλφα et l'Υψιλον qui ont bien voulu se joindre à lui ; ce Ταυ a osé m'attaquer avec une témérité que jamais aucune autre Lettre ne s'est permise à mon égard. Il prétend me chasser des mots qui sont comme ma patrie et mon domaine. Ce n'est pas assez, il voudroit encore usurper mes

possessions dans les Conjonctions et dans les Prépositions. Une telle audace est-elle supportable ?

Mais il est tems de vous apprendre quelle est l'origine de ses entreprises téméraires. Un jour je me promenois dans Κυζίκω, ville délicieuse et, comme on sait, Colonie des Athéniens. J'avois avec moi le Pῶ vigoureux, & le plus honnête de mes voisins. Je m'arrêtai chez un certain Poëte comique nommé Lysimaque. A le juger par les apparences, on l'eût cru originaire de Bœotie ; mais il vouloit passer pour être né dans le sein même de l'Attique. C'est chez notre Hôte que le Ταυ fit paroître son ambition démesurée. C'est là qu'il m'a porté les premieres atteintes, en faisant prononcer Τετταραχοντα, au lieu de Τεσσαραχοντα, me privant ainsi de la liaison que je regardois comme la plus intime, puisque c'étoit celle des Lettres avec lesquelles j'étois né, et avec lesquelles j'avois été élevé. Ensuite il m'enleva τημερον et quelques autres mots semblables, prétendant qu'ils lui appartenoient ; je l'écoutai encore patiemment, et je ne parus pas sensible à cette insulte. Mais lorsque je vis que les premiers succès de ses usurpations lui inspiroient assez de témérité pour oser prononcer Κατθτερον, Κατθυμα, et Πτθλον ; lorsque je vis enfin qu'oubliant tout respect et tous égards, il osoit devant moi dire Βασιλιττλαν,

alors je ne pus contenir ma juste colere, et j'appréhendai avec raison, qu'un exemple aussi pernicieux n'engageât quelqu'un à dire aussi dans la suite Τῦκα pour Σῦκα. Daignez, je vous en conjure par Jupiter, daignez excuser une colere aussi juste que pardonnable, lorsqu'on est comme moi sans défense et sans soutien; je cours un grand danger, mes craintes ne sont pas des chimeres. Après m'avoir dépouillé des Lettres qui ont toujours été mes compagnes inséparables, il a porté l'audace jusqu'à arracher de mon sein même la Κίσσαν (*la Pie*) cet oiseau qui m'est si cher par la volubilité de sa langue, pour l'appeller Κίτταν. Il m'avoit aussi enlevé, par les ordres d'Aristarque, Φάσσαν, *le Pigeon ramier*, avec les Νήσσαις *Canards*, & Κόσσυφοις *les Merles*. Il m'enleva aussi plusieurs abeilles. Bientôt, pénétrant jusques dans l'Attique, il me ravit injustement Τμιττὸν, au milieu de ce pays même, et cela sous vos yeux et ceux de plusieurs Syllabes. Mais à quoi bon rappeller ces usurpations, puisque toute la Θεσσαλία m'a chassé pour s'appeller Θετταλία, et que toute la mer (Θαλάττα) est fermée pour moi? Il va jusqu'à me disputer les légumes des jardins, et ne m'y laisse pas même un Πάσσαλον, échalas.

Vous savez si jamais aucune Lettre a eu quelque sujet de plainte contre moi. M'a-t-on jamais en-

tendu accuser le Ζῆτα qui a pillé Σμαραγδον, *l'émeraude*, Σμυρναν, *la mirrhe* dont j'étois en possession ? Me suis-je jamais élevé contre le χι, violant envers moi la foi des traités, quoiqu'il fût secondé par Thucidide lui-même ? Pour mon voisin le Ρω, je l'excuse volontiers d'avoir planté près de lui mes Μυρρινας (*myrtes*). Il étoit malade, il est excusable ; je lui pardonne même de m'avoir frappé sur la figure parce qu'il étoit affligé de la mélancolie. Tel est mon caractere.

Mais examinons combien ce Ταυ exerce de violence envers toutes les autres Lettres, comme il n'en a respecté aucune, et avec quelle indignité il a attaqué le Δέλτα, le Θῆτα et le Ζῆτα, et cherché à bouleverser tous les principes des Lettres. Paroissez ici, victimes des fureurs de mon adversaire. Entendez-vous les plaintes du Δέλτα ? Il vous dit : oui le Ταυ m'a pris Ενδελεχιαν, qui m'appartenoit, pour lui substituer Ενιελεχιαν, au mépris de toutes les loix. Entendez-vous les cris du Θῆτα, qui s'arrache les cheveux, parce qu'il est privé de Κολοκυνθη, *la citrouille* ? Entendez-vous enfin le Ζῆτα se plaindre à son tour de ce que le Ταυ l'a privé de Συριζειν, *chanter*, de Σαλπιζειν, *jouer de la flûte*, sans lui laisser même la liberté de Γρυζειν, *marmoter entre ses dents*. Qui pourroit souffrir de telles véxa-

tions ? Est-il une peine proportionnée aux attentats du Tau ?

Mais c'étoit peu pour lui de troubler l'ordre qui régnoit dans son espece, il a insulté les hommes eux-mêmes. Il a attaqué leur langue, dont il a dénaturé la dénomination, en disant Γλοτ'ιν, au lieu de Γλοσσαν, car je prends beaucoup d'intérêt aux hommes et à cette même Langue, du milieu de laquelle il m'exile. O Tau, fléau rédoutable de la langue ! Mais ne perdons pas de vue la défense du genre humain que nous avions commencée. Il cherche à s'introduire dans les mots dont il a toujours été exclu, pour rendre leur prononciation difficile, et mettre des entraves à la langue. Si maintenant un homme voit un objet qui le flatte, & qu'il veuille l'appeller Καλον, *beau*, le Tau fond au même instant sur lui, et le force à appeller ce qu'il apperçoit Ταλον, *malheureux* ; funeste effet de l'ambition du Tau, qui voudroit dominer sur tout ce qui respire. Qu'une autre personne dise Πηρν Κλημαπος, *du palmier*, mon adversaire, (et c'est en effet Τλημον, *affreux*) fait Τλημα, de ce qui étoit Κλημα. Mais ce n'est pas seulement le vulgaire qu'il ose attaquer ; ce Monarque fameux qui a donné des loix à la terre et à la mer, ce Héros qui s'éleva au-dessus de la nature humaine, a été exposé à ses outrages, et

du nom immortel de Κῦρον, *Cyrus*, il en a fait Τῦρον, un *fromage*.

Mais jusqu'ici je n'ai rapporté que les dommages qu'il a causés aux hommes dans le langage. Mais apprenez les maux plus sensibles qu'il fait éprouver à l'Univers. Tous les hommes sont dans la consternation, tous déplorent leur triste sort et maudissent le nom de ce Cadmus, qui a introduit le Ταυ parmi les Lettres. Ils disent que les Tyrans ont pris modele sur la forme de cette Lettre infâme, pour faire fabriquer en bois ces barbares instrumens de leur vengeance, où ils font suspendre leurs semblables, et que c'est du Ταυ que vient le nom de cette exécrable invention.

En réparation de tant de forfaits, je conclus que la seule peine que vous ayez à lui infliger est de lui laisser sa figure, car c'est lui qui a servi de modele à la croix, et qui lui a donné son nom.

EXTRAIT
DES OBSERVATIONS
DE DENYS D'HALICARNASSE,
ET DE PLATON,

Sur la valeur harmonique des Lettres, et sur la maniere de combiner les Mots.

TOUS les Anciens qui ont donné des préceptes de la Réthorique, ont regardé comme un des points les plus indispensables la connoissance des nombres oratoires, et ont fait un art de la composition des mots. Συνθεσις. Longin dit, chapitre 33, qu'il avoit donné sur ce sujet *deux volumes, où il a expliqué tout ce qu'une méditation profonde de l'art a pu lui apprendre.* Nous avons un Traité de Denys d'Halicarnasse sur ce sujet. Cicéron, Aristote, et Denys d'Halicarnasse ont été jusqu'à examiner la mesure qu'on doit suivre dans la Prose, et d'après les remarques qu'ils ont faites sur les différens Orateurs, comme Lysias, Hyperide, Demosthene, Eschine, Isocrate, Platon même et Thucydide, ils ont assigné à chacun le genre de son éloquence suivant son style. Les syllabes étant breves ou longues, d'après la

nature et la position des Lettres, on peut juger quelle importance ils attachoient à la valeur de ces mêmes Lettres, quant au son, et à leur ton lent, sourd, vif ou doux.

Mais Denys d'Halicarnasse a traité particuliérement de la nature et de la valeur des Lettres, de leur distinction en voyelles muettes et liquides, de celles qu'il faut employer plus souvent, et de celles qu'il faut éviter dans la composition des mots. Après avoir dit que les Lettres sont breves ou longues, non pas d'après le caprice ou l'usage, et examiné les différentes mesures que l'on peut employer dans la composition, le pied Bacchique, Crétique, Iambe, Pœan, Anapeste, &c, il va jusqu'à comparer aux animaux ceux qui négligent l'art des nombres.

Il examine ensuite la valeur des Lettres, « et, » dit-il, il y a une différence sensible pour la me- Page 20, ligne 21.
» sure, comme pour le son. Il est donc indispen-
» sable que les syllabes, qui sont composées de
» Lettres diversement combinées, tiennent à la na-
» ture de chaque Lettre en particulier, d'où résulte
» une combinaison générale, qui dépend de la po-
» sition & du mélange des Lettres. De là les mots Page 14, ligne 10.
» doux, durs, rapides et traînans, qui flattent
» l'oreille ou la blessent, et par le moyen desquels
» on excite ce nombre infini de passions qui sont
» dans le cœur de l'homme. »

Après avoir donné la division des Lettres en
Page 13, ligne 30. voyelles liquides, ou demi-voyelles et muettes, division fondée sur la nature, il ajoute : « les Let-
» tres breves ont moins d'agrément que les longues ;
» l'Αλφα est la plus sonore des voyelles ; ensuite
» l'Επσιλον ou le Nυ ; l'Υπσιλον est celle qui l'est le
» moins parmi les demi-voyelles ; le Λαμβδα est celle
» qui flatte le plus agréablement l'oreille ; le Pω est
» la plus mâle, et a plus de roideur ; le Mυ et le Nυ
» tiennent le milieu, elles sont nasales, et imitent le
» son de la flûte. Le Σιγμα est sans grace ; on n'aime
» pas l'entendre souvent répéter, il semble être plu-
» tôt le sifflement d'un animal, que l'expression de
» l'homme qui parle pour persuader. Rien n'est plus
Page 14, ligne 10. » doux que le Ζητα. . . . . Voilà les principes qu'ont
» suivi les plus grands Poëtes et les plus habiles Ecri-
» vains, pour réussir à plaire. Par l'heureuse com-
» binaison des Lettres, ils ont formé des mots,
» avec tant d'art, qu'ils excitent à leur gré toutes
» les passions. C'est là le secret d'Homere, &c.
Page 15, ligne 12. » Veut-il peindre une beauté faite pour inspirer
» le plaisir ? il employe les voyelles sonores, les
» demi-voyelles les plus douces ; il évite le con-
» cours des muettes, & par l'heureuse harmonie
» des Lettres, il produit des sensations agréables.
Homere Odyss. T. 53. P. 21. L. 1. » Veut-il peindre Sysiphe poussant avec effort son
» rocher au sommet de la Montagne ? les syllabes

» longues, et le choc des Lettres rudes peignent » la difficulté du travail.

» Λᾶαν ἄνω ἄθοος.

» Mais lorsque la pierre retombe avec rapidité, il » évite d'employer le choc des voyelles et des de- » mi-voyelles, pour ne rien ôter à l'harmonie.

Αὖτις ὕπνῳ πεδονὲ κυλίνδετο.

Denys d'Halicarnasse divise les styles, quant au technique de la phrase, en trois genres; le genre austere, le genre fleuri et le genre commun. Le genre austere est celui de Pindare et de Thucydide. « Le style de Thucydide, dit-il, est austere, ner- » veux; il affecte le choc des Lettres, au lieu d'un » style doux, & sans aspérité ». Il cite ensuite un Dityrambe de Pindare, dont il examine la contexture grammaticale, et conclut à le mettre dans le genre du style austere, entr'autres raisons, « parce » que les voyelles et les semi-voyelles se heurtent, » ce qui produit un son rude et peu agréable.

Pour le style fleuri, il cite Isocrate et Sapho. Les » expressions d'Isocrate sont unies et douces, elles » ont un air virginal παρθενικὸν. Il évite avec grand » soin les syllabes rudes, et qui se heurtent. »

Après avoir cité une Ode de Sapho, il dit: « le » charme de cette poésie vient de l'heureux arran- » gement des Lettres, pour former des mots har-

» monieux. Dans l'Ode entiere, les muettes, les » demi-voyelles et les voyelles sont combinées, » comme l'exige la nature ; on y trouve peu ou » très-peu de demi-voyelles, ou de voyelles qui se » heurtent et qui rompent l'harmonie ».

Platon, dans son Dialogue intitulé Cratyle, fait une dissertation curieuse sur différentes Lettres. « Socrate établit pour principe, que le nom pri- » mitif des choses n'est que l'imitation des objets » représentés par les lettres et les syllabes. Les » Poëtes, pour se tirer d'embarras, ont dit que » les Dieux avoient donné les noms aux différens » êtres. . . . Cette raison suffit à ceux qui ne veu- » lent pas se donner la peine de se rendre compte » de l'origine des noms primitifs ; mais quiconque » ignore quelle est l'origine de ces noms primitifs » ne peut se tromper sur ceux qui dans la suite » en ont été formés.

» D'abord, dit Socrate, le Ρω paroît être un » *instrument* pour désigner le mouvement. . . . Il » est sans cesse employé pour rendre par imitation » le mouvement et le déplacement, comme dans » le mot Ρεον, *ruisseau*, Τρόμω, *trembler*, Τρυπῶ, » *rompre*, Κρουω, *frapper*. . . . Cette Lettre veut être » prononcée avec rapidité et sans lenteur, et voilà » pourquoi elle peint le mouvement.

» L'Ιωτα sert pour exprimer la finesse, ce qui pé- nette,

» netre, de la ιεναι, ire, dont l'ι est l'imitation.
» Le φι, ψι, σιγμα, ζητα, (ph, ps, s, z,) exigent
» plus d'haleine pour être prononcés. Ces Lettres
» sont employées sur-tout pour peindre les objets
» violens, qui exigent de la peine, comme Ψυχρον,
» *du froid*, Ζειν, *bouillir*, Σειειν, *secouer*.

» Le Δελτα et le Ταυ se prononcent en pressant la
» langue contre le palais, et en la retirant sur le
» champ. Ainsi ils sont plus propres à désigner
» ce qui est tenu, arrêté, stable. La langue coule,
» en prononçant Λαμδα; par imitation, elle peindra
» le poli, le liquide, le laps ou chûte (λεια, κολλω-
» δης, ολισταινειν). En prononçant λαμδα, la lan-
» gue se trouve arrêtée. Cette lettre, dans les mots,
» peindra ce qui est doux, gluant (γλυκυς, γλοιωδης,).
» Le νυ (n) se trouve comme retenu dans le gosier.
» Il peint l'intérieur, le dedans (ενδον, ειτος); et
» l'ωμεγα et l'ητα (ô, ê) lettres longues, représen-
» tent la longueur (μηκος). L'ομικρον, rond, repré-
» sente le cercle (τροχιλιον).

Il donne encore une longue liste d'étymologies, sur un grand nombre de mots.

EXTRAIT
DU TRAITÉ DES ÉTUDES
DE M. ROLLIN,
Sur l'Harmonie Imitative.

M. ROLLIN, en donnant dans son Traité des Etudes des leçons de Poésie, auroit cru manquer entiérement son but, s'il n'eût en même tems donné des leçons d'Harmonie imitative. Cette partie lui a paru si essentielle, qu'il est entré sur ce sujet dans des détails que tout autre que lui auroit peut-être regardé comme minutieux. Ce grand Maître en Littérature a fait de l'Harmonie imitative un art particulier qui a ses principes invariables. Persuadé que cette harmonie dépend absolument de l'arrangement des mots et des lettres, il donne des regles sûres, pour les combiner ensemble. En mettant sous les yeux de ses Eleves les plus beaux morceaux d'harmonie imitative qui se trouvent dans les meilleurs Auteurs, il leur montre, d'après ces grands Modeles, à broyer leurs couleurs, pour en faire sortir les nuances assorties aux objets qu'ils peuvent avoir à peindre.

L'Harmonie imitative doit rendre les différentes propriétés des objets que l'on a à traiter, qui sont tantôt la dureté ou la douceur, & tantôt la pesanteur ou la légéreté. Il nous met sous les yeux des modeles de sons durs, de sons coulans, de de sons pesans & de sons légers. Mais écoutons-le lui-même dans son premier Volume de la lect. d'Homere, art. 2, chap. 1, *du Nombre.*

Chapitre premier.

» Homere est admirable pour marquer par le son » et l'arrangement des mots, quelquefois même » par le choix des Lettres, la nature des choses » qu'il décrit.

I. *Son dur*

ἰστὸν δέ σφιν

Τρίθά τε καὶ τετραθὰ διέσχισεν ἰς ἀνέμοιο. Odyssée, l. 9. v. 70.

» Il n'y a point d'oreille, dit M. Boivin, en » relevant la beauté de ce vers, qui ne croie entendre le bruit, et pour ainsi dire le cri de la » voile et du vent qui la déchire.

II. *Sons doux & coulans.*

Le Poëte décrit la douce et insinuante éloquence de Nestor.

τοῖσι δὲ Νέστωρ Iliad. l. 1. v. 247.

Ἡδυεπὴς ἀνορουσε λιγὺς Πυλίων ἀγορητὴς

Τοῦ καὶ ἀπὸ γλώσσης μέλιτος γλυκίων ῥέεν αὐδή.

» Nestor, cette bouche éloquente, d'où coule » une voix plus douce que le miel, cette langue » enchanteresse, cet agréable Orateur des Pyliens » se leve promptement, et se met entre les deux » Princes furieux.

III. *Pesanteur.*

» Les vers suivans expriment merveilleusement » de grands efforts et un travail pénible.

Od. l. 11, v. 592.

Καὶ μὴν Σίσυφον εἰσεῖδον, κρατέρ' ἄλγε' ἔχοντα,
Λαᾶν βαστάζοντα πελώριον ἀμφοτέρηισιν.
Ἠτοι ὁ μὲν σκηριπτόμενος χερσίν τε ποσσίν τε
Λαᾶν ἄνω ὤθεσκε πρὸς λόφον. Ἀλλ' ὅτε μέλλοι
Ακρον ὑπερβαλέειν, τοτ' ἀπονοσφίσασκε κραταιὸς,
Αὖτις ἔπειτα πέδονδε κυλίνδετο λαᾶς ἀναιδὴς
Αὖτὰρ ὁ γ' ἀψ ὤσασκε τιταινόμενος κατὰ δ' ἱδρὼς
Ἐῤῥεεν ἐκ μελέων, κονίη δ' ἐκ κρατὸς ὀρώρει.

IV. *Légereté.*

» Dans l'endroit suivant, la rapidité du second » vers ne le dispute-t-elle pas à celle des chevaux » dont Homere décrit la course !

Iliad. l. 5 v. 222.

Οἷοι τρῶες ἵπποι, ἐπισταμένοι πεδίοιο
Κραιπνά μαλ' ἔνθα κὲ ἔνθα διωκέμεν ἠδὲ φέβεσθαι.

» Peut-être Virgile a-t-il voulu rendre cette beauté » par ce vers :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

» Avec quelle élégance décrit-il ailleurs la légereté » et la vitesse des cavales d'Ænée !

Αἱ δ' ὅτε μὲν σκιρτῷεν ἐπὶ ζεφύροιο ἄρουραν,
Ακρον ἐπ' ἀνθερίκων καρπὸν θέον, οὐδέ κ' ἐλέκλων. Il. l. 20, v. 226.
Αλλ' ὅτε δὴ σκιρτῷεν ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης
Ακρον ἐπὶ ῥηγμῖνος ἁλὸς πολιοῖο θέεσκον.

» Les quatre vers suivans, où le Poëte décrit » la marche de Neptune, courent plus vîte que » le Dieu même. (*)

Βῆ δ' ἐλάαν ἐπὶ κύματ', ἄταλλε δὲ κήτε' ὑπ' αυτῷ Il. l. 13, v. 27.
Πάντοθεν ἐκ ευθμῶν, οὐδ' ἠγνοίησεν ἀνακτα.
Γηθοσυνη δὲ θαλασσα διίσθαλο. Τοὶ δ' ἐπέτοντο,
Ρῖμφα μάλ', οὐδ' ὑπενερθε. διαιτέθο χάλκεος ἄξων.

» Il suffit d'avoir des oreilles, pour sentir la » rapidité du char de Neptune, dans le son même » du premier et des deux derniers vers, qui ne » sont composés que de dactyles, à la réserve du » spondée, par où chaque vers finit nécessairement.

M. Rollin nous fait entendre aussi les mêmes sons dans Virgile. Ecoutons-le encore à l'article Douceur.

» Pour exprimer la douceur, on choisira les » mots où il n'entre presque que des voyelles, qui

[*] M. Rollin dit ici qu'il ne fait que copier les remarques de M. Boivin.

» forment beaucoup de syllabes avec très-peu de » lettres, et dont les consonnes soient douces et » coulantes. On évitera les syllabes composées de » plusieurs consonnes. Les élisions dures, les let- » tres rudes et aspirées.

Mollia luteola pingit vaccinia caltha. Ecl. 2, v. 50.

» Pour faire sentir la dureté, on préférera 1°. Les » mots qui commencent et finissent par des R, » comme *rigor*, *rimantur*, qui redoublent les *rr*, » *ferri*, *serræ*; 2°. on emploiera les consonnes » rudes, comme l'*x*, *axis*, comme l'aspirée *h*, » *trahat*. 3°. On se servira des mots formés par » l'assemblage de plusieurs consonnes, *junctos*, » *fractos*, *rostris*. 4°. On fera des élisions par la » rencontre de mots et de voyelles, dont le choc » est fort dur.

Géor. l. 1 v. 144 — Tum *ferri* rigor, atque argutæ lamina *serræ*.

Géor. l. 3 v. 534. — Ergo ægrè rastris terram rimantur....

Énéide, l. 6 v. 689. — Unà omnes ruere, ac totum spumare reductis
Convulsum remis rostrisque tridentibus æquor.

» Les dactyles sont propres à exprimer la lé- » géreté.

Mox aere lapsa quieto.

Æn. l. 5, v. 216. — Radit iter liquidum, celeres neque commovet alas.

» La pesanteur demande des spondées.

Illi inter sese magna vi brachia tollunt
In numerum, versantque tenaci forcipe ferrum. Géor. l. 4 v. 174.

M. Roſlin savoit encore que l'Harmonie imitative peint les différentes passions de l'ame. Aussi pour enseigner à rendre ces divers sentimens, a-t-il donné des regles et proposé des modeles dans des articles séparés.

» *La tristesse* demande à être exprimée par des » spondées et de grands mots ; qui donnent aux » vers beaucoup de lenteur et de pesanteur.

Extinctum Nymphæ crudeli funere Daphnim
Flebant. . . . . Ecl. 5 v. 20.

. . . . . Cunctæque profundum
Pontum aspectabant flentes. Æn. l. 5 v. 614.

» La joie, au contraire, inspirant à l'ame des » sentimens vifs, précipités, rapides, exige la ra- » pidité des dactyles.

Saltantes satyros imitabitur Alphesibœus. Ecl. l. 5, v. 73.

. . . . . Juvenum manus emicat ardens
Littus in hesperium. . . . . Æn. l. 6, v. 5.

Enfin il montre à varier, selon la diversité des sujets, les cadences, d'où dépend aussi l'Harmonie imitative de la Poésie.

A ce sujet, il donne encore différens préceptes,

en divisant les cadences en *cadences graves & nombreuses*, en *cadences suspendues*, en *cadences coupées*.

Suivons-le dans tous ces articles où il marche toujours précédé des plus grands Maîtres.

I. *Cadences graves et nombreuses.*

» Les grands mots, placés à propos, forment » une cadence pleine et nombreuse.

Géor. l. 1, v. 470. Obscœnique canes, importunæque volucres.

Æn. l. 1, v. 57. Luctantes ventos, tempestatesque sonoras
Imperio premit. . . . .

Æn. l 8, v. 74. Dona recognoscit populorum, aptatque superbis
Postibus. . . . .

Ecl. l. 4, v. 49. Chara Deûm soboles, magnum Jovis incrementum.
Namque ut conspectu in medio, turbatus, inermis
Constitit atque oculis Phrygia agmina circumspexit.

» Les vers terminés par un monosyllabe ont beau» coup de force.

Æn. l. 1, v. 109. Insequitur cumulo præruptus aquæ mons.

Géor. l. 1, v. 181. . . . . Sæpè exiguus mus
Sub terris posuitque domos, atque horrea fecit.

II. *Cadences suspendues.*

» Il y en a de bien des sortes, qui toutes ont

» beaucoup de grace. Le lecteur en remarquera » assez de lui-même la différence.

. . . . Tumidusque novo præcordia regno Æn. l. 9, v. 596.
Ibat et ingenti, &c.

Nonne vides? cum præcipiti certamine campum Géor. l. 3 v. 103.
Corripuere; ruuntque effusi carcere currus.

Géor. l. 1 v. 513.
. . . . . Et frustrà retinacula tendens
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas.
Ac velut in somnis oculos ubi languida pressit
Nocte quies, nequicquam avidos extendere cursus
Velle videmur, et in mediis conatibus ægri
Succidimus.

» Ces deux derniers exemples suffiroient seuls » pour faire sentir aux jeunes gens la beauté des » vers. Cette cadence suspendue, *fertur equis au-* » *riga*, ne marque-t elle pas d'une maniere mer- » veilleuse le cocher courbé et suspendu sur ses » chevaux? (*) Et cette autre cadence *velle vide-*

(*) Il falloit que M. Rollin fût bien convaincu de l'harmonie imitative de la Poésie, pour en trouver dans cet endroit. Son observation ne se sent-elle pas un peu trop de la passion extrême qu'il avoit de développer les beautés des Auteurs anciens? Et qu'eût-on dit de nous, si nous nous étions permis de pareilles assertions?

» *mur*, qui arrête le vers dès le commencement, » et le tient comme suspendu, n'est-elle pas bien » propre à peindre les vains efforts que fait un » homme endormi, pour marcher.

III. *Cadences coupées.*

Æn. l. 1, v. 118. Ipsius antè oculos, ingens à vertice pontus
In puppim ferit : excutitur pronusque Magister
Volvitur in caput.

Æn. l. 10, v. 856. . . Simul hæc dicens attollit in ægrum
Se femur.

M. Rollin n'a pas non-plus oublié l'élision, qui contribue le plus à la beauté du vers. Il en cite un nombre infini d'exemples.

IV. *Elisions.*

» L'élision sert également pour rendre le nombre » doux, coulant, rude, majestueux, selon la dif- » férence des objets qu'on veut exprimer.

Æn. l. 4, v. 688. Illa graves oculos conata attollere, rursus
Deficit.

Æn. l. 6, v. 576. Quinquaginta atris immanis hiatibus hydra.

Géor. l. 4 v. 497. Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris.

M. Rollin finit par faire remarquer combien les mots placés à la fin contribuent à l'Harmonie. Il fait encore un article séparé, de cette matiere.

» Les mots ainsi placés produisent cet effet, » parce qu'ils achevent de donner au tableau le » dernier coup de pinceau, ou parce qu'ils ajoutent » même un nouveau trait à une pensée qu'on croyoit » déja parfaite, qu'ils servent à la mieux caracté- » riser, et à rendre l'esprit de l'auditeur attentif » à ce qu'elle a de plus important et de plus in- » téressant.

Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes Ingens. — Géor. l. 1 v. 476.

Hi summo in fluctu pendent. — Æn. l. 1, v. 110.

. . . . . Jacuitque per antrum Immensum, &c. — Æn. l. 3, v. 631.

EXTRAIT
DES OBSERVATIONS
DE DE BELLOI,
SUR LA LANGUE FRANÇOISE.

De l'Harmonie expressive & imitative.

ETALONS maintenant les richesses de l'Harmonie expressive et imitative qui regne dans la Poésie Françoise ; déployons-les en tout genre. On va voir que, sur cet article, nous le disputons aux plus célebres Poëtes de l'antiquité. Je me livre avec une douce satisfaction à cette recherche utile des beautés de notre langue : travail si agréable, si éloigné de la triste et ennuyeuse tâche que s'imposent tant de mauvais critiques, sans cesse occupés à écarter l'or et à recueillir le sable. Rassemblons ici les vraies beautés de notre Littérature ; examinons-les scrupuleusement de tous côtés, pour en mieux sentir le prix. Les gens du monde, qui ont le goût moins exercé que les Poëtes de profession, ne seront pas fâchés de s'initier dans les

secrets de l'art, et de découvrir, en suivant mes observations, des beautés fines et délicates qui leur échappent ordinairement, et qu'on a presque toujours le perfide soin de leur cacher. Je ne citerai guère que des morceaux connus ; mais les remarques dont je les accompagnerai ayant pour objet de les faire mieux connoître, j'espere qu'ils produiront une sensation toute nouvelle.

Pour mettre quelque gradation dans notre marche, commençons par un exemple de cette Harmonie presque indéterminée, mais riche et noble, qui convient au discours ordinaire, ou à la narration générale, lorsque le Poëte ne s'arrête sur aucune image particuliere. On ne trouvera rien de ce genre dans Homere, ni dans Virgile, qui surpasse l'ouverture du récit de la Henriade.

Narration générale.

Valois régnoit encore : et ses mains incertaines,
De l'Etat ébran*lé laiss*oient *flo*ter *les* rênes, (*)
Les loix étoient sans force et les droits confondus,
Ou plutôt, en effet, Valois ne régnoit plus.
Ce n'étoit plus ce Prince environné de gloire,

(*) Les lettres italiques ; qui sont communément employées à indiquer les prétendus défauts des vers que l'on cite, serviront ici au contraire, à désigner les beautés sur lesquelles l'œil doit s'arrêter.

Aux combats, dès l'enfance, instruit par la victoire,
Dont l'Europe, en tremblant, regardoit les progrès,
Et qui de sa patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ses vertus suprêmes,
Les Peuples à ses pieds mettoient les diadêmes.
Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.
Il devint lâche Roi, d'intrépide Guerrier.
Endormi sur le trône, au sein de la mollesse,
Le poids de sa couronne accab*lait* sa fai*blesse*.
Quélus et Saint-Megrin, Joyeuse et d'Epernon,
Jeunes voluptueux, qui régnaient sous son nom,
D'un maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs léthargiques, &c.

Quel nombre dans chaque vers ! Quelle variété dans la coupe des périodes ! Quel assemblage de sons brillans ! Comme l'oreille est remplie, caressée, enchantée par tous ces mots sonores qui se succedent perpétuellement les uns aux autres ! Comme les *L* multipliées dans le second vers peignent ces rênes flottantes ! La répétition de la syllabe *blai* dans *accabloit sa foiblesse*, peint très-heureusement la tête affaissée et chancelante sous le poids de la couronne.

Lisez encore le commencement si pompeux du Poëme de Fontenoy : lisez l'ouverture d'Athalie,

celle de Mérope ; comparez-les à celle d'Œdipe et de l'Electre de Sophocle ; et donnez la palme, si vous osez choisir.

Voici maintenant un beau contraste d'une peinture fortement terrible, avec une peinture doucement majestueuse :

Contraste d'images.

Cependant sur Paris, s'élevoit un nuage,
Qui sembloit apporter le tonnerre et l'orage ;
Ses flancs *noirs* et *brûlans* tout-à-coup entr'*ouverts*,
Vomissent dans *ces* lieux les *monstres* des enfers.
Aux remparts de la Ville, *ils fondent*, *ils s'arrêtent* :
En faveur de d'Aumale, au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même instant, du haut des cieux ouverts
Un ange est descendu sur le trône des airs,
Couronné de rayons, *nageant dans la lumiere*,
Sur des ailes de feu parcourant sa carriere,
Et laissant loin de lui l'Occident éclairé,
Des sillons lumineux dont il est entouré.

Il n'y a personne qui ne soit frappé du changement de ton que présente tout-à-coup la seconde partie de ce tableau. Que d'*R* dans les premiers vers ! à peine en trouvez-vous dans les deux derniers. La seule différence de ce vers brusque et coupé :

Aux remparts de la ville ; ils fondent, ils s'arrêtent,

avec celui-ci, dont la marche est tranquille et soutenue;

Un Ange est descendu sur le trône des airs.

se fait sentir à l'oreille la moins exercée. Le même tableau a été traité d'une autre maniere, également expressive dans ces vers charmans :

Le beau portail de la voûte étoilée
S'ouvrit alors : et des arches du ciel,
On vit sortir l'Archange Gabriel,
Qui soutenu sur deux brillantes ailes,
Fend doucement les plaines éternelles.

VOLTAIRE.

Ce dernier vers fait sur l'oreille l'effet agréable qu'un vent doux produit sur le visage, dans un beau jour de printems : *fend doucement les plaines éternelles.* Remarquez aussi que, dans ces deux morceaux, la ressemblance des rimes masculines, *airs* et *ciel*, avec les rimes féminines, *lumiere* et *éternelles*, forme un agrément, et sert à la perfection de l'image. Rousseau a recherché plusieurs fois cette consonnance que des gens sans goût ont condamnée.

Le Roi des Cieux et de la *Terre*
Descend au milieu des *éclairs* ;
Sa voix, comme un bruyant *tonnerre*,
S'est fait entendre dans les *airs*.

Si

Si vous voulez voir des contrastes dans le genre de celui que je viens de rapporter ; Rousseau, Quinault et tous nos bons Poëtes en sont pleins. On sait par cœur ces quatre vers de Boileau :

J'aime mieux un ruisseau, qui, *sur la molle arène*,
Dans un pré *plein* de *fleurs*, *lentement* se promène,
Qu'un *torrent débordé*, qui, d'un *cours orageux*,
Roule, *plein de gravier*, *sur un terrein fangeux*.

Et ceux-ci :

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormoit au bruit flatteur de son onde naissante.
Lorsqu'un *cri* tout-à-coup, *suivi de mille cris*,
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits :
Il se trouble, il regarde, &c.

Quelle rapidité succède dans le cinquieme vers à la molle nonchalance des vers précédens ! Tous ces *i* répétés répètent les cris. Lisez la description de l'entrée du Temple de l'Amour, et celle du sanctuaire, dans le neuvieme Chant de la Henriade ; c'est le passage le plus étonnant de la langueur qui s'insinue dans vos sens délicieusement, à l'effroi, au saisissement qui les agite avec violence.

Mais c'est sur-tout quand il faut peindre les grands effets de la nature, le bruit des vents, des flots, du tonerre, &c. que notre Langue a des ressources infinies, et que ses voyelles nazales, ses *u*, ses *eu*, et même le son sourd de ses *e* muets, lui sont d'un merveilleux secours : prononcez avec soin les vers suivans :

L'air *siffle*, *le* ciel *gronde*, et *l'onde* au *loin mugit*.
HENRIADE.

De l'Autel *ébranlé* *par des longs tremblemens*.
ŒDIPE.

J'ai *cru* d'Œrope *en pleurs entendre gémir l'ombre*
ATRÉE.

Soudain *l'onde*, *en grondant*, *s'enfle dans* ses *prisons*.
GEORGIQUES.

La grêle *affreuse tombe*, et *l'écrase à grand bruit*.
GEORGIQUES.

Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
LES SAISONS.

Vous entendez, vous voyez tout ce que le Poëte décrit.

Pleine d'horreur et de respect,
La terre a tressailli sur ses voûtes brisées :

Les *monts fondus à son* aspect,
S'écoulent *dans le sein* des *ondes embrasées.*

ROUSSEAU.

Pourquoi ces *feux* et ces *éclairs*,
Ces *torrens de fumée*, et *ce bruit dans les airs*?
Ces *trompettes* et *ce tonnerre*?
Venoit-il renverser *l'ordre des* élémens?
Sur ses antiques fondemens
Venoit-il *ébranler la* terre?

RACINE.

Il y a ici un mélange sublime de tous les sons frappans et terribles. Les deux derniers vers sur-tout font trembler involontairement la voix de celui qui les prononce. Mais venons au chef-d'œuvre de ce genre.

La *terre tremblante*
Frémit *de terreur*;
L'*onde turbulente*
Mugit de fureur:
La *lune sanglante*
Recule d'horreur,
Dans le sein de la mort, ses noirs enchantemens
Vont troubler le repos des ombres:

Les *manes* effrayés *quittent leurs monumens ;*
L'air retentit au *loin de leurs longs hurlemens ;*
Et les *vents* échappés *de leurs cavernes sombres ,*
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflemens.

ROUSSEAU.

Voyez que d'*en*, d'*on*, d'*eur*, d'*u*, &c. On a vanté, avec raison, plusieurs morceaux d'Homere, de Virgile, & du Tasse même, qui certainement, tout admirables qu'ils sont, n'égalent pas celui-là.

Nécessité de ces détails.

Après ces premiers exemples, après la seule description de la mollesse dans le Lutrin de Boileau, je crois que l'on ne comprendra pas comment un préjugé assez général a pu refuser à notre Langue l'harmonie figurative. Je ne reviens pas de mon étonnement, d'avoir lu dans la Poétique Françoise que *notre Langue a une mélodie pour les sentimens, et n'en a pas pour les images.* Il me paroît donc de la plus grande nécessité d'accumuler ici des exemples de chaque genre de mélodie, pour prouver que ce n'est point par hasard qu'on rencontre dans nos Poëtes l'harmonie imitative ; mais que notre langue a une mélodie universelle, propre à toutes les especes d'images que la Poésie doit exprimer.

Exemples de tous les genres d'harmonie.

Commençons par quelques morceaux des Géorgiques de M. de Lille, Poëte vraiment harmonieux, qui possede parfaitement l'art de peindre

par les sons. Il a si bien su faire usage de toutes les ressources de notre langue, qu'il a souvent égalé, quelquefois surpassé Virgile, l'inimitable Virgile. Voici d'abord la description d'une course de chars :

Le signal est donné : déja de *la barriere*,
Cent chars *précipités fondent dans* la carriere.
Tout s'éloigne, tout fuit : les jeunes combattans,
Tressaillans d'espérance, et d'effroi palpitans,
A leurs bouillans transports abandonnent leur ame.
Ils pressent leurs *coursiers* : *l'essieu siffle & s'enflamme*.
On les voit *se baisser, se dresser* tour-à-tour :
Des tourbillons de *sable* ont *obscurci* le jour :
On se quitte, on s'atteint, on s'approche, on s'évite :
Des *chevaux haletans, le crin poudreux* s'agite, &c.

Chaque objet n'est-il pas présenté à l'oreille avec le son précis qui lui convient ? Observez sur-tout la vîtesse et le bruit de ces mots, *précipités, fondent dans* ; l'image produite par la consonnance *se baisser, se dresser* ; le sifflement redoublé de ces syllabes, *siers, l'essieu, siffle et s'enf.* Que desirez-vous ? Toujours d'aussi beaux vers ? Eh bien ! lisez :

Un jour le Laboureur, dans ces mêmes sillons,
Où dorment les débris de tant de bataillons,

Heurtant *avec* le *soc* leur *antique dépouille*,
Trouvera sous ses pas, *des dards rongés de rouille*,
Entendra retentir les casques des Héros,
Et d'un œil effrayé mesurera leurs os.
Idem.

Vec, *soc*, *tique*; vous avez entendu le fer du soc qui choquoit le fer des dards, &c. Oh! que si ces vers étoient latins, ils seroient admirés!

L'*Ebre roula sa* tête, *encor toute* sanglante:
Là, sa lang*ue glacée*, et sa voix expirante,
Jusqu'au dernier soupir formant un *foible son*,
D'*Euridice*, *en flottant*, *murmuroit le doux nom.*
Idem.

Tout, jusqu'à ces monosyllabes placés à la fin du vers, contribue à rendre supérieurement l'image de cette tête flottante, qui n'articule qu'à peine.

Bientôt le *fer* rougit *dans* la fournaise *ardante*;
J'en*tends* crier la *dent* de la *lime mordante*.....
J'aime et *des sombres buis le lugubre* coup-d'œil,
Et de ces *noirs sapins le vénérable deuil*.....
Soudain, *du haut des rocs*, leur troupe vaga*bonde*
Bondit, *se précipite & fuit* dans les vallons.....
Idem.

Le rapprochement de *bonde*, *bondit*, est divin. Quelle rapidité dans les sept brèves qui suivent! Comparez à ce vers qui court si vîte, cet autre vers de Boileau qui roule si longuement :

Long-tems, loin du perron, roulent sur les degrés.

Est-ce là de la mélodie d'image? Y en a-t il de plus belle chez les anciens?

Observation particuliere.

Si l'on joint à cet art d'employer les sons convenables, celui de les arranger dans la proportion, dans la cadence juste de la chose qu'on veut exprimer; on produit avec les mêmes sons des effets opposés. Ainsi, ce vers fait entendre le bruit des enclumes de l'Etna.

. . . . . Levent de *lourds marteaux*,

Qui *tom*bent *en* cad*en*ce et *dom*tent les m*éteaux*.

GEORGIQUES.

Mais voyez la coupe toute différente du vers qui suit, et qui doit être languissant :

Dont l'onde en murmurant, l'endort sous un vieux chêne.

Idem.

Malheur à tout Poëte qui ne sentira pas le mérite de la cadence et des sons, dans ces vers admirables de M. Colardeau!

Sa peur oppose à l'onde une pénible lutte....

Sur le bord du tombeau l'humanité succombe ;
L'œil mesure, en tremblant l'abîme de la tombe.

Suite des exemples.

Suivons notre galerie de tableaux. Elle est digne des curieux et des connoisseurs. Celui qu'on va voir est le dernier de M. de Lille, que je placerai ici : c'est le combat de deux taureaux qui se disputent une genisse.

Souvent même, troublant l'empire des troupeaux,
Une Hélène au combat entraîne deux rivaux.
Tranquille, elle s'égare en un *gras* pâturage ;
Ses superbes amans s'élancent pleins de rage :
Tous deux, les yeux baissés et les regards brûlans,
Entrechoquent leurs fronts, se déchirent les flancs ;
De leur *sang, qui jaillit*, les ruisseaux qui l'inondent ;
A leurs mugissemens les vastes cieux répondent :
Entre eux point de traité : *dans les lointains déserts*,
Le vaincu *désolé* va cacher ses revers : ....
Là, dormant *sur des rocs*, nourri d'*amers feuillages*,
Furieux, *il s'exerce* à venger ses affronts,
De ses *dards tortueux*, il *attaque des troncs :*
Son front combat les vents, son pied frappe la plaine,
Et *sous ses bonds fougueux*, il fait voler l'arène.

Ces vers admirables me rappellent ceux-ci de M. de Voltaire :

Les deux coursiers, *bardés*, *coëffés de fer*,
Vont se *heurter*, et de leur *tête dure*,
Front contre front, *fracassent leur armure.*

Qu'il y a d'énergie dans cette dureté recherchée ! On en trouvera autant dans ces vers tirés d'une Ode sur le désastre de Lisbonne.

Murs, *tours*, palais, *tremblent*, *s'écroulent*,
Leurs débris se heurtent et roulent, &c.

Ces chocs durs de *murs*, *tours*, de *heurtent*, *et*, sont excellens : voilà les couleurs que la Poésie employe pour peindre à l'oreille. Venons à un tableau si bien fini, à tous égards, qu'il peut défier dans son genre ce qu'il y a de plus parfait chez les Poëtes de toutes les nations.

Prend d'une main, *par la rage tremblante*,
Un pistolet, en presse la détente :
Le chien s'abat, *le feu prend*, *le coup part* :
Le plomb *chassé siffle* et vole au hasard,
Suivant au loin la ligne mal mirée,
Que lui traçoit une main égarée.
Le Page *vise*, et par un coup plus *sûr*,

Atteint *ce front*, *ce front* horrible et dur,
Où se peignoit une ame détestable.

VOLTAIRE.

Le troisieme vers n'a pas une syllabe longue. Comparez les deux premiers, incertains dans leur marche, qui même enjambent l'un sur l'autre, et celui-ci qui est encore plus chancelant :

Suivant au loin la ligne mal-mirée,

avec cet autre vers si ferme,

Le Page *vise*, et par un coup plus *sûr*.

Ces monosyllabes *vise* et *sûr*, placés à la fin de chaque hémistiche, ont réellement une assurance qui vous annonce la mort du rival du Page. Voyez encore l'effet de cette répétition, *ce front*, *ce front horrible et dur* : voyez comme notre *u* est expressif. Prononcez à l'Italienne *sour* et *dour*, et vous sentirez que toute la beauté de l'image est évanouie.

Quelle cadence bizarre et charmante dans ce vers unique !

Ton triste chef branlant sur ton cou tors.

Idem.

On voit la tête qui va tomber, on tend presque les mains pour la recevoir. Mettez un mot de trois syllabes dans le vers, tout est perdu.

Lui dont l'œil louche et le *muffle effronté*
Fait frissoner la tendre volupté.

Idem.

Vous sentez ces *f* multipliées exciter en vous le frissonnement que le Poëte veut peindre : mais dans le vers suivant, l'*f* étant différemment placée présente une image toute différente :

Lors un tar*dif et foi*ble repentir
Sort à regret de leur mourante bouche.

Idem.

Ce *f et foib*, vous montre le mourant qui peut à peine approcher ses levres ; et dans ceux-ci au contraire, les *f* peignent la force.

Et jamais de l'en*fer*, les noirs *fremissemens*,
N'en pourront ébranler les *fermes fondemens*.

Boileau.

C'est au goût à disposer et à sentir ces combinaisons.

Quelquefois ce qui est excellent pour peindre, devient choquant, lorsqu'on n'a aucune peinture à faire. Ainsi l'*f* que nous venons de voir si heureusement employée, est désagréable dans ce vers de Racine :

Offrent au *fils* de *Phèdre* une riche retraite. (1)

De même les *p*, qui sont expressifs dans ce beau vers de M. Colardeau :

Et son *Sceptre* de *plomb pese* sur l'Univers :

déplaisent dans cet autre vers du même Auteur :

*P*ar respect *p*our Caliste, et *p*our moi *p*ar *p*itié (2).

J'ai entendu reprocher, avec justice, six *a* consécutifs dans un vers des Scytes : *a*h ! *fa*tal *A*thæ*ma*re (3) ! mais on a repris bien injustement cet excellent vers de Boileau, où il y a cinq *a* rapprochés :

Tra*çà*t *à* pas tardifs un pénible sillon.

Et M. Marmontel a observé, avec goût, que le premier hémistiche de ce vers n'étoit pas fait pour être débité rapidement ; *traçât à pas tar*, ce qui seul le rendroit ridicule ; mais qu'étant composé de presque toutes syllabes longues, il devoit être prononcé lourdement ; alors l'effet en est beau et pittoresque. On pourroit ajouter, qu'indépendam-

---

(1, 2, 3) Je choisis ces exemples dans de bons Auteurs, pour prouver qu'un ou plusieurs vers désagréables ne concluent rien contre le style d'un long Ouvrage :

Non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parùm cavit natura.

ment des syllabes longues, la monotonie même de ces *a* multipliés imitoit précisément l'uniformité pesante de la marche du bœuf ; *traçât à pas tardifs.*

Finissons notre recueil d'harmonie expressive par deux vers, devant lesquels Scaliger se seroit prosterné : Fin des exemples.

Que la foudre, en grondant, les frappe avec l'éclair.
VOLTAIRE.

Tout, s'écrieroit-il, est rassemblé dans ce vers ; la bouffée de vent, *que la fou*, le roulement du tonnerre, *dr'en grondant* ; le coup sec qui précéde l'éclat, *frappe* : et *vec l'éclat*, est le bruit même des éclats.

Plus loin un lac entier n'est plus qu'un bloc de glace.
DE LILLE.

Il semble que ces *l* qui sont seules dans les mots *loin* et *lac*, fassent sentir que l'eau est encore liquide : mais lac entier arrête la prononciation ; et ensuite les *l* surchargées d'autres consonnes, *pluq*, *bloc*, *glace*, figurent à l'oreille, et l'épaississement de l'eau, et le choc des glaçons qui se heurtent.

Je ne puis me refuser d'ajouter encore ces quatre vers admirables, qui ne sont pas connus, et dont l'auteur ne veut pas être nommé. Il a essayé de traduire quelques vers de Pindare, sur l'éruption de l'Etna, et je crois qu'il a bien surpassé son original :

Ses *noirs tor*tens de feu, jusqu'aux voûtes du monde
Lancent le *fer ar*dent, *rou*lent les *rocs brulés*;
Qui *retom*bent par *bonds* sur les *monts* ébranlés,
Ou *vont fendre en grondant* la pro*fondeur de l'onde.*

N'entend-on pas tout ce fracas? *noirs*, *tors*, *rou*, *rocs*, *bru*? tous ces bonds répétés, *tomb*, *bonds*, *monts*, placés justement de trois en trois syllabes? Enfin l'immense longueur du dernier vers, tout composé de nazales bruyantes et d'*e* sourds, ne feroit-elle pas envie à tous les Poëtes anciens qui nous ont servi de modèles pour l'harmonie imitative (1)?

comment le Poëte cherche et trouve l'harmonie imitative.

On dira sans doute qu'il n'est pas croyable qu'un bon Poëte aille ainsi, arrangeant toutes ses lettres comme un enfant qui épelle, et on aura raison. Mais un vrai Poëte, qui a du goût et du génie, consulte l'un, et fait travailler l'autre. Son goût lui dit qu'il faut exprimer; son genie cherche les sons

(1) On pourroit à tous ces exemples joindre ce beau vers de M. De Belloy lui-même:

Contemplez de Bayard l'abaissement auguste.

qui, par la multitude des syllabes longues dont il est composé, par le choix des sons les plus majestueux, exprime si bien la noblesse, la dignité du grand spectacle que donne alors un héros.

Note de l'Editeur.

convenables, et les trouve. Ainsi M. de Voltaire avoit fait ces deux vers :

Seulement quelquefois on entend dans les airs
Les sons efféminés des plus tendres concerts.

Ils étoient bons, si l'on veut, mais ils ne peignoient pas ; son goût n'étoit pas content ; il demanda d'autres vers au génie, qui lui fournit les deux vers qu'on va lire :

On entend *pour tout bruit*, des concerts *enchanteurs*,
Dont la *molle* harmonie in*spire les langueurs*.

Il n'y a pas un son dans ces deux vers, qui ne serve à l'expression : certainement l'Auteur ne s'est pas dit, il faut répéter la syllabe *mo*, *dans la molle harmonie*, et arranger ainsi ces quatre autres, *ire*, *les lang*, pour produire une lenteur molle et efféminée. Mais l'Auteur a voulu peindre ; il a cherché la couleur propre, et d'un coup-d'œil il a distingué la meilleure. Combien le goût a applaudi au génie qui lui apportoit presque au-delà de ses vœux ! Il en est de même de ces deux autres vers de la Henriade :

Des foules de mortels noyés dans la mollesse,
Qu'entraîna le plaisir, qu'endormit la paresse.

Tout le monde les eût faits :

Hæc eadem à summo expectes minimove Poëta.

Et le goût de M. de Voltaire en devoit être indigné ; aussi n'a-t-il pas pu se les permettre long-tems. Voici avec quelle supériorité il les a changés :

Sans *fiel* et sans fierté, coulez dans *la* paresse,
Vos inutiles jours filés par *la* mollesse.

Ces *l* accumulées font couler les vers comme les jours des voluptueux : ce long mot de quatre syllabes maigres, *inutiles*, suivi du monosyllabe *jours*, peint merveilleusement le vuide du tems perdu. Le goût, je le répete, a cherché tout cela confusément, et le génie l'a trouvé précisément.

Je pourrois citer encore des milliers d'exemples frappans de la plus belle harmonie imitative, si je voulois puiser au hasard, ou dans Quinault, ce poëte, quelquefois foible, mais toujours mélodieux ; ou dans la Fontaine, le plus grand peintre de notre poésie ; ou dans Boileau, que l'on accuse de n'être pas poëte, et qui peint tout à l'oreille comme à l'imagination. Il est aisé de se convaincre, par la lecture de leurs ouvrages (1), et de ceux de tous nos bons Auteurs,

(1) Le Poëme des Saisons, par M. de S. Lambert, mérite d'être cité comme un modele d'harmonie. Les vrais Poëtes, qui aiment les plaisirs de l'oreille & de l'imagination, iront souvent les chercher dans les détails enchanteurs de cet Ouvrage toujours pittoresque. A quelque page qu'on l'ouvre, on est sûr que le hasard va nous offrir un tableau agréable.

qu'il

qu'il n'y a rien que la féconde harmonie de la poésie françoise n'ait bien exprimé ; et que, par conséquent, on a fait à notre langue un reproche injuste, en disant qu'elle n'a point de mélodie pour les images. Quiconque lira nos vers avec un œil juste et éclairé, avec une oreille attentive et délicate, reconnoîtra à chaque pas, dans nos vrais poëtes, le son imitatif de l'image qu'ils avoient à peindre. J'ai tâché de guider, sur cet objet, le goût des gens du monde qui aiment la poésie ; et je me flatte que mes observations leur en feront faire d'autres plus importantes. Achevons de venger pleinement la langue françoise de beaucoup de reproches aussi peu équitables. Mais faisons auparavant une application essentielle des vérités que nous venons de découvrir.

N. B. Ces Observations sont sans réplique : en supposant que mon poëme ne fût qu'une Epitre (comme l'Art Poétique d'Horace en est une, adressée aux Pisons,) c'est une Epître fondée sur des principes justifiés par De Belloi.

EXTRAIT
DE QUINTILIEN,

Sur la valeur harmonique des Lettres.

QUINTILIEN, dans son institution de l'Orateur, ne se contente pas de rechercher l'origine et la propriété des lettres de l'alphabet, leurs rapports mutuels, et l'affinité qu'elles ont entr'elles. Il fait plus : il ne vouloit pas seulement former un grammairien, il vouloit encore former un orateur ; il examine leur valeur harmoniques. Qu'eût-il fait de plus s'il eût voulu former un poëte ? Suivons-le dans l'examen des lettres, qu'il fait passer successivement en revue, pour nous instruire, dans son excellent ouvrage.

« L'F, dit-il, liv. 12, ch. 10, rend un son qui n'est presque pas d'une voix humaine, ou, pour mieux dire, qui n'en est point du tout, puisqu'il se forme uniquement par le moyen de l'air que nous poussons avec violence entre nos dents. Outre que cette lettre, suivie d'une voyelle, perd toute sa force ; si elle est suivie d'une consonne, en même-tems qu'elle en rompt le son, elle devient encore plus rude et plus désagréable, comme dans *Frangit*. »

« L'H est plutôt une aspiration qu'une lettre. Les anciens latins ne s'en servoient que très-rarement. Mais tout-à-coup l'usage en fut porté à l'excès. » Liv. 1, chap. 5.

La plupart de nos mots se terminent par une M, dont le son fait une espece de mugissement, qui ne se trouve point dans la langue grecque, parce qu'elle n'a aucun mot qui finisse par cette lettre. Au contraire, elle en emploie une (N), qui a beaucoup d'agrément, et dont le son est fort perçant, sur-tout à la fin, où elle est peu d'usage en latin. Liv. 12, chap. 10.

« Que dirois-je de nos syllabes qui appuient sur le B et sur le D, d'une maniere si rude, que la plupart des anciens latins, je ne dis pas des plus anciens, mais des anciens, ont essayé de les adoucir, non-seulement en disant *aversa* pour *adversa*, mais, en ajoutant une S à la préposition ab, quoique l'S soit fort dissonnante elle-même. Ibid.

« L'X est une des lettres superflues, dont nous nous passerions bien si nous ne l'avions été chercher. » Quintilien ne parle ainsi de l'X qu'à cause de la dureté de cette lettre, qui, dit-il, demande une aspiration qui rend sa prononciation difficile et désagréable. Liv. 1, chap. 5.

« L'Y et le Z sont deux lettres fort agréables, qui surpassent toutes les autres en douceur, et que nous avons coutume d'emprunter d'eux (des Grecs), toutes les fois que nous nous servons de leurs propres mots. Alors, je ne sais quelle aménité se répand tout-à-coup Liv. 12, chap. 10.

sur notre discours, comme il paroît dans les mots de ζéphyrs et de ζopyrs, qui, écrits en caracteres latins, ont une prononciation sourde et barbare; ensorte qu'à la place de ces aimables lettres, il en succede d'autres toutes contraires, que la langue grecque ne connoît point. »

EXTRAIT

DE L'HARMONIE ÉTYMOLOGIQUE DES LANGUES.

PAR GUICHARD.

L'A (aleph), premiere lettre de l'alphabet, qui ne s'est écrite (A) que depuis le latin, et autres langues vulgaires qui les ont ensuivis, a toujours occupé le premier rang; aussi l'a-t-on appellée (*caput bovis*) tête de bœuf, et (princeps), parce que, selon les uns, elle a la forme de la tête de cet animal; et, selon les autres, (*princeps*) parce qu'elle est la reine des lettres.

Le B, (*beth*) en hébreu, est ainsi appellé du nom (*bayth*), qui signifie (*maison*) en hébreu, parce qu'il représente la figure ou frontispice d'une maison. Les Hébreux confondent quelquefois, dans la prononciation, cette lettre avec le V. D'où vient la dispute entre les Grecs, s'il faut dire *beta* ou *veta*, de maniere que ces deux lettres se sont mises parmi eux l'une pour l'autre; ce que les latins ont imité.

Le G, (gimel) est ainsi appellé du nom (*gamal*), (*chameau*) parce que, disent-ils, elle représente en son dos la bosse du chameau.

Le D, (daleth) est ainsi nommée du nom (*delèth*) (*porte*), parce qu'elle représente, en quelque façon, une porte.

L'H, (he) selon la traduction des Septantes, est la cinquieme lettre des Hébreux. Les uns veulent que ce soit une voyelle, et les autres que ce soit seulement une aspiration.

L'V (vau), selon les Septantes, est la sixieme lettre.

Le Z (zayn), selon les Septantes, est la septieme, ainsi appellée du mot (zun) armes. Parce qu'elle représente une espece d'arme, comme une massue, une hache-d'arme.

Le Ch, (Keth) ou (*cheth*) est la huitieme.

Le T (teth), est la neuvieme, selon les Septantes. Canin dit que ce nom signifie (*enveloppé*), signification qui convient assez bien à cette lettre, comme enveloppée en soi-même.

L'J (jod), est la dixieme lettre.

Le C ou K (Caph), est la onzieme; on lui a donné ce nom, qui signifie main, pour quelque ressemblance qu'il y a entre la figure de cette lettre avec la paume de la main.

L (lamed) est la douzieme, ainsi appellée (quasi timulus) aiguillon, parce qu'en l'une de ses parties elle ressembleroit au bâton d'un aiguillon.

L'M, est la treizieme lettre, exposée selon aucuns

(*macula*) tache, parce que ce nom fait allusion à (*mum*) qui signifie (*tache*).

L'N (num), est la quatorzieme lettre. Ce nom signifie, selon l'hébreu, (*filiation*) ou plutôt, est mis seulement pour exprimer la force et la valeur de cette lettre, en tant qu'il n'y a aucune convenance d'icelle avec (num) pris pour (nin) (*fils*) ou (nun) signifiant (*poisson*).

L'S (samech), quinzieme lettre, est interprétée (base) (soutien), d'autant que ce mot semble formé de la racine (*samac*) qui signifie (*s'appuyer*) peut-être à cause de la figure qui auroit été anciennement diverse, et auroit signifié quelque chose propre à appuyer une autre; comme aussi nous pourrions dire que cette lettre auroit eu ce nom à cause de son circuit et de sa rondeur, étant que (samac) signifie (*entourer*).

Le Z (tsadé), les racines de cette lettre sont exposées diversement pour sa valeur; St. Jérôme en parle ainsi sur l'onzieme chapitre d'Isaïe, où le Z est multiplié à l'infini: *hujus litteræ proprietatem et sonum latinus sermo non exprimit, est enim stridulus, et strictis dentibus vix linguæ impressione profertur.*

Le G (quoph), est ainsi appellé, comme disent aucuns, à cause de sa figure, qui est comme un singe perché sur une perche, en tant que ce nom signifie proprement (singe).

L'R (Resch) , ce mot signifie (têta) ou pauvreté ; ceux qui le rendent par tête , disent que la figure de cette lettre représente aucunement l'érection et linéament de la tête de l'homme , &c. &c. &c.

N. B. On voit par ces significations que les Hébreux attribuoient à leurs lettres , que j'ai été très-excusable dans mon poëme , d'avoir prêté telle ou telle valeur bien plus probable aux nôtres , et spécialement en disant que le T a été le type des toits.

EXTRAIT
DES OBSERVATIONS
DE M. CLÉMENT,
Sur l'Harmonie Imitative. (1)

IL est une perfection d'harmonie, qu'on appelle *harmonie imitative*, par laquelle on donne à chaque chose le son qui lui est propre, pour la porter à votre esprit, telle que si vous l'entendiez elle-même. Page 314.

Je sais qu'à présent la foule des rimeurs, qui veut faire facilement des vers difficiles à lire, rejette bien loin cette sorte d'harmonie, affirmant que notre langue n'en est pas susceptible, et que le peu d'exemple que nous en fournissent nos Poëtes, est le fruit du hazard plutôt que de l'intention.

Il est vrai qu'un Poëte habile, exercé dans son art,

(1) En adoptant les principes de M. Clément sur l'Harmonie imitative, je suis bien éloigné d'en faire comme lui une application défavorable à des Poëmes du plus grand mérite. Le Poëme des Saisons, par M. de S. Lambert, et les Géorgiques de M. l'Abbé de Lille, sont, quoi qu'il en ait dit, des modeles d'Harmonie.

rencontrera quelquefois sans travail, cette harmonie convenable à ce qu'il veut peindre; mais cela viendra des longues méditations qu'il aura faites en d'autres tems, et de l'habitude où il a mis son oreille de ne rien laisser passer que ce qui le flatte agréablement.

Il est encore vrai que quelques-uns de nos Poëtes estimés ont négligé cette partie; mais les uns, comme Corneille et Crébillon, en avoient peu besoin dans leur génie, où le Poëte ne doit pas avoir souvent l'occasion de se montrer; quoique pourtant Racine ait su profiter, dans ses tragédies, de ce talent qu'il avoit remporté du commerce des anciens. D'autres, et Rousseau lui-même, y ont rarement songé: c'est une tache, sans doute, dans ses odes sublimes d'ailleurs, et brûlantes de cet enthousiasme si peu commun aux Poëtes françois.

Mais, peut-on dire que la Fontaine et Boileau n'aient pas cherché cette harmonie, qui regne habituellement dans leurs écrits, et qui les fait lire tant de fois avec un plaisir toujours nouveau? Peut-on croire que la Fontaine, par exemple, n'ait point mis d'intention, lorsqu'il peint ainsi le babil rapide de la pie?

Caquet, bon bec alors de jaser au plus dru,
Sur ceci, sur cela, sur tout. . . .

Ou bien en disant du Thésauriseur:

Il passoit les nuits et les jours

(1) A compter, calculer, supputer sans relâche ;

Calculant, supputant, comptant, comme à la tâche.

Et quand il a peint les efforts d'un coche, dans un chemin montant :

L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu.

Il dit plus bas :

Après bien du travail, le coche arrive *au haut*.

Mettez *au sommet*, à la place d'*au haut*, ce vers perd tout son prix. Il en est ainsi de cent autres que certainement la Fontaine a fait à dessein, sachant bien que c'est un très-grand mérite d'imiter la nature, même par le son des mots.

---

(1) M. D. V. a une beauté de ce genre dans le *Pauvre Diable* :

Il compiloit, compiloit, compiloit.

Cette répétition charge plus le ridicule qu'il veut jetter sur le Compilateur, que tout ce qu'il pourroit ajouter. Dufresny dit aussi, dans une Comédie,

Parlant, parlant, parlant, et puis ne parlant plus.

Un autre vers du *Pauvre Diable*, très-heureux dans ce genre, est celui ci :

Tu n'as point d'aile, et tu veux voler ; rampe.

Ce mot *rampe*, jetté à la fin du vers, après *tu veux voler*, fait un contraste d'images et d'harmonie très-remarquable.

Il ne faut qu'ouvrir Boileau, pour voir avec quelle attention il donne à ses vers, le nombre et l'harmonie qui convient à telle ou telle image ; et, sans rapporter ici les exemples les plus connus, s'imagine-t-on que dans la troisieme satyre, il ait dit, sans y avoir réfléchi ?

L'autre esquive le coup, et l'assiete volant,
S'en va frapper le mur, et revient en roulant.

N'a-t-il pas voulu peindre, par les r, r, du second vers, le bruit même de l'assiete qui roule ? Par la légéreté de l'hémistiche, *et l'assiete volant*, ne montre-t-il pas la force et la vîtesse dont l'assiete est lancée ?

N'a-t-il pas cherché les mots les plus capables de donner de la rapidité à ces vers ?

Mes vers, comme un torrent, coulent sur le papier.
Et déja mon vers coule à flots précipités.
Le moment où je parle est déja loin de moi ;
Le chagrin monte en croupe et galoppe avec lui.
Tu me verras souvent à te suivre empressé ;
Pour monter à cheval, rappellant mon audace,
Apprentif cavalier, galopper sur ta trace.

Quel vers latin, avec tous ses dactyles, est plus léger et plus rapide ? On sait combien de tems et de

réflexions il employa pour faire, à son gré, ces vers qui montrent ce qu'il dit : (Epit. 3.)

A peine du limon, où le vice m'engage,
J'arrache un pied timide, et sors en m'agitant,
Que l'autre m'y reporte, & s'embourbe à l'instant.

Parle-t-il de l'enjambement du vers? Quelle heureuse inversion !

Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.

Si vous changez :

Et le vers n'osa plus enjamber sur le vers.

Ce dérangement fait un vers plat, quoique les mêmes mots y soient. Voulez-vous un contraste d'harmonie admirable?

J'aime mieux un ruisseau, qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs, lentement se promène,
Qu'un torrent débordé, qui, d'un cours orageux,
Roule plein de gravier sur un terrein fangeux.

Dire que Despréaux écrivoit ainsi au hazard, assurément c'est dire une sottise.

Je ne finirois point, si je parcourois l'art poëtique et le lutrin, pour citer des exemples d'harmonie imitative. Ces deux poëmes en sont une source inépuisable en tout genre. Je me contenterai d'en tirer en-

core deux de l'ode sur la prise de Namur, que les Fontenelle et les Perrault ont décriée; et, qu'après eux, d'autres Perrault ont cru mauvaise, sans l'avoir lue, et par prévention ou par ignorance de la grande poésie, après l'avoir lue : mais, qui est, en effet une des plus belles odes pindariques que nous ayons, à quelques vers près qui sont trop simples, pour l'élévation et le sublime du genre. Lisez cette strophe :

Mes présages s'accomplissent,
Il commence à s'ébranler.
Sous les coups qui rétentissent,
Ses murs s'en vont s'écrouler.
Mais un feu qui les domine,
Souffle à grand bruit leur ruine;
Et les bombes dans les airs,
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant sur la terre,
Vouloir s'ouvrir les enfers.

Indépendamment des riches images qu'elle renferme, telles que Malherbe ni Rousseau n'en ont point de plus poëtiques, ni de plus superbes; de quelle harmonie ne frappe-t-elle pas le lecteur instruit? N'entend-on pas le bruit de la bombe dans ces vers?

Et les bombes . . . . . .

Semblent, tombant sur la terre ;

Le gérondif *tombant*, qui seroit lourd dans une autre occasion, fait ici un grand effet, par opposition au vers précédent qui est léger :

. . . . . dans les airs,

Allant chercher le tonnerre.

Je ne sais comment on a osé censurer l'harmonie de cette autre strophe ?

. . . . . .

Je vois monter nos cohortes,

La flamme et le fer en main ;

Et sur les monceaux de piques,

De corps morts, de rocs, de briques,

S'ouvrir un large chemin.

Il faut être dépourvu de toute connoissance en harmonie imitative, pour avoir repris ce vers :

De corps morts, de rocs, de briques,

Comme dur et rocailleux. On ne s'est pas douté que Boileau l'avoit fait exprès, pour peindre la difficulté d'un assaut sur un rocher, tel que celui où étoit Namur. On ne s'est pas douté que cette dureté du vers étoit l'expression de la chose. On ne s'est pas douté qu'Homere fourmille de pareils exemples, et que Despréaux étoit rempli d'Homere.

Il résulte de ces réflexions que notre langue n'est point du tout contraire à l'harmonie imitative, et qu'il ne lui manque que des poëtes habiles, qui veuillent en étudier les ressources, pour redevenir ce qu'elles étoient sous les plumes immortelles de la Fontaine, de Despréaux et de Racine : j'ajoute même que c'est à présent, plus que jamais, qu'il faut travailler avec soin notre versification. Nous succédons à un siecle de génie, qui a épuisé les plus belles mines de la carriere. Il est vrai que tant d'ouvrages, en tout genre, nous facilitent l'art d'écrire ; mais c'est cette facilité qui est pernicieuse. Rien de plus commun, aujourd'hui, que des vers tournés avec une élégance aisée, et faits, pour ainsi dire, de mémoire. Mais, rien n'est plus rare que des vers de génie, où l'on trouve des tours neufs et heureux, un naturel exquis, et de nouvelles combinaisons d'harmonie.

EXTRAIT

EXTRAIT
DES RÉFLÉXIONS
DE RACINE LE FILS,
SUR LA POÉSIE.

Sur l'Harmonie imitative de la Langue Françoise.

POUVONS-NOUS nous vanter, disent quelques personnes, d'avoir une véritable harmonie, nous qui ne parlons qu'un jargon, formé de la composition de la langue latine, dans les siècles de barbarie ? Il étoit permis aux Grecs et aux Romains de vanter leur poésie. Celle même des Orientaux est préférable à la nôtre. Chardin assure que celle des Persans est si harmonieuse, qu'un homme même, qui n'entend pas cette langue, est sensible à la cadence et à l'harmonie des vers persans.

A ceux qui parlent ainsi, je commence par leur demander d'où leur vient ce mépris de leur propre bien ? *Tam insolens domeſticarum rerum faſtidium. Ciceron.* Si, en lisant une ode de Malherbe, ils ne sen-

tent pas une harmonie, je n'ai rien à leur prouver. Ce seroit parler de musique à qui n'a point d'oreille. Mais, s'ils sentent, dans cette ode, un arrangement de mots harmonieux, ils doivent donc avouer que notre langue a, comme une autre, son harmonie.

J'avoue que l'harmonie d'un vers, dans une langue où ils ne sont réglés que par le nombre des syllabes, est beaucoup inférieure à celle des vers, réglés par la valeur des syllabes. Et si les Romains disoient que les Muses avoient particuliérement favorisé les Grecs du don de parler, *ore rotundo*, nous avons plus sujet de nous plaindre, nous, qui sommes encore bien moins favorisés que les Romains. Il est vrai que les Muses prodiguerent leurs bienfaits à ces deux peuples; mais, s'ensuit-il de-là qu'elles n'aient traité les autres qu'avec rigueur? Ne songeons point à ce qu'elles nous ont refusé, songeons à ce qu'elles nous ont donné. Que dirions-nous d'un homme, qui, dans une fortune plus que suffisante pour se procurer les principaux agrémens de la vie, soutiendroit qu'il est pauvre, parce qu'il pourroit nommer deux hommes plus riches que lui? Pourquoi, lui diroit-on, voulez-vous envier le sort de ces favoris de Plutus? Regardez plutôt le nombre de ceux dont la fortune est moins avantageuse que la vôtre.

Les plaintes contre notre langue sont également injustes, et nous serions contens de notre sort, si,

au lieu de le comparer à celui des Grecs et des Romains, nous le comparions à celui de ces peuples du Nord, dont tous les mots sont hérissés de consonnes, tandis que notre langue flatte l'oreille par une douce abondance de voyelles. C'est par un heureux choix de mots pleins de voyelles, que Malherbe est si harmonieux.

Quand l'imitation demande de la rudesse dans les sons, nos bons Poëtes savent appeller les consonnes à leur secours, et dire, pour dépeindre un monstre :

Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

(PHEDRE.)

On fait entendre les serpens sur la tête des Euménides, en multipliant la consonne qui imite le sifflement.

(1) Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes.

(ANDROMAQUE.)

(1) Ce vers où la lettre S est multipliée, m'en rappelle un autre où la lettre H est aussi multipliée à dessein, parce que la Physique de Newton est remplie de calculs algébriques :

L'algébre avec honneur débrouillant ce chaos,
De ses hardis calculs hérisse son Héros.

C'est un pareil exemple de sons imitatifs ; mais après les vers que j'ai cités, ceux-ci ne peuvent paroître que dans une Note.

En lisant ces deux vers de Boileau :

N'attendoit pas qu'un bœuf, pressé de l'aiguillon,
Traçât à pas tardifs un pénible sillon.

On est contraint de les prononcer lentement ; au lieu qu'on est emporté, malgré soi, dans une prononciation rapide, par celui-ci :

Le moment où je parle est déja loin de moi.

Et cet autre vers du même Poëte :

Le chagrin monte en croupe, et galoppe avec lui.

N'est-il pas plus rapide dans sa cadence, et plus expressif, par sa double image, que celui d'Horace :

Post equitem sedet atra cura.

Chaque langue a ses richesses et ses beautés ; les habiles écrivains les font connoître. Quoique la langue Italienne ne semble faite que pour la douceur, le Dante sait lui donner une force convenable au sujet. On croit entendre le bruit de la trompette infernale, dans ces vers du Tasse, ch. 4.

Chama gli habitatori de l'ombre éterne,
Il rauco suon de la tartarea tromba ;
Treman le spaciose atre caverne,
E l'aer cieco à quel rumor rimbomba.

Et le bruit d'une tempête dans ceux-ci :

La pioggia, à i gridi, à i venti, à i tuoni s'accorda,
D'horribile armonia, ch'l mondo assorda.

N'appellons donc point jargon barbare, des langues comme l'italienne et la françoise, qui savent exprimer tout ce qu'elles veulent; admirons leurs richesses, quoiqu'inférieures à celles de la langue grecque et latine, et reconnoissons l'avantage de notre E muet, qui procure, à notre versification, l'harmonieux mélange des rimes féminines et masculines; variété qui rend la rime plus agréable encore dans notre langue que dans les autres : cette charmante variété manque à la langue italienne, qui, quoique plus riche que la nôtre, parce qu'elle demande les deux dernieres syllabes, fatigue par la répétition continuelle des quatre sons que produisent ces quatre voyelles, A, E, I, O.

FRAGMENS
DE DIVERS AUTEURS
ANCIENS ET MODERNES,
Sur les prééminences de la Langue Françoise, et sur son Harmonie imitative.

ANCIEN PROVERBE.

Balant Itali, gemunt Hispani, ululant Germani, Cantant vero Galli.

IL me semble que notre Poésie héroïque est une espece d'harmonie simple et continue, qui est entre le chant et le discours ordinaire. La mesure qu'elle garde religieusement la sépare de la prose, et la fait approcher de la musique..... Ce qui produit une variété assez fréquente qui ne le cede gueres à celle des grands vers latins. (*Avantages de la Langue Françoise sur la Langue Latine, par M.* LE LABOUREUR.)

Tu n'oubliras pas dans tes Carmes (vers) de représenter le battement de pied des chevaux, le cri des soldats froissés de piques, le brisement des lances,

l'accrochement des haches, et le son diabolique des canons et arquebuses qui font trembler la terre.....

Je veux bien t'avertir, lecteur, de prendre garde aux lettres, et feras jugement de celles qui ont plus de son et de celles qui en ont le moins. Car a, o, u, et les consonnes M B, et les S S finissant les mots, et sur-tout les R R, qui sont les vrais lettres héroïques, font une grande sonnerie et batterie dans les vers..... C'est un crime de lèze-majesté d'abandonner le langage de son pays vivant et florissant, pour vouloir déterrer je ne sais quelle cendre des anciens. Je supplie très-humblement ceux auxquels les muses ont inspiré leurs faveurs de n'être plus tant *latineurs*, *ni grecaniseurs*, comme ils sont plus par ostentation que par devoir, et de prendre pitié, comme bons enfans de leur pauvre mere naturelle. (*Ronsard, dans la Préface de la Henriade.*)

Dans quelque genre que ce soit, dès qu'on écrit en vers, il faut que le Poëte se retrouve, & se fasse sentir même en se cachant. Quoi ! n'est-ce donc plus un art, que cet accord heureux qui doit se trouver entre la pensée et le mouvement du vers, entre le sentiment et le son ? N'y a-t-il pas quelque mérite à varier la mesure des vers et la chute des rimes, de maniere à produire des effets ? N'y a-t-il pas une harmonie pour tous les genres ? (*Œuvres de M. de la Harpe, T. 5, pag. 441.*)

Les Grecs et les Latins avoient une harmonie élémentaire, qui résidoit dans leurs syllabes et leurs terminaisons. Nous avons une harmonie accidentelle, née du concours de mots heureusement choisis et artistement combinés. (*Tome 6, page 392.*)

Nos bons Poëtes, ceux qui, par l'arrangement et la combinaison des mots, en ont su tirer le plus d'harmonie, ceux enfin, qui ont mieux connu le méchanisme, de notre langue poëtique, ont évité le style sententieux et décousu. . . . Il n'est point d'harmonie sans nombre, et sans un certain luxe d'expression. Le coloris nait de la pompe et de la richesse des mots. (*Colardeau, dans sa Préface du Temple de Gnide.*)

L'art de peindre par *les sons* caractérise les grands Poëtes, et manque à Ovide. . . . . Notre langue maniée avec adresse, subjuguée par le travail, peut descendre sans bassesse aux objets les plus communs. Elle peut *Peindre* presque tout par des images, DES SONS ou des mouvements. (*De Lille, Préface des Géorgiques.*)

Si j'avois voulu imprimer ici tout ce qui se trouve épars dans nos bons auteurs, concernant l'harmonie imitative de notre langue, mes pieces justificatives outre-passeroient la grosseur d'un volume ordinaire. Je me trouve donc forcé de renvoyer mes lecteurs aux auteurs qui ont écrit sur cette matiere. J'aurois voulu pouvoir joindre aux plaidoyers du *Sigma* contre le *Tau*

le dialogue comique et instructif des lettres de l'alphabet par d'Ablancourt, Auteur mis à côté de Patru par Boileau lui-même. J'aurois voulu pouvoir y joindre le dialogue de ces mêmes lettres par M. de Wailly, qui n'a pas cru pouvoir mieux faire, que de donner cette forme amusante à des vérités grammaticales. J'aurois voulu pouvoir y joindre l'ouvrage entier de Priscien *de accidentibus Litterarum*, les ouvrages de M. Court de Gebelin, et les réflexions ingenieuses de Marmontel dans sa poétique, sur la valeur des lettres. J'aurois voulu pouvoir joindre au tableau des lettres par Ausone, le petit poëme attribué à Virgile sur l'Y, à la complainte des lettres qui ne peuvent entrer dans le nom de Monsieur de Neuf'-germain, par Voiture, la requête burlesque des consonnes à une actrice qui ne prononce pas bien, par le Cousin Jacques &c. &c. &c. Toutes ces pieces concourent à prouver que depuis le genre sérieux jusqu'au genre bouffon, les lettres de l'alphabet ont été personifiées par d'autres que par moi.

Quant au système de l'harmonie imitative en général, ceux qui desireront puiser les autorités dans les sources mêmes, feront bien de lire les dixieme et douzieme livres de *l'Orateur* de *Quintilien*, les articles de l'encyclopédie, *harmonie imitative*, *& onomatopée*, l'excellent traité de la *conſtruction oratoire*, par M. l'abbé le Batteux, et enfin le traité lumineux de M. de Chabanon sur la musique considérée dans ses rapports avec la parole, les langues et la poésie.

N. B. Il est tems que je finisse mes Notes. Elles me concilieront à ce titre, les censeurs de bonne foi. L'Esprit des Journaux que l'Année Littéraire a induit en erreur, me rendra sans doute sa bienveillance, et je le paierai de retour, ainsi que le Mercure, les Affiches de M. de F****, le Journal de Nancy, &c. Quant à ceux qui tiendront rancune, ils peuvent faire des calembourgs sur *mes œufs de Pâques.*

Air : *Avec les jeux dans le Village.*

A la loupe de la critique,
Ils vont tous les mirer de près.
En les voyant dans la boutique,
Ils diront qu'ils ne sont pas frais ;
Mais de les digérer, je pense,
Plusieurs d'entr'eux ne sont pas sûrs,
Mes œufs sont selon l'ordonnnance ;
Qui dit œufs rouges, dit œufs durs.

POST-FACE.

A Messieurs les Journalistes de Paris, des Petites Affiches, de l'Année Littéraire, &c. &c. &c.

Eh bien! Messieurs, lecture faite de ce petit ouvrage, quel parti prendrez-vous? L'annoncerez-vous ou ne l'annoncerez-vous pas? Vous piquerez-vous ou non d'impartialité? Vous me devez, en bonne conscience, une réparation authentique; & dans le cas où il vous prendroit un juste remords de n'avoir pas imité les Journalistes de Province, les Annonces & Avis divers, *le Mercure*, *le Courier Lyrique*, *l'Almanach Litteraire*, *&c.* dans leur honêteté et leur indulgence, j'oserois vous engager à copier tout simplement le protocole que voici:

« Les bornes de nos feuilles ne nous » avoient pas permis de juger le poëme de » M. de Piis, avec toute la réflexion qu'un » ouvrage de cette nature exigeoit. *Peut-* » *être* avons nous poussé trop loin la sévé- » rité, en lui faisant un reproche des imi- » tations affectées qu'on est convenu de » tout tems d'admirer dans les Auteurs » grecs & latins; on doit lui savoir gré » du motif qui lui a fait s'imposer une pa- » reille tâche. Il vient de nous *prouver*, par » des dialogues dans le genre gai, qu'il n'a » rien fait sans autorité. Nous avons en » conséquence relu ledit poëme, & nous » en avons trouvé l'exécution conforme » aux principes de la saine littérature. » Notre plus grand tort est d'avoir décrié » cet ouvrage sans avoir eu égard à son » sujet qui est patriotique; d'avoir refusé » à l'Auteur, toute espece d'insertion de » lettre justificative, parce que les Jour- » naux doivent être à charge & à décharge; au surplus, nous promettons à

» l'Auteur que nous examinerons ses nou-
» velles productions avec un peu plus de
» circonspection, & sans nous souvenir
» aucunement des remontrances vives,
» mais enjouées, qu'il vient de nous faire;
» &c. &c. &c. &c. &c. »

Je prévois qu'il en coûteroit à votre amour-propre (c'eſt sur-tout à l'*Année Littéraire* que je parle) d'imprimer un pareil désaveu; dans ce cas-là, voici une autre formule que vous serez libre d'adopter, mais sans que le Public en soit la dupe:

« La réponse de M. de Plis est une véri-
» table diatribe; on ne traite point des
» Juges infaillibles de cette maniere! D'ail-
» leurs, que prouvent des couplets? *Nous*
» *nions* qu'il y ait joint de l'érudition &
» des raisonnemens; défense de lire la-
» dite apologie de peur de nous trouver
» en mensonge. *Nous nions* que cette ba-
» gatelle soit plaisante & fasse rire. *Nous*

» *nions* que Lucien, Quintilien, Rollin,
» de Belloi, Clément, Racine le fils,
» Marmontel, la Harpe, Colardeau, &c.
» &c., aient jamais dit ce que M. de Piis
» a imprimé à la suite de ses dialogues. Il
» y a mieux : nous revenons sur le peu de
» bien que nous avions mêlé dans le tems
» à notre critique de ce poëme & de notre
» pleine puissance, nous le déclarons en
» totalité pitoyable, détestable, digne de
» Chapelain, &c. &c.; (ici des injures *ad libitum*. On pourra consulter le Dictionnaire à l'usage de l'Année Littéraire.)
» Nous nous étions retenus dans notre
» premier examen; mais, puisqu'il y met
» de l'entêtement, nous prouverons qu'il
» n'y a pas une virgule imitative dans tout
» son ouvrage. De plus, nous jurons, dès
» qu'il paroîtra un nouveau volume de
» M. de Piis, de le déchirer sans rémission.
» Nous transmettrons notre colere &
» notre serment à nos successeurs, &
» notre cri de guerre sera, dès qu'il im-

» primera la moindre piece (fût-elle même
» fugitive), *à moi, libellistes, critiques, en-*
» *vieux, satyriques, &c. ; Exinanite, exina-*
» *nite, usque ad fundamentum in eâ.* »

FIN.

J. Robertshaw

13.12.91

[VOLT.]

912047

112-16